

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA SOCIOLOGIE ISRAËLIENNE (1948-2000) ; DE LA CONSTRUCTION DE
L'ÉTAT AU COLONIALISME : UNE ÉTUDE DE CAS DES DIMENSIONS
POLITIQUES ET SOCIALES DU DISCOURS

THÈSE
PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
DÉBORAH RATTI

AVRIL 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Dr. Julien Bauer
pour ses encouragements, sa patience
et ses nombreuses relectures.

RÉSUMÉ

Cette recherche allie la théorie de la pratique de Pierre Bourdieu et la théorie du discours de Michel Foucault afin de comprendre les changements survenus dans la sociologie israélienne entre 1950 et 2000.

L'utilisation de ces deux auteurs m'a permise d'appréhender la sociologie israélienne comme un discours construit tant par des facteurs externes qu'internes. En plus du contexte socio-politique qui joue un rôle majeur dans la validation d'une thèse sociologique, des concepts tels que l'auteur comme marqueur social, donné par son habitus et sa propre place dans le champ, ainsi que l'auteur fonction, qui délimite le corpus de textes appartenant à une discipline et crée un système de régulation interne, sont importants pour comprendre la production et la validation d'un discours.

Appliqué à la sociologie israélienne, nous voyons que celle-ci a été dominée par l'approche fonctionnaliste d'Eisenstadt et la théorie de la construction de l'État, dans les années 1950 et 1960. Dans les années 1990, la théorie du colonialisme, dont Kimmerling et Shafir sont les représentants, trouve sa place dans le milieu universitaire et donne naissance à une grande controverse.

Analyser ce changement de paradigme comme une révolution, tel que le suggère la littérature, montre que la spécificité du contexte israélien reflète un phénomène plus global : le rejet des grands récits ou la remise en question de l'État-nation, l'avancement du postmodernisme et la fragmentation de la discipline en plusieurs domaines de recherches. Toutefois, cela comporte des limites.

Premièrement, le contexte socio-politique de chaque période permet de comprendre pourquoi la thèse du colonialisme, qui était déjà présente sur la scène politique israélienne dans les années 1950, n'est reconnue sur le plan académique que dans les années 1990. Deuxièmement, appréhender la sociologie israélienne comme un champ nous permet de mettre à jour les conflits présents dans le milieu disciplinaire alors que l'appréhender comme un discours nous permet de montrer comment le colonialisme en dépit, ou précisément à cause, de son antagonisme n'a pas pu se détacher de la théorie de la construction de l'État. La thèse du colonialisme, bien qu'avancée des idées opposées à celle de la construction de l'État, ne peut toutefois pas s'en émanciper. De ce fait, elle recrée les mêmes biais qu'elle critique et ne parvient pas à être l'outil de libération qu'elle prétend.

MOTS CLEFS

Eisenstadt, Kimmerling, Shafir, Bourdieu, Foucault, fonctionnalisme, sociologie critique, construction de l'État, colonialisme, post-sionisme.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
RÉSUMÉ	iii
INTRODUCTION	1
1. <i>Création d'une communauté universitaire en Israël</i>	1
2. <i>SCI : Israël vu sous l'angle du colonialisme</i>	5
3. <i>Exposé de la problématique</i>	10
4. <i>La SCI comme révolution</i>	12
5. <i>Les dimensions politiques et sociales du discours</i>	13
6. <i>Analyse de texte et reconstruction de champ</i>	15
7. <i>Pertinence de la thèse</i>	16
PARTIE A	
LES DIMENSIONS POLITIQUES ET SOCIALES DU DISCOURS	19
I LE CONTEXTE	19
1. <i>l'habitus</i>	19
2. <i>l'œil</i>	23
II L'AUTEUR	23
1. <i>L'auteur comme marqueur social</i>	23
1.1 <i>Pouvoir symbolique</i>	23
1.2 <i>Capital symbolique</i>	27
1.3 <i>Champ</i>	28
2. <i>L'auteur-fonction</i>	30
III LE TEXTE	33
1. <i>Champ scientifique versus révolution</i>	33
2. <i>Le discours</i>	36
2.1 <i>Discours versus paradigme</i>	36
2.2 <i>Définition du discours</i>	36
2.3 <i>Procédure externes et internes de contrôle</i>	37
2.4 <i>La discipline</i>	38
2.5 <i>La construction du vrai</i>	40
2.6 <i>Le changement dans la théorie du discours</i>	41
2.7 <i>L'analyse du discours</i>	41
3. <i>Réflexivité</i>	43
PARTIE B	
CONTEXTE DE DÉVELOPPEMENT DE LA SOCIOLOGIE ISRAËLIENNE ...	46

I 1948-1969 : LES PREMIERES ANNÉES DE L'ÉTAT	47
1. <i>Structure politique et sociale de la société israélienne</i>	47
1.1 <i>L'organisation politique</i>	48
1.2 <i>La guerre d'indépendance</i>	49
1.3 <i>La Grande Alyiah</i>	50
1.4 <i>Économie et nouvelle immigration</i>	51
1.5 <i>La guerre des Six jours (5-10 Juin 1967)</i>	52
2. <i>Les courants sociologiques : le fonctionnalisme</i>	53
II 1970-1984 : L'APPARITION DE NOUVEAUX COURANTS	59
1. <i>Structure politique et sociale de la société israélienne</i>	59
1.1 <i>La crise sociale</i>	59
1.2 <i>La politique extérieure</i>	60
1.3 <i>La guerre du Kippour</i>	60
1.4 <i>1977 : le tournant politique</i>	61
1.5 <i>Accords de Camp David</i>	62
1.6 <i>La guerre du Liban</i>	63
1.7 <i>Économie</i>	64
2. <i>Les courants sociologiques : la sociologie du conflit</i>	64
III 1985-2000 : LA SOCIOLOGIE CRITIQUE ISRAÉLIENNE	69
1. <i>Structure politique et sociale de la société israélienne</i>	69
1.1 <i>Politique intérieure</i>	69
1.2 <i>La 1^{ère} Intifada</i>	70
1.3 <i>Le Processus de paix (1992-1999)</i>	71
1.4 <i>Le tournant politique</i>	72
1.5 <i>Immigration</i>	72
1.6 <i>Société</i>	74
1.7 <i>Économie</i>	74
2. <i>Les courants sociologiques : le post-modernisme</i>	74
PARTIE C	
LA SOCIOLOGIE ISRAÉLIENNE : ÉVOLUTION OU RÉVOLUTION ?	77
I UNE ÉVOLUTION DE LA SOCIOLOGIE ISRAÉLIENNE	80
1. <i>1948-1969 : le fonctionnalisme d'Eisenstadt</i>	80
2. <i>1970-1984 : les nouveaux paradigmes</i>	86
2.1 <i>Le fonctionnalisme révisé</i>	87
2.2 <i>La théorie élitiste</i>	87
2.3 <i>La théorie pluraliste</i>	90
2.4 <i>Le marxisme et le féminisme</i>	93
3. <i>1985-2000: le colonialisme</i>	95

II LA SOCIOLOGIE CRITIQUE ISRAÏLIENNE : UNE RÉVOLUTION	99
1. <i>Révolution scientifique</i>	100
1.1 <i>Révolution scientifique</i>	102
1.2 <i>Révolution académique</i>	105
2. <i>Révolution politique</i>	107
2.1 <i>Révolution politique</i>	109
2.2 <i>Révolution idéologique</i>	112
III LES LIMITES DU DÉBAT ACTUEL	116
PARTIE D	
CADRE MÉTHODOLOGIQUE	118
I APPROCHE HISTORIQUE-COMPARATIVE	118
II ÉTUDE DE TEXTES	120
III CONCEPTUALISATION DES HYPOTHÈSES	121
1. <i>Hypothèse 1</i>	121
2. <i>Hypothèse 2</i>	122
3. <i>hypothèse 3</i>	122
IV CORPUS	124
PARTIE E	
LES DIMENSIONS POLITIQUES ET SOCIALES DE LA SOCIOLOGIE	
ISRAÏLIENNE	128
I L'INFLUENCE DU CONTEXTE	129
1. <i>Le contexte de production</i>	129
2. <i>Le contexte de réception</i>	134
II L'AUTEUR	136
1. <i>L'auteur comme marqueur social</i>	136
2. <i>L'auteur-fonction</i>	139
III LE TEXTE	140
1. <i>Discours versus paradigme</i>	140
PARTIE F	
PRÉSENTATION DES RÉSULTATS DE L'ANAYSE DE TEXTES	145

I LA SOCIOLOGIE COMME OUTIL DE LÉGITIMATION	146
1. <i>La sociologie fonctionnaliste comme outil de légitimation</i>	147
2. <i>La SCI comme outil de légitimation</i>	152
II LE POINT DE VUE DU SOCIOLOGUE	161
1. <i>Le point de vue d'Eisenstadt</i>	162
2. <i>Le point de vue de Kimmerling et Shafir</i>	165
III LANGAGE ET POUVOIR SYMBOLIQUE	176
1. <i>Langage et pouvoir symbolique chez Eisenstadt</i>	177
2. <i>Langage et pouvoir symbolique chez les sociologues critiques</i>	181
PARTIE G	
SOCIOLOGIE CRITIQUE ISRAÉLIENNE : RUPTURE OU CONTINUITÉ ?....	190
I NOUVEAU THÈME	190
1. <i>Bonne ou mauvaise sociologie</i>	191
1.1 <i>Supériorité de la SCI</i>	192
1.2 <i>Infériorité de la sociologie israélienne traditionnelle</i>	194
II CRITIQUE IMMANENTE	196
1. <i>Réflexivité</i>	197
2. <i>Anachronisme</i>	199
2.1 <i>Recul temporel</i>	199
2.2 <i>Regard contemporain</i>	201
2.3 <i>Erreur ou confusion chronologique</i>	203
3. <i>Méthodologie</i>	205
III DISCUSSION CRITIQUE DE LA SOCIOLOGIE CRITIQUE ISRAÉLIENNE	208
1. <i>Production académique</i>	208
2. <i>Originalité</i>	210
3. <i>Liens avec le politique</i>	211
4. <i>Paradigme nouveau</i>	212
CONCLUSION	215
BIBLIOGRAPHIE	ccxix
BIBLIOGRAPHIE COMPLÉMENTAIRE	ccxxiv

INTRODUCTION

Cette thèse porte sur la sociologie critique israélienne et tente de démontrer que loin d'être la révolution scientifique que ses tenants prétendent qu'elle représente, celle-ci reste à l'intérieur de la sociologie israélienne comprise en tant que discours.

La sociologie critique israélienne (SCI) est un courant qui est né dans le milieu des années 1980, qui a connu un pic sur toute la décennie 1990 et qui a quelque peu décliné à partir des années 2000¹. La thèse centrale de la SCI est de regarder l'État d'Israël sous l'angle du colonialisme. Ce faisant, elle rompt avec le paradigme sociologique institutionnalisé² qui optait pour l'angle de la construction de l'État. Avant de présenter plus amplement la SCI, et parce qu'elle s'est développée essentiellement en critique de la sociologie traditionnelle, il est important de la replacer dans son contexte.

1. Création d'une communauté universitaire en Israël

La première université à ouvrir ses portes en Israël est l'Université Hébraïque de Jérusalem, présente dès la période du *Yishouv*³ en 1925. Dès les années 1950, deux nouvelles universités voient le jour ; Bar Ilan à Ramat Gan en 1955 et l'université de

¹ Notre thèse s'arrête en 2000, et nous traitons donc essentiellement de la naissance et du moment important de ce courant.

² Il n'existe pas une appellation commune de la sociologie israélienne d'avant la sociologie critique. Selon les auteurs elle est appelée sociologie de l'Establishment, l'École de Jérusalem, l'École de la construction de l'État, la sociologie fonctionnaliste israélienne ou sociologie traditionnelle. Dans le reste de cette thèse nous y ferons référence sous l'appellation sociologie traditionnelle.

³ Le *Yishouv* fait référence à la communauté immigrante juive des années 1880 à 1948. Ce sont les années formatrices de l'État.

Tel Aviv en 1956. Finalement, deux autres reçoivent leur accréditation académique au tournant des années 1970 ; l'université Ben-Gourion du Négev en 1969 et l'université de Haïfa en 1972.⁴

L'université Hébraïque est une université prestigieuse, reconnue dans le monde académique international et qui maintient une position influente sur la production du savoir en Israël jusque dans les années 1970. Son prestige est dû, dans un premier temps, à son recrutement de savants juifs de renommée internationale tels que Martin Buber et Gershom Sholem. De plus, c'est là que sont formés les premiers chercheurs israéliens. C'est donc elle qui donne le ton au développement de la recherche en Israël.

Le département de sociologie de l'université Hébraïque de Jérusalem a été établi dans l'année 1948-49 sous la direction de M. Buber. Shmuel N. Eisenstadt en prendra la tête en 1950 et y restera près de deux décennies. De ce département est issue ce qui est appelé aujourd'hui « l'École de Jérusalem »⁵ ou « l'École de la construction de l'État ». Parmi les chercheurs les plus connus de cette école nous retrouvons, outre S.N. Eisenstadt, J. Ben-David, M. Lissak et D. Horowitz. Ces auteurs écrivent à l'intérieur de la pensée structuro-fonctionnaliste et Eisenstadt jouit de liens privilégiés avec Talcott Parsons, père fondateur du fonctionnalisme (Ram, 1995, p.25).

Le cadre paradigmatique qu'Eisenstadt a mis en place est donc celui d'une analyse fonctionnaliste qui étudie la société israélienne du point de vue de la mise en

⁴ Il existe en Israël huit universités et une dizaine de collèges qui offrent des cours d'études supérieures. L'accent est mis sur les cinq universités mentionnées car elles seules offrent un programme complet de sociologie, du niveau baccalauréat à supérieur.

⁵ Il est à noter que cette appellation leur a été donnée par les sociologues critiques. Eisenstadt et ses collègues n'ont jamais revendiqué établir une école de pensée.

place des institutions, de leur fonctionnement et des rapports qu'elles entretenaient entre elles et avec les différents acteurs individuels et collectifs de l'époque du *Yishouv*. Eisenstadt s'intéresse principalement au processus de cristallisation des institutions lors du passage à l'établissement de l'État en 1948 au vu de deux phénomènes : le passage d'une communauté à un État selon un processus de modernisation, et l'absorption des immigrants qui ont fait doubler la population juive de l'État en l'espace de deux années.

Cette vision a dominé la sociologie israélienne des années 1950 et 1960. Elle a connu un vent de contestation dans les années 1970 avec l'apparition de nouveaux paradigmes : les approches élitiste, conduite par Yonathan Shapiro de l'université de Tel Aviv, pluraliste, sous la direction de Samy Smooha de l'université de Haïfa, marxiste de Shlomo Swirsky⁶ et Déborah Bernstein et, marxiste- féministe avec également Déborah Bernstein de l'université de Haïfa.

Ces approches ont en commun d'utiliser une perspective de conflit, à l'instar du fonctionnalisme d'Eisenstadt qui visait la recherche d'un équilibre et d'un consensus. Ces nouvelles perspectives mettent à jour une société israélienne inégalitaire, divisée en classes et communautés ethniques qui connaissent une réalité sociale fort différente de celle de la classe dominante. En Israël, la classe dominante est formée par une élite ashkénaze et travailliste dont les membres étaient déjà présents lors du *Yishouv* et qui ont pris les rennes de la vie politique à la Déclaration d'indépendance. Alors que les classes dominées sont les Sépharades, les Juifs religieux, les minorités non-juives et les femmes. Outre l'approche conflictuelle, ces études ont en commun de réintroduire une hiérarchisation et d'établir les différentes

⁶ Le professeur Swirski n'est affilié à aucune université israélienne. Aujourd'hui il participe au centre Adva qui est « un institut d'analyse politique non partisan dont le mandat est d'examiner la société israélienne sous l'angle de l'égalité et de la justice sociale » site internet Adva Center, consulté le 15 décembre 2011.

relations de pouvoir existantes dans la société israélienne et non problématisées par la vision fonctionnaliste d'Eisenstadt.

Il faut attendre le milieu des années 1980 pour que les Palestiniens, en tant que classe⁷ et distincts des minorités non-juives entrent dans les discussions académiques avec l'apparition de la thèse du colonialisme défendue par les sociologues critiques israéliens et dont les principaux représentants sont Baruch Kimmerling de l'université Hébraïque de Jérusalem et Gershon Shafir⁸. Toutefois, ce mouvement a rapidement pris son essor et est devenu dominant dans les années 1990⁹. Sous cet angle, l'État d'Israël est décrit comme une version particulière du colonialisme européen dont le but était la domination d'une terre et d'un peuple.

Il est important de noter ici que la SCI s'est développée en parallèle de la nouvelle histoire israélienne. Bien que celle-ci demande une étude complète qui dépasse le cadre de cette thèse, nous ne pouvons la passer sous silence vu que SCI et nouvelle histoire israélienne sont souvent présentées liées l'une à l'autre, comme présentant chacune selon son approche disciplinaire les différents aspects d'un même phénomène : la révision du passé en retournant à l'étude de la période clef du *Yishouv* (Shafir ; 1996a, p.29).

⁷ Ici compris dans son sens large de groupe social.

⁸ Bien qu'Israélien et ayant fait ses études universitaires en partie en Israël, Shafir enseigne aux États-Unis.

⁹ Nous reviendrons sur cela lorsque nous verrons la SCI comme discours dans notre partie E.

2. La SCI : Israël vu sous l'angle du colonialisme

Les nouveaux historiens s'intéressent aux mythes de la société israélienne alors que la sociologie critique met l'accent sur l'infrastructure idéologique de cette société (Shafir ; 1996a, p.26)

L'agenda de la sociologie critique israélienne est double et comme nous le dit Shafir, son principal intérêt n'est pas les mythes fondateurs mais la structure qui les a soutenus et qui a permis leur maintien dans le temps. Autrement dit, le travail des nouveaux historiens est de mettre à jour ces mythes, alors que les sociologues veulent comprendre comment, au travers de quels acteurs individuels et collectifs, ceux-ci ont été intégrés à l'idéologie de la société israélienne et comment ils affectent le fonctionnement de cette société. Shafir distingue les mythes de l'idéologie en ce que ces premiers accentuent le conflit entre deux opposés en magnifiant les différences alors que l'idéologie cache les conflits pour ne donner qu'une vision harmonieuse de la société ; vision qui représente la réalité d'une classe et la projette sur l'ensemble de la société (Shafir ; 1996, p.26-27). Un exemple serait de voir que malgré les différences sociales liées à l'appartenance ethnique à l'intérieur même de la population juive israélienne, l'idéologie prônait une société égalitaire en projetant la réalité de la classe dominante sur les autres classes.

Le premier but de la SCI vise donc l'idéologie sioniste travailliste de la période du *Yishouv* et pour Kimmerling, il s'agit de mettre à jour les processus de légitimation utilisés par les sionistes et leurs effets sur les institutions israéliennes (Silberstein ; 1999, p.103). Le deuxième but est de trouver dans l'histoire les pistes de réflexions qui peuvent répondre aux crises actuelles¹⁰ liées au conflit israélo-palestinien (Ben-Yehuda ; 1997). Pour Kimmerling et Shafir, cela implique un retour

¹⁰ La situation actuelle fait référence aux années 1990.

à la période formatrice de l'État et de regarder comment étaient les relations entre Juifs et Arabes.

Pour faire cela, ils utilisent le modèle du colonialisme qui jusqu'alors n'avait pas été utilisé dans le contexte académique israélien¹¹. Pour Kimmerling et Shafir les conditions sous lesquelles les Juifs se sont implantés en Palestine est la clef pour comprendre l'idéologie et les pratiques du sionisme travailliste (Shalev ; 1996, p.181). Pour Kimmerling, il s'agit essentiellement de mettre l'accent sur les effets du sionisme sur la population arabe locale alors que Shafir rejette l'idéologie sioniste comme facteur explicateur de l'implantation juive en Palestine. Selon lui, le sionisme s'est construit comme réponse idéologique aux pratiques colonialistes.

Selon Kimmerling, pour comprendre comment l'État d'Israël s'est construit il faut étudier les frontières sociopolitiques qui existaient lors de la période fondatrice ; à savoir comment étaient les relations entre le *Yishouv*, les Anglais et les Arabes (Kimmerling ; 1992, p.449). Shafir restreint la question à « comment les relations entre Juifs et Arabes étaient comprises avant [la guerre d'indépendance] ? » (1996). Pour lui, ces relations sont essentiellement celles d'un rapport entre dominants et dominés où il décrit les immigrants comme des colonisateurs dont le but était de conquérir la terre ainsi que la main d'œuvre ; la population arabe locale étant traitée de la même manière que l'environnement, c'est-à-dire comme quelque chose que l'on doit dominer (Shafir ; 1996).

Autrement dit, Kimmerling et Shafir se détournent des motivations idéalistes des sionistes dans l'Établissement de l'État. Plutôt que de les regarder comme la

¹¹ Il est important de préciser qu'il s'agit du contexte académique car le modèle du colonialisme avait déjà été revendiqué par des groupes politiques de la gauche et extrême gauche israélienne et ce depuis les années 1950, ainsi que par les intellectuels palestiniens. Nous reviendrons sur ce point.

cause des mouvements migratoires de masse qui ont débuté dans les années 1870, Shafir avance que le sionisme est en fait le résultat de cette migration. Pour lui, la motivation était économique. Le sionisme a été créé après, comme idéologie justificatrice de la colonisation (Shalev ; 1996, p.171). Sans aller aussi loin, Kimmerling décide de partir des conséquences du sionisme sur la population arabe afin de comprendre comment les deux sociétés, israélienne et palestinienne, se sont construites (Silberstein ; 1999, p.109). Toutefois, Kimmerling reconnaît que seule l'idéologie sioniste du retour à Sion était assez forte pour recruter des membres dispersés au travers le monde sous une même bannière (Kimmerling ; 1983, p.9). En cela, il diffère de Shafir.

En utilisant la thèse du colonialisme, la SCI remet sévèrement en cause la sociologie fonctionnaliste d'Eisenstadt. Loin d'être une discussion purement académique concernant le choix d'un paradigme ou d'un autre, la SCI a donné naissance à un débat qui touche les fondements mêmes de l'identité israélienne et de la légitimité de l'État. Ce débat tourne autour de plusieurs critiques et des réponses qu'elles ont engendrées.

Tout d'abord, sur le plan académique, la SCI critique l'approche fonctionnaliste qui met l'accent sur le consensus et qui a, par conséquent « camouflé la marginalité, l'inégalité et la répression » (Shalev ; 1996, p.171). Il s'agit là d'une critique classique à l'encontre du fonctionnalisme parsonien.

Une deuxième critique touche au caractère particulariste de la sociologie israélienne qui a écrit à l'intérieur d'une « bulle juive », c'est-à-dire sans tenir compte

du contexte extérieur¹². En fait, le *Yishouv*, objet d'étude de la sociologie traditionnelle, s'est développé durant le Mandat britannique aux côtés d'une majorité arabe musulmane. Or, ce qui a intéressé Eisenstadt et ses collègues c'est la mise en place des institutions et la création d'une collectivité et d'une identité juive autour de l'idéologie pionnière. C'est pourquoi les sociologues critiques reprochent à Eisenstadt d'avoir écrit à l'intérieur d'une « bulle juive », c'est-à-dire sans se préoccuper des relations que les Juifs entretenaient avec les Anglais et les Arabes (Kimmerling ; 1992, p.449).

Deuxième facteur faisant référence à cette bulle juive est la périodisation utilisée par Eisenstadt. En effet Kimmerling lui reproche de découper l'histoire de l'État d'Israël en fonction d'événements internes à l'histoire juive, tel que le découpage en fonction des *Aliyoth*¹³, du passage du *Yishouv* à l'État et qui indique une continuité en termes de réalisations accomplies d'une vague d'immigration à l'autre et limite l'impact qu'ont eu les immigrants d'après l'Établissement sur la réalisation actuelle de l'État (Silberstein ; 1999, p.109).

Toujours en visant l'aspect particulariste, Kimmerling et Shafir reprochent à leurs prédécesseurs d'avoir utilisé un vocabulaire juif et sioniste au lieu d'un vocabulaire plus objectif et universaliste (Silberstein ; 1999, p.108). En effet, les termes hébreux d'*Aliyah*, ou d'*Eretz Israël* ne sont pas neutres puisqu'ils ont été utilisés pendant des siècles en référence à l'immigration juive en Palestine et confèrent un rapport spécial que le peuple a vis-à-vis de cette terre (Waxman ; 1996,

¹² Il est intéressant de noter que les sociologues critiques font ce reproche en fonction du caractère ethnique et non pas en faisant référence au fonctionnalisme. En effet, cela fait partie de l'approche fonctionnaliste de penser qu'une société peut exister et donc être étudiée en autarcie vu qu'elle a à l'intérieur d'elle-même les fondements de son renouvellement (Parsons ; 1951).

¹³ *Aliyahh*, au pluriel *Aliyoth*, est le terme hébreu qui fait référence aux grands mouvements migratoires qui ont débuté dans les années 1880.

p.202). Aussi, selon Kimmerling et Shafir, leur utilisation indique un biais idéologique.

Finalement, les sociologues critiques questionnent le rôle des chercheurs dans la construction d'une historiographie et d'une sociologie sioniste. Nous sommes là dans le domaine de la légitimation où les sociologues sont au service du gouvernement remplissant un service civil plus qu'un travail de penseur indépendant. Ici, les sociologues critiques reprochent explicitement à Eisenstadt d'avoir accompli un travail de technocrate, posant les questions et étudiant les phénomènes pour lesquels le gouvernement avaient besoin de réponses ; essentiellement visées sont ses études sur l'absorption des immigrants. Autrement dit, c'est dans cet objectif que les chercheurs ont opté pour la thèse de la construction de l'État aux dépens d'une liberté de pensée et d'une autocritique (Pappe ; 1997, p.37).

En conséquence, la SCI, en optant pour une approche colonialiste, est autant une attaque contre le fonctionnalisme, contre Eisenstadt que contre la thèse de la création de l'État qui apparaît comme la légitimation de l'idéologie sioniste qui a animé les immigrants Juifs des années 1880, et par extension de l'idéologie sioniste. Nous sommes donc en présence de deux thèses contradictoires et dominantes, chacune à leur époque. Aussi, nous voulons poser la question à savoir comment sommes-nous passés de l'une à l'autre, de la vision de la construction de l'État à celle du colonialisme ?

3. Exposé de la problématique

Selon ses auteurs, la SCI est en rupture avec la sociologie dite plus traditionnelle parce qu'elle s'est libérée de son influence paradigmatique et est donc plus à même de comprendre la société telle qu'elle a été construite. En mettant de nouvelles lunettes, les sociologues peuvent innover aussi bien dans les questions de recherche que dans les réponses apportées. En plus de cette libération académique, la SCI s'est libérée de l'emprise du politique. Selon les sociologues critiques la sociologie traditionnelle a servi de légitimation au pouvoir des élites ; son agenda répondant aux besoins de la construction de l'État. Par la dénonciation de cette légitimation, les sociologues critiques sous-entendent leur indépendance vis-à-vis du gouvernement et de son idéologie. Finalement, insistant sur la rupture qu'elle doit représenter, la SCI est perçue par ses tenants comme étant l'avènement d'un nouveau paradigme. Nous soulevons dans ce résumé plusieurs questions que nous pouvons regrouper en quatre catégories.

Notre première catégorie renvoie à la *production académique*¹⁴ et à l'acte de langage. Qu'est-ce qui est dit ? Mais également, qui le dit ? En d'autres termes, que nous dit le lexique de la SCI ? Quel message est donné à l'intérieur de l'utilisation des mots, du choix des concepts et de la syntaxe ? Mais également, quelle place le statut social du chercheur occupe-t-il dans la validation de sa production académique ? Comment le « qui parle » influence le contenu de ce qui est dit, ou non dit ? Comment le statut social influence-t-il la crédibilité de ce qui est dit ?

¹⁴ Nous faisons la distinction entre le texte et son contexte de production tel que nous l'expliquerons par la suite.

Notre deuxième catégorie renvoie à l'*originalité* de la SCI. Quelles sont les thèses de la SCI ? Sont-elles présentes à d'autres moments historiques de la société israélienne ? Si oui, qui les a énoncées ? Dans quel cadre ? Si l'approche théorique est nouvelle en Israël, où se situe la SCI à l'intérieur de la sphère académique internationale ? A quels autres mouvements ou écoles fait-elle référence ?

Notre troisième catégorie renvoie aux *liens entre la SCI et le politique*. Ici, nous nous intéressons à savoir comment la SCI s'inscrit à l'intérieur d'un contexte social, historique et politique. Autrement dit, aurait-elle pu voir le jour à un autre moment de la société israélienne ? Mais encore aurait-elle pu ne pas voir le jour dans le milieu des années 1980 ? De plus, comment les aspirations politiques de ces représentants influencent-elles la direction de leur recherche ? Et inversement, quelles sont les répercussions de leur recherche pour le politique ? Sont-elles aussi coupables de légitimation (ce qu'ils reprochent le plus à leurs prédécesseurs) ?

Finalement, notre quatrième catégorie touche le passage à un *paradigme nouveau*. La SCI est-elle une nouvelle étape de la connaissance de la société israélienne et représente-t-elle simplement un nouveau maillon dans cette chaîne de la connaissance ? Ou alors est-elle réellement la rupture qu'elle se prétend être, invalidant toute proposition antécédente et imposant à la société israélienne une redéfinition identitaire majeure ?

Alors que nous utiliserons les premiers ensembles de questions pour définir et contextualiser la SCI, les questions relatives au passage à un paradigme nouveau sont le moteur de cette thèse.

4. La sociologie critique israélienne comme révolution

Il faut savoir que dans le milieu des années 1990, cette question de changement de paradigme a suscité un énorme débat en Israël, à l'intérieur des universités, mais également sur la place public où les différents sociologues et autres chercheurs, essentiellement des historiens et des politologues, s'affrontaient, se répondaient et se défendaient. De ce débat nous avons relevé quatre pistes à suivre : la sociologie critique israélienne représente une révolution scientifique, une révolution académique, une révolution politique et finalement une révolution idéologique.

Selon la définition du dictionnaire, de manière courante, une révolution est comprise comme un changement brusque et important dans l'ordre social, intellectuel, moral, esthétique (Le Grand Robert). Bien souvent, ce changement indique une cassure avec l'ordre précédent qui de facto apparaît comme désuet, réactionnaire et, bien souvent, opprimant.

Par révolution scientifique nous faisons référence à la perspective Khunienne du changement, à savoir que lorsqu'un paradigme ne peut plus expliquer la réalité, celui-ci meurt remplacé par un nouveau. Par révolution académique, nous visons le passage d'une analyse fonctionnaliste à une analyse conflictuelle de la société israélienne ; une analyse qui met l'accent sur la cohésion et le maintien de l'ordre à une analyse qui procède par conflit. Par révolution politique, nous faisons référence au fait que l'idée même d'opter pour une vision colonialiste d'Israël nous fait entrer dans le domaine politique. La révolution idéologique fait référence à l'apparition du concept de post-sionisme qui remet en cause l'actualité de l'idéologie sioniste travailliste.

Penser le changement de paradigme en tant que révolution est intéressant. Cela permet premièrement de voir que celle-ci ne s'est pas développée en vase clos mais a été la version locale d'un phénomène global. En effet, nous voyons un parallèle entre le passage de la thèse de la construction de l'État à celle du colonialisme (local) et le passage de l'approche fonctionnaliste à l'approche conflictuelle (global), ainsi qu'entre le passage de l'idéologie sioniste à l'idéologie post-sioniste (local) et celui de la modernité à la post-modernité (global). Deuxièmement, cela permet de mettre à jour les positions des différents penseurs et sociologues israéliens et donc de voir les relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres et donc de reconstituer le champ de la sociologie israélienne.

Penser le changement à l'intérieur de la sociologie israélienne en tant que révolution a toutefois des limites. En effet, plusieurs pistes tendent à montrer que nous sommes plus en présence d'un discours et d'un champ ; par exemple puisque la thèse du colonialisme existait déjà à l'époque d'Eisenstadt mais appartenait au domaine politique et non au domaine académique, la question de savoir qu'est-ce qui a permis son apparition dans les sciences sociales peut être plus aisément comprise lorsque l'on s'interroge sur les dimensions politiques et sociales du discours.

5. Les dimensions politiques et sociales du discours

En utilisant les théories de la pratique de Bourdieu et du discours de Foucault, nous voulons montrer l'impact du politique et du social à l'intérieur de la production sociologique. Sur le plan théorique, il s'agit de montrer que le contenu même de ce qui est dit n'est pas déterminant dans la production d'une pensée sociologique. Les idées sont subordonnées à un contexte. Dans le cadre de la sociologie israélienne, cela

explique pourquoi la SCI n'a été validée que dans les années 1990 alors que les idées qu'elle prône sont présentes sur l'échiquier politique depuis les années 1950.

En utilisant une approche constructiviste de la réalité, Bourdieu et Foucault nous permettent de comprendre les enjeux que soulève la SCI. En effet, pour Bourdieu, les faits scientifiques ne sont pas découverts mais construits et la construction passe par la reconnaissance du fait par les pairs.

Le fait est conquis, construit, constaté dans et par la communication dialectique entre les sujets, c'est-à-dire, à travers le processus de vérification, de production collective de la vérité... (Bourdieu ; 2001b, p.143)

Autrement dit, celui qui domine le champ, domine la production du vrai. Nous voulons donc montrer comment replacée dans le champ, la SCI est un discours dont les enjeux dépassent le domaine d'une production académique. Pour cela, nous voulons utiliser la grille d'analyse que les sociologues critiques ont mises en place en retournant les critiques qu'ils formulent à l'encontre d'Eisenstadt contre eux-mêmes.

Quelle place occupent les relations entre Juifs et Arabes lors de la période du *Yishouv* dans les textes des sociologues critiques ? Comment les différentes communautés établies sur la terre sont-elles représentées ? Que dissimule le vocabulaire utilisé par la SCI ? Comment les chercheurs justifient-ils la méthodologie qu'ils utilisent ? Les sociologues critiques rendent-ils compte de leur biais idéologique ? La SCI est-elle un outil de légitimation ? Et finalement, représente-t-elle réellement une rupture ?

6. Analyse de texte et reconstruction du champ

Notre thèse ne porte donc pas sur des faits, des événements ou des recensions statistiques. Elle ne s'intéresse pas à la société israélienne en tant que telle, mais à ce que les sociologues ont écrit sur cette société ; comment ils l'ont décrite et comprise. Elle s'intéresse à la production du savoir scientifique et à son évolution. Il s'agit donc de bâtir un corpus de textes qui permettra l'analyse comparative de la production sociologique à deux époques données : les années 1950 et les années 1990.

L'étude historique comparative s'impose donc comme méthodologie de recherche puisque nous voulons comparer la production sociologique de deux moments historiques d'une même société. Nous voulons ici insister sur le fait que notre thèse ne porte pas sur la société israélienne de la période du *Yishouv* ou des années 1990 mais sur le discours sociologique de ces périodes. Leur mise en contexte est nécessaire afin de comprendre l'influence de la période sur le discours, d'où le recours à une approche historique et comparative. Néanmoins, c'est *ce qui est dit* sur la formation de l'État d'Israël, comment nous sommes passés d'une logique de construction de l'État à une logique de colonisation, et *non pas ce qui s'est passé* « dans les faits » qui nous intéresse. C'est pourquoi, nous avons recours à des données secondaires, dans notre cas, les textes de sociologues israéliens.

L'une des limites de l'utilisation de données secondaires est le danger de confondre l'analyse du sociologue avec la réalité ; de ne pas reconnaître l'intrusion de l'auteur dans la narration qu'il nous livre de la société. Ici, ce danger est limité vu qu'il constitue l'objet même de notre analyse ; nous cherchons à faire ressortir les dimensions politiques et sociales du discours.

L'approche historique comparative nous permet également de reconstruire le champ de la sociologie israélienne. Récupérer des données sociales et historiques nous donne la possibilité de reconstruire l'espace social ainsi que l'habitus des chercheurs. Qui sont les chercheurs ? A quelle période écrivent-ils ? A quelles universités appartiennent-ils ? Quelle position occupe cette université, en termes de prestige, reconnaissance, production, domaine de spécialisation ? Quelles sont les données « statistiques » des auteurs (genre, appartenance ethnique, sont-ils immigrants ou nés en Israël, orientation politique/idéologique) ?

Bourdieu et Foucault nous donnent deux approches pour étudier deux aspects fondamentaux de cette thèse : le discours lui-même et l'influence du contexte sur le discours. A la fin de l'analyse nous devrions avoir une structure établie dans un temps qui soutient un mode discursif comme étant le discours dominant de cette période. Les auteurs n'étant que des « points » à l'intérieur de la structure qui rendent manifestes, par leur contribution écrite, les luttes de pouvoir et conflit pour la production du vrai.

7. Pertinence de la thèse

Cette thèse est pertinente pour plusieurs raisons. Sur le plan restreint de la sociologie israélienne, elle permet de faire le point sur son développement au vu d'une perspective qui n'a jusqu'ici encore jamais été utilisée, à savoir l'utilisation de la théorie de la pratique de Bourdieu et celle du discours de Foucault. Le débat qu'a lancé la SCI a été présenté par les sociologues israéliens, chacun prenant parti,

expliquant ses positions et répondant à ses critiques¹⁵. Toutefois aucune étude systématique, et non partisane, de la sociologie critique israélienne n'a été publiée. Ceci est nécessaire afin de comprendre non plus les tenants et aboutissants d'un débat, son extériorité, mais ce que la SCI représente en tant que discours scientifique et politique, son intériorité.

Sur le plan plus global, notre thèse met en place un schéma qui pourrait être utilisé dans l'étude d'autres sociologies, par exemple le développement de la sociologie au Québec. Sur le plan théorique, cette thèse apporte une nouveauté dans l'utilisation de la combinaison Bourdieu – Foucault. Jusqu'à présent ces auteurs sont utilisés dans leur différence et pas dans leur complémentarité. Finalement, elle ajoute à la connaissance déjà existante sur le rôle du chercheur et les liens entre science et politique. En mettant en relief les dimensions sociales et politiques du discours de la sociologie israélienne, nous proposons de voir comment effectuer une étude réflexive qui permet, après leur identification, de limiter l'impact du social et du politique dans la production scientifique.

Prenant la SCI comme objet, la combinaison Bourdieu – Foucault nous permet de pénétrer à l'intérieur du discours qu'elle représente tout en le maintenant dans son contexte de production

¹⁵ A ma connaissance, Eisenstadt n'a pas pris part au débat. Le représentant de l'école de Jérusalem à avoir répondu est Lissak ; 1996.

PARTIE A

LES DIMENSIONS SOCIALES ET POLITIQUES DU DISCOURS

Dans cette thèse, nous nous inspirons grandement de deux théories ; celle de la pratique de Pierre Bourdieu et celle du discours de Michel Foucault.

Nous utilisons Bourdieu et Foucault de manière complémentaire. En effet, de Bourdieu nous gardons que tout est social, alors que de Foucault nous gardons que tout est politique. Il nous apparaît que le social implique une relation de pouvoir. Des deux, nous gardons un individu agent, et non acteur, déterminé par son environnement *et* libre parce qu'agent participant au renouvellement, ou non-renouvellement dans le cas de rupture, de cet environnement.

Prenant la SCI comme objet, la combinaison Bourdieu – Foucault nous permet de pénétrer à l'intérieur du discours qu'elle représente tout en le maintenant dans son contexte de production. A cet effet, nous utilisons les concepts de *champ* et de *discours* comme deux niveaux d'interprétation du même phénomène. Nous voyons le champ comme la structure invisible qui place les chercheurs dans leurs rapports sociaux, et ce en fonction de leur *capital symbolique*. Alors que le discours est la partie lisible de ces rapports sociaux. Autrement dit, le discours est ce par quoi nous pouvons atteindre le champ.

I Le contexte

Par contexte, nous faisons ici référence au contexte de production¹⁶. Ce contexte de production est principalement l'auteur, qui est l'émetteur du texte, comme produit de sa socialisation. Autrement dit, nous ne faisons pas référence à l'auteur comme marqueur social ou comme fonction, que nous étudierons plus bas, mais aux concepts d'*habitus* et d'œil.

1. L'*habitus*

L'*habitus* est le concept clef de la théorie de la pratique de Pierre Bourdieu. Il lui permet de dépasser l'opposition objectivisme – subjectivisme. Bourdieu se place contre l'objectivisme qui pense que le monde existe comme une réalité donnée que l'on peut observer ; et contre le subjectivisme qui pense que tout provient de l'acteur rationnel et ne tient donc pas compte de la réalité sociale. Bourdieu propose de comprendre l'agent comme étant le produit d'une socialisation en même temps qu'il a la possibilité de produire un point de vue sur le milieu social dont il est issu (Bourdieu ; 1980, p.87-88).

Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des *habitus*, systèmes de *dispositions* durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptés à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre (Bourdieu ; 1980, p.88).

¹⁶ Dans notre quatrième chapitre nous développerons le concept de contexte de réception.

L'habitus permet donc de comprendre l'individu comme produit d'une socialisation. Les goûts, les préférences mais aussi les actions ne sont plus l'illustration d'une subjectivité mais le produit d'une appartenance sociale. L'habitus sert de structure « structurée » et « structurante » ; structurée parce que, pour Bourdieu, chaque espace social est traversé par une structure invisible qui place les individus en rapport les uns avec les autres et ce en fonction du capital dont chacun dispose, et structurante parce qu'elle forme l'individu à connaître les systèmes de dispositions caractéristiques à sa classe particulière. C'est là qu'intervient le travail de socialisation ; c'est-à-dire l'apprentissage des pratiques produites par l'habitus. Il y a donc deux parties au concept d'habitus. Premièrement, l'habitus est un produit qui, deuxièmement, se reproduit grâce aux agents qu'ils conditionnent.

L'habitus, qui se constitue au cours d'une histoire particulière, imposant sa logique particulière à l'incorporation, et par qui les agents participent à l'histoire objectivée dans les institutions, de se les approprier pratiquement, et par là de les maintenir en activité [...] de faire revivre le sens qui s'y trouve déposé, mais en leur imposant les révisions et les transformations qui sont la contrepartie et la condition de la réactivation (Bourdieu ; 1980, p.96)

Les « révisions » et les « transformations » ne représentent pas des dangers pour l'habitus. Au contraire, elles montrent que celui-ci est bien vivant puisqu'il est utilisé et refaçonné par les agents qu'il a formés. Des pratiques fixes et fixées dans le temps seraient l'évidence de la perte de pouvoir d'un habitus sur les agents, puisque ces derniers se définiraient, dans leurs pratiques, en-dehors de lui.¹⁷ Puisque l'habitus se renouvelle dans les pratiques des individus et ce de façon inconsciente jusqu'à devenir une seconde nature, Bourdieu démontre qu'il n'y a pas d'acteur si important qu'il puisse décider à lui seul des pratiques de sa classe.

L'homogénéisation objective des habitus de groupe ou de classe qui résulte de l'homogénéité des conditions d'existence est ce qui fait que les pratiques peuvent être

¹⁷ Pour être plus précise, à l'intérieur d'un autre habitus, vu que, pour Bourdieu, on est toujours à l'intérieur d'une structure sociale.

objectivement accordées en dehors de tout calcul stratégique et de toute référence consciente à une norme mutuellement ajustée en l'absence de toute interaction directe et a fortiori de toute concertation explicite... (Bourdieu ; 1980, p.98)

Il n'y a donc ni acteurs rationnels puissants ni système dominateur sans tête.

Rien qu'une structure sociale qui donne un code commun de base que les agents utilisent dans leurs interactions afin de se reconnaître; c'est-à-dire de savoir où ils se situent à l'intérieur de la structure.

En effet, les redressements et les ajustement consciemment opérés par les agents eux-mêmes supposent la maîtrise d'un code commun et les entreprises de mobilisation collective ne peuvent réussir sans un minimum de concordance entre les habitus des agents mobilisateurs (prophètes, meneurs, etc.) et les dispositions de ceux qui se reconnaissent dans leurs pratiques ou leurs propos et surtout sans l'intention au regroupement que suscite l'orchestration spontanée des dispositions (Bourdieu ; 1980, p.99)

Autrement dit, l'habitus est ce qui unit les agents parce qu'il leur donne un cadre d'action commun. De plus, s'il impose des limites, en tant que cadre, l'habitus laisse les agents libres de produire leur propre point de vue.

... système acquis de schèmes générateurs l'habitus rend possible la production libre de toutes les pensées, toutes les perceptions et toutes les actions inscrites dans les limites inhérentes aux conditions particulières de sa production, et de celles-là seulement (Bourdieu ; 1980, p.92)

L'agent reste libre car, il n'aurait pas conscience des possibilités qui existeraient en-dehors du cadre, ou celles-ci seraient abandonnées car l'agent aurait internalisé la sanction négative qui accompagnerait de telles possibilités.

Bref, étant le produit d'une classe déterminée de régularités objectives, l'habitus tend à engendrer toutes les conduites raisonnables, de sens commun, qui sont possibles dans les limites de ces régularités, et celles-là seulement qui ont toutes les chances d'être positivement sanctionnées parce qu'elles sont objectivement ajustées à la logique caractéristique d'un champ déterminé, dont elle anticipe l'avenir objectif (Bourdieu ; 1980, p.93)

Développé dans une logique de classe, Bourdieu en arrive à utiliser l'habitus dans les différents champs qu'il étudie. De manière particulière aux sciences sociales, Bourdieu note que :

Réintroduire l'idée d'habitus, c'est mettre au principe des pratiques scientifiques, non pas une conscience agissant conformément aux normes explicites de la logique et de la méthode expérimentale, mais un métier, c'est-à-dire un sens pratique des problèmes à traiter, des manières adaptées de les traiter. (2001b, p.)

Autrement dit, nous sommes en présence d'un chercheur devant jouer avec les cartes qui lui sont présentées : celles définies par l'environnement dans lequel il a grandi et celles définies par le champ dans lequel il se meut. Lorsque le chercheur intègre l'influence académique à ses expériences, nous sommes en présence de ce que Bourdieu appelle l'œil.

2. L'œil

Pour Bourdieu, l'œil est un mélange des pratiques issues de la socialisation et celles du champ que le chercheur veut intégrer. Autrement dit, le droit d'entrée d'une science, y compris les sciences sociales, demandent au chercheur d'acquérir un certain nombre de pratiques en vigueur dans son champ. Ces pratiques se fondent à l'intérieur de l'habitus pour former l'œil au travers duquel le chercheur va interroger et analyser la réalité sociale.

Bref, ce que demande le champ scientifique, c'est un capital incorporé d'un type particulier, et en particulier de tout un ensemble de ressources théoriques revenues à l'état de sens pratique (ou d'un « œil », comme on le dit dans le cas des disciplines artistiques, ou avec Everett Hughes parlant d'« œil sociologique », de la sociologie elle-même). (Bourdieu ; 2001, p.103)

L'œil est le produit du mélange entre l'habitus à l'intérieur duquel a été socialisé le chercheur et son interprétation de la tradition académique. L'œil forme l'individualité d'un chercheur, ou plutôt il lui permet de produire un point de vue unique ou original, sur la réalité sociale qui l'entoure.

II L'auteur

Nous nous intéressons à l'auteur dans ce qu'il a de déterminant pour le texte. Nous précisons que nous ne voyons pas dans l'auteur un retour du sujet, ou de l'acteur, tel que le comprend le subjectivisme. Nous venons d'ailleurs d'exposer l'importance du contexte sur l'auteur. Ici, nous gardons Bourdieu pour nous pencher sur l'auteur comme marqueur social du texte ; c'est-à-dire que le statut du texte ne repose pas sur ce qui est écrit mais sur le statut de son auteur. Dès lors nous comprenons que l'auteur comme marqueur social n'agit pas de manière isolée sur le texte mais en rapport avec d'autres auteurs ; ce que nous voyons avec les concepts de capital symbolique et de champ. Finalement, en donnant une identité nominative au texte, l'auteur permet également de placer celui-ci dans son rapport aux autres textes ; soit le rôle de l'auteur-fonction élaboré par Foucault.

1. L'auteur comme marqueur social

1.1 Pouvoir symbolique

D'un point de vue linguistique, n'importe qui peut dire n'importe quoi et le simple soldat peut ordonner à son capitaine de « balayer les latrines » ; mais d'un point de vue

sociologique, [...] il est clair que n'importe qui ne peut affirmer n'importe quoi...
(Bourdieu ; 2001a, p.107)

Dans cet exemple se retrouve la théorie de langage de Bourdieu. De prime abord, le sens commun nous dicte qu'un soldat ne peut pas donner un ordre à son supérieur, et pourtant, à l'intérieur de ce non-échange nous voyons comment le pouvoir symbolique s'imisce à l'intérieur d'un ordre hiérarchique, et comment la force de ce qui est dit se trouve en fait dans le statut social de l'auteur plus que dans le contenu des mots.

Premièrement, le pouvoir symbolique

est un pouvoir qui est en mesure de se faire reconnaître, d'obtenir la reconnaissance ; c'est-à-dire un pouvoir (économique, politique, culturel ou autre) qui a le pouvoir de se faire méconnaître dans sa vérité de pouvoir, de violence et d'arbitraire. L'efficacité propre de ce pouvoir s'exerce non dans l'ordre de la force physique, mais dans l'ordre du sens de la connaissance. (Bourdieu ; 2002, p.173-176)

Autrement dit, on ne peut pas appréhender le pouvoir symbolique en soi. Il faut le chercher à l'intérieur d'autres rapports de pouvoir. Il est cette facette qui dévoile la reconnaissance, c'est-à-dire l'acceptation ou le rejet, d'une forme de pouvoir. Par exemple, le système de classe n'opère du pouvoir sur les agents que parce que ceux-ci croient en l'existence de ce système et qu'ils en acceptent la domination, ou du moins la définition qu'il donne du monde social. A partir de là, les agents connaissent et reconnaissent leur place dans la structure.

Pour Bourdieu, le pouvoir symbolique s'exerce aussi à l'intérieur de la communication.

... les rapports de communication par excellence que sont les échanges linguistiques sont aussi des rapports de pouvoir symbolique où s'actualisent les rapports de force entre les locuteurs ou leurs groupes respectifs (Bourdieu ; 2001a, p.59).

Loin d'être un échange neutre, la communication est un rapport de force qui met en marche la structure des rapports sociaux. Nous comprenons donc que pour

Bourdieu « toute la structure sociale est présente à chaque interaction (et par là dans le discours) » (2001a, p.101). En effet, ce qui est dit est un facteur de dévoilement de la place des agents dans la structure.

Comme on le voit bien, ce qui s'exprime par l'habitus linguistique c'est tout l'habitus de classe dont il est une dimension, c'est-à-dire en fait la place occupée synchroniquement et diachroniquement dans la structure sociale (Bourdieu ; 2001a, p.123).

Le simple soldat ne pourrait donc pas donner d'ordre à son capitaine, car cette possibilité ne trouve pas sa correspondance dans l'ordre social à l'intérieur duquel ils se trouvent. Par conséquent, l'ordre serait sanctionné par un refus, une incrédulité et probablement une punition pour avoir transgressé l'ordre social établi. La production du langage est donc pour Bourdieu un point de rencontre entre l'habitus et le marché linguistique, c'est-à-dire les sanctions et censures prévues pour chaque énoncé (Bourdieu ; 2001a, p.60).

En conséquence, plus que communiquer, l'acte de parler en revient à s'inscrire dans un système de domination, ou de reconnaissance de la structure sociale. D'ailleurs, Bourdieu écrit que l'individu ne produit pas le langage mais s'approprie

l'un ou l'autre des styles expressifs déjà constitués dans et par l'usage et objectivement marqués par leur position dans une hiérarchie des styles qui exprime dans son ordre la hiérarchie des groupes correspondants (Bourdieu ; 2001a, p.83).

Pour Bourdieu, le rapport de force qui se joue lors d'un échange linguistique se joue autour de l'auteur et non de ce qui est dit. Le poids de l'agent n'est pas fonction de « qui il est » mais de ce « qu'il représente ».

Le pouvoir des paroles n'est autre que le pouvoir délégué du porte-parole... (Bourdieu ; 2001a, p.161).

De là, nous comprenons que ce qui importe chez Bourdieu ce n'est pas l'individu, auteur-sujet, mais la place qu'il occupe dans la structure sociale, qu'il rend manifeste par l'utilisation de la langue et qui procure à ce qu'il dit le privilège accordé à son statut social. Le pouvoir de l'auteur n'est autre que le pouvoir symbolique associé à son statut social. Et cela a un impact primordial sur ce qui est dit.

Comme Bourdieu le notait, lors d'une interview,

Si je [Bourdieu] me dépouille de l'autorité qui peut-être attachée au fait que j'ai écrit des livres, que je suis au Collège de France etc., je perds toute efficacité [...] Pour donner de la force à des idées qui sont intrinsèquement très faibles [...] je suis obligé de me servir de forces sociales qu'au fond de moi-même je peux critiquer...(2002, p.42)

Dans cette thèse nous comprenons que rattacher la SCI à ses auteurs en revient à la placer dans son contexte social, et donc de rétablir les rapports de pouvoir symbolique qu'elle retraduit et qui se trouvent dilués à l'intérieur de sa production scientifique. Comme le note Bourdieu,

Les discours savants peuvent tenir leur efficacité de la correspondance cachée entre la structure de l'espace social dans lequel ils sont produits, champ politique, champ religieux, champ artistique ou champ philosophique, et la structure du champ des classes sociales dans laquelle les récepteurs sont situés et par rapport à laquelle ils interprètent le message (Bourdieu ; 2001a, p.64).

De fait, le pouvoir symbolique ne s'exerce pas en vase clos. Il est efficace parce qu'il s'inscrit à l'intérieur d'un rapport où dominant et dominé connaissent déjà leur place. L'énoncé ne fait que reconnaître, ou rappeler, le rapport existant. Par conséquence, la reconnaissance passe autant par l'appréciation de celui qui parle que de celui qui écoute.

Le porte-parole autorisé ne peut agir par les mots sur d'autres agents et, par l'intermédiaire de leur travail, sur les choses mêmes, que parce que sa parole concentre

le capital symbolique accumulé par le groupe qui l'a mandaté et dont il est le fondé de pouvoir (Bourdieu ; 2001a, p.163)

L'auteur marque donc le texte de son statut social ; statut qui reflète la place de chacun, émetteur et récepteur du texte, dans le champ et qui est fonction de ce que Bourdieu appelle le capital symbolique.

1.2 Capital symbolique

J'appelle capital symbolique n'importe quelle espèce de capital (économique, culturel, scolaire ou social), lorsqu'elle est perçue selon des catégories de perception, de principes de vision et de division, des systèmes de classement, des schèmes classificatoires, des schèmes cognitifs, qui sont, au moins pour une part, le produit de l'incorporation des structures objectives du champ considéré, c'est-à-dire de la structure de la distribution du capital dans le champ considéré (Raisons pratiques, 1994, p.161)

Tel le pouvoir symbolique, le capital symbolique n'existe pas en soi. C'est l'utilisation d'un capital particulier dans une structure particulière, un champ, qui fait qu'un capital économique, par exemple, est aussi un capital symbolique.

Bourdieu parle de l'autorité scientifique comme « d'une espèce de capital qui peut être accumulé, transmis et même reconverti en d'autres espèces sous certaines conditions » (Bourdieu ; 1975, p.97). Cela signifie que le droit d'entrée, les connaissances, les choix méthodologiques des chercheurs sont mobilisés pour donner du poids à ce qu'il produit. Non pas de manière quantitative mais de manière symbolique ; ce n'est pas le nombre d'articles parus qui importe mais si ceux-ci ont été reconnus par les autres chercheurs. Le capital symbolique est donc la reconnaissance des ressources, son capital, d'un chercheur par ses pairs.

Le poids des différents agents dépend de leur capital symbolique, c'est-à-dire la reconnaissance, institutionnalisée ou non, qu'ils reçoivent d'un groupe (Bourdieu ; 2001a, p.107)

Bourdieu applique cela également à l'intérieur du milieu scientifique. Pour lui, nous ne sommes toutefois pas en présence d'une communauté de chercheurs qui donnerait leur reconnaissance de manière désintéressée. Bien au contraire. Il s'oppose ainsi à la vision structuro-fonctionnaliste qui voit le monde scientifique comme « une communauté qui s'est dotée d'institutions justes et légitimes de régulation et où il n'y a pas de luttes » (2001b, p.28). Dans cette vision, les seules luttes présentes seraient celles de la lutte pure entre les idées. Aussi, plutôt que de parler d'une communauté de chercheurs, Bourdieu préfère parler de champ scientifique.

Parler de champ, c'est rompre avec l'idée que les savants représentent un groupe unifié voire homogène (Bourdieu ; 2001, p.91).

1.3 Champ

Pour Bourdieu,

Un champ ou un marché peut être envisagé comme un espace structuré de positions, au sein duquel ces mêmes positions ou leurs interactions sont déterminées par la distribution des différentes espèces de ressources ou de capital (Thompson ; 2001, p.26)

Bourdieu applique cette vision économique de champ au milieu scientifique. Le champ scientifique est donc un espace à l'intérieur duquel interagissent des chercheurs dont la position dépend de leur capital scientifique. Premièrement, le champ est un espace à l'intérieur duquel les agents sont en conflit. Il n'est donc pas une structure fixe. Bourdieu comprend le champ comme une dynamique qui évolue au gré des rapports entre les différents chercheurs.

La structure du champ scientifique est définie à chaque moment par l'état du rapport de force entre les protagonistes de la lutte. (1975, p.100)

Deuxièmement, comme n'importe quel autre champ, le champ scientifique produit et suppose une forme spécifique d'intérêts (1975, p.92). La raison pour laquelle on a tendance à sous-estimer la présence d'intérêts dans le champ scientifique vient du fait que ceux-ci diffèrent en nature du type d'intérêts que l'on rencontre habituellement, tel que le profit monétaire. Dans le champ scientifique, les « clients » sont aussi les « concurrents ».

Les intérêts qui animent [les dominants et les prétendants] et les moyens qu'ils peuvent mettre en œuvre pour les satisfaire dépendent en effet très étroitement de leur position dans le champ, c'est-à-dire de leur capital scientifique et du pouvoir qu'il leur donne sur le champ de production et de circulation scientifique et sur les profits qu'il produit (Bourdieu ; 1975, p.103)

Les « intérêts » ne sont pas non plus le résultat d'un calcul rationnel mais dépendent de la place que le chercheur occupe dans le champ. Cette place lui donne la légitimité de produire non pas le réel, comme réalité objective, mais des faits scientifiques. Ici encore, nous voyons Bourdieu s'opposer à la compréhension objectiviste d'un monde qui existerait en-dehors des rapports sociaux. Pour lui, les faits scientifiques ne sont pas découverts mais construits.

Le fait est conquis, construit, constaté dans et par la communication dialectique entre les sujets, c'est-à-dire, à travers le processus de vérification, de production collective de la vérité (Bourdieu ; 2001b, p.143)

Autrement dit, pour Bourdieu, l'enjeu de toutes ces luttes n'est autre que la recherche de la légitimité dans la production du vrai. La reconnaissance des pairs, c'est-à-dire le capital symbolique et la place occupée dans le champ, est importante puisque c'est elle qui valide la construction des faits.

La connaissance scientifique est ce qui a survécu aux objections et qui peut résister aux objections futures (Bourdieu ; 2001, p.142)

La production de la vérité étant une affaire collective passant par la production de texte mais aussi l'acceptation liée à la reconnaissance des pairs, l'auteur comme marqueur social d'un texte est en fait ce qui décide de ce qui est dit et produit à l'intérieur du champ scientifique.

Les dominants sont ceux qui parviennent à imposer leur définition de la science selon laquelle la réalisation la plus accomplie de la science consiste à avoir, être et faire ce qu'ils ont, sont ou font (Bourdieu ; 1975, p.96)

Nous comprenons maintenant dans quelles circonstances le « qui parle » a préséance sur le texte lui-même. Ce que nous nous sommes attachés à décrire jusqu'à présent est un auteur qui n'existe pas en tant que sujet rationnel mais en tant que produit social ; c'est-à-dire produit d'un rapport social. Nous voulons maintenant montrer l'autre facette de notre compréhension de l'auteur : l'auteur-fonction.

2. l'auteur-fonction

Jusqu'à présent, il n'existe pas de contradictions entre nos deux auteurs¹⁸. L'auteur comme marqueur social est complémentaire de l'auteur-fonction et les deux sont en opposition à l'auteur-sujet, pour des raisons différentes. Lorsque Foucault parle de la disparition de l'auteur, il fait référence à l'auteur-sujet et non à l'auteur-fonction. L'auteur-sujet est un acteur qui existe en dehors de son texte, qui le précède et qui place de manière volontaire et délibérée les signes de l'expérience qu'il veut communiquer. (Foucault ; 1977, p.115-116). Par opposition, Foucault comprend l'auteur

¹⁸ Dans « Homo Academicus », Bourdieu parle lui aussi du nom de l'auteur comme moyen de classification (1984, p.18-19)

comme principe de groupement du discours, comme unité et origine de leurs significations, comme foyer de leur cohérence. l'auteur-fonction existe à la périphérie du texte dans le nom qu'il signe (Foucault ; 1971, p.28).

Pour Foucault le nom de l'auteur n'a d'autres forces que de classer le texte dans son rapport à d'autres textes (Foucault ; 1977, p.123). Cette fonction classificatoire n'est pas ce qui permet d'attribuer un corpus de textes à un auteur, mais plutôt ce qui permet de regrouper des textes en un ensemble délimité, tout en créant un système d'appartenance, et d'exclusion.

Le nom de l'auteur nous permet de regrouper ensemble un certain nombre de textes, de les définir, de les différencier d'autres. De plus, il établit une relation entre les textes (Foucault ; 1977, p.123).

Le nom de l'auteur étant le lien qui permet d'établir le rapport entre tous ces textes.

Le nom propre et le nom de l'auteur sont situés entre les pôles de la description et de la désignation ; ils doivent avoir un certain lien avec ce qu'ils nomment, mais ce lien n'est ni pleinement dans le mode descriptif ou dans le mode désignatif, ce doit être un lien spécifique (Foucault ; 1977, p.121).

En tant que lien spécifique, le nom de l'auteur permet de rendre intelligible les discours présents à l'intérieur d'une société (Foucault ; 1977, p.125), toujours par rapport à sa fonction classificatoire. En bref, le nom de l'auteur c'est l'étiquette que l'on colle à un certains nombres de textes regroupés en discours, parce que le simple fait d'avoir été écrit par cet auteur exclut qu'un texte particulier appartienne à un autre groupe.

De la même manière que Bourdieu reconnaissait, avec ironie, le fait que son nom pouvait apporter une certaine légitimité à des idées faibles, Foucault voit le nom comme une facilité (Foucault ; 2001, p.923) vu que l'auteur peut se cacher derrière

lui ; c'est-à-dire derrière ses textes précédents. Le nouveau texte, s'inscrivant déjà dans un système d'appartenance, n'a pas à dépendre de ce qu'il dit mais plutôt d'où il se situe. Nous voyons cela chez Foucault lorsqu'il retrace le lien entre les éléments de l'existence réelle de l'auteur et le nom de l'auteur.

Si je découvre que Shakespeare n'est pas né dans la maison que l'on visite aujourd'hui, c'est une modification qui ne va certes pas changer le fonctionnement du nom de l'auteur¹⁹. Par contre, si nous prouvons que Shakespeare n'a pas écrit les sonnets que nous lui attribuons, cela constituerait un changement majeur et affecterait la façon dont le nom de l'auteur fonctionne (Foucault ; 1977, p.122).

L'importance de l'auteur n'est donc pas dans le rapport texte – auteur mais dans le rapport texte – lecteur. Le nom de l'auteur est une indication de ce que l'on va trouver dans le texte, basée sur une connaissance des textes antérieurs de l'auteur. Nous retrouvons cela dans le philosophe masqué :

Pourquoi vous ai-je suggéré que nous utilisions l'anonymat ? Par nostalgie du temps où, étant tout à fait inconnu, ce que je disais avait des chances d'être entendu (Foucault ; 2001, p.923)

En ayant recours à l'anonymat, Foucault espère que le lecteur lise ses mots, ses idées plutôt que de le voir se placer dans l'attente de lire du Foucault. Cela entre pourtant en contradiction avec la disparition de l'auteur-sujet. Comment les idées d'un texte peuvent-elles avoir un poids, une force, si on ne peut pas les attacher au nom de leur auteur ? A ce niveau là, nous arrivons dans la compréhension post-structuraliste qui voit les textes exister dans leur rapport avec les autres textes. Les textes se répondent sans nécessiter la présence de l'auteur. Le texte existe dans un rapport latéral avec d'autres textes plus que dans le rapport vertical qui le lie à une origine. Foucault trace l'origine de cette tendance au 17^e ou 18^e siècle.

¹⁹ Foucault donne un lieu physique, une maison. Par contre, dans notre compréhension de l'auteur, produit de sa socialisation, si nous pouvons prouver que Shakespeare a existé à un autre moment de l'histoire, ou dans un autre lieu géographique, alors, cela aussi changerait notre compréhension du fonctionnement de l'auteur.

Les discours scientifiques ont commencé à être acceptés pour eux-mêmes, dans l'anonymat d'une vérité établie et toujours à redémontrer ; leur appartenance à un ensemble systémique, et non la référence à l'individu qui les a produits, devenant leur garantie (Foucault ; 1977, p.126).

III Le texte

Jusqu'à présent, nous avons vu que ce qui est dit, et dans cette thèse le texte, n'existe pas en soi et dans ses mots, mais est révélateur de la position de tous les agents présents dans le champ. Nous voyons ainsi que dans le texte se retrouvent l'auteur, ceux qu'il représente et avec qui il écrit, ainsi que ceux contre qui il écrit.

1. Champ scientifique versus révolution

Nous choisissons de prendre une perspective de champ plutôt que de parler de révolution dans notre compréhension du changement au sein de la sociologie israélienne. Ce choix est très explicite vu que Bourdieu s'oppose à l'idée de révolution kuhnienne. Pour lui,

seule une théorie globale de l'espace scientifique, comme espace structuré selon des logiques à la fois génériques et spécifiques, permet de comprendre vraiment tel ou tel point de cet espace, laboratoire ou chercheur singulier. (Bourdieu ; 2001b, p.68)

Autrement dit, on n'est pas en présence de théories qui luttent entre elles pour expliquer le social, où l'une viendrait remplacer l'autre en la disqualifiant. On est plutôt en présence d'une structure sociale à l'intérieur de laquelle interagissent des

agents et on ne peut comprendre ce que l'un représente qu'en le replaçant à l'intérieur de ses interactions avec tous les autres agents.

Ce sont les agents, c'est-à-dire les savants isolés, les équipes ou laboratoires, définis par le volume et la structure du capital spécifique qu'ils possèdent, qui déterminent la structure du champ qui les détermine, c'est-à-dire l'état des forces qui s'exercent sur la production scientifique, sur les pratiques des savants. [...] le poids associé à un agent [...] dépend de tous les autres agents (2001b, p.69).

De fait, le concept de révolution dans le domaine scientifique prend chez Bourdieu une toute autre définition. Pour Bourdieu, parce que « l'équipement scientifique qui est nécessaire pour faire la révolution scientifique ne peut être acquis que dans et par la cité scientifique » (1975, p.107),

Un (vrai) révolutionnaire en matière de science est quelqu'un qui a une grande maîtrise de la tradition (et non quelqu'un qui fait table rase du passé ou qui, plus simplement l'ignore) (Bourdieu ; 2001, p.38, parenthèses dans le texte).

Autrement dit, la proposition kuhnienne de la révolution qui voit la naissance d'un paradigme comme l'anéantissement du paradigme précédent tombé en désuétude, n'a pas sa place dans la théorie de la pratique de Bourdieu. Ce sont les rapports de pouvoir entre les chercheurs, agents de la structure, qui déterminent ce qui est produit.

Bourdieu montre ainsi que seuls les plus riches en capital scientifique peuvent se lancer dans une entreprise révolutionnaire (1975, p.107). Dans le cas contraire, ils n'arriveraient pas à remettre en cause la structure car d'où tireraient-ils leur capital symbolique ?

Aussi, Bourdieu comprend le changement, continuité ou rupture, à l'intérieur du champ scientifique comme un passage de relai entre des chercheurs qui sont déjà

établis et les nouveaux arrivants. Les nouveaux arrivants peuvent soit accepter les « carrières toute tracées » soit les refuser et créer ainsi un « ordre scientifique hérétique » :

Refusant toutes les cautions et toutes les garanties qu'offre l'ordre ancien et la participation (progressive) au capital collectivement garanti qui s'opère selon les procédures réglées d'un contrat de délégation, ils réalisent l'accumulation initiale par un coup de force et par une rupture en détournant à leur profit le crédit dont bénéficiaient les anciens dominants sans leur concéder la contrepartie de reconnaissance que leur accordent ceux qui acceptent de s'insérer dans la continuité d'une lignée (Bourdieu ; 1975, p.104)

Parce qu'il y a rupture, un observateur serait enclin à voir les nouveaux entrants comme des révolutionnaires. Or, pour Bourdieu, la rupture n'est que le produit des stratégies des nouveaux entrants, stratégies non pas basées sur un choix rationnel mais fonction du capital et de l'habitus du chercheur.

...faisant comme s'il suffisait qu'une innovation soit rejeté par la science officielle pour qu'elle puisse être tenue pour scientifiquement révolutionnaire et omettant ainsi de poser la question des conditions sociales par lesquelles une révolution contre l'ordre scientifique établi est inséparablement une révolution scientifique et non une simple hérésie visant à renverser le rapport des forces établi dans le champ sans transformer les principes sur lesquels repose son fonctionnement (Bourdieu ; 1975, p.116).

Les dominés peuvent également tirer parti de leur statut, l'utilisant pour prouver le caractère « plus scientifique » de leur recherche que celles de l'ordre établi. Autrement dit, les dominés jouent la carte de l'exclusion afin de rendre leurs thèses légitimes. Leur logique est de dire que si leurs thèses sont rejetées, ce serait précisément parce qu'elles remettent en cause l'ordre établi, préoccupé par le maintien de son établissement plus que par la recherche de la vérité (Bourdieu ; 1975, note p.116).

Étudier les revendications académique, politique et idéologique de chacun permet de matérialiser le champ, autrement invisible.

... le contrôle ou la censure n'est pas exercée par telle ou telle des instances mais par la *relation objective entre adversaires complices* qui, par leur antagonisme même, délimitent le champ de la discussion légitime, excluant comme saugrenue ou éclectique, ou tout simplement impensable, toute tentative pour prendre une position non prévue (Bourdieu ; 1975, p.116, italiques dans le texte)

Autrement dit, les positions, même antagonistes, de chacun sont prévisibles. La censure ne s'effectue pas sur des théories en opposition, mais sur celles qui n'auraient pas leur place dans le champ. C'est en suivant cette piste que nous nous tournons vers la théorie du discours de Foucault.

2. le discours

2.1 Discours versus paradigme

Les termes de discours et de paradigmes se ressemblent en ce qu'ils définissent la réalité articulée par le chercheur. Le discours comme le paradigme dévoilent le cadre, les limites du connu pour celui qui les utilise. Bourdieu reprend Kuhn pour qui

le paradigme est l'équivalent d'un langage ou d'une culture : il détermine les questions qui peuvent être posées et celles qui sont exclues, le pensable et l'impensable... (2001a, p.35)

Nous préférons cependant le concept de discours à celui de paradigme. L'avènement d'un paradigme détruit une compréhension du réel pour en substituer une nouvelle ; sous-entendant que le réel existe comme objet à connaître par un sujet connaissant. La création d'un discours montre que celui-ci s'inscrit dans une discipline et qu'il fait l'objet d'un contrôle. Comme Foucault le remarque,

Ce qui manquait à mon travail [Les mots et les choses], c'était ce problème du régime discursif, des effets de pouvoir propre au jeu énonciatif. Je le confondais beaucoup trop avec la systémicité, la forme théorique ou quelque chose comme le paradigme (Foucault, 2001, p.144).

Chez Foucault, le pouvoir n'est pas quelque chose de palpable, et n'est pas uniquement synonyme de pouvoir de l'État. Bien qu'il privilégie les institutions comme lieu de pouvoir, Foucault pense toute relation comme étant une relation de pouvoir puisqu'elle implique un rapport de force. Le pouvoir se fait sentir dans ses effets ainsi que dans les institutions qui le représentent. Dans le discours, le pouvoir est également un ensemble de règles et de procédures qui dicte ce qui peut être dit et dans quelles conditions.

Les pratiques discursives sont caractérisées par la délimitation d'un champ d'objets, la définition d'une perspective légitime pour l'agent du savoir, et la fixation de normes pour l'élaboration des concepts et théories. Par conséquent, chaque pratique discursive implique un jeu de prescriptions qui désigne ses exclusions et ses choix (Foucault ; 1977, p.199).

2.2 Définition du discours

Chez Foucault, la terminologie autour du discours doit être clarifiée. Foucault parle de discours et pratiques discursives, ou encore de discours et de discipline. Bien qu'il pense que la discipline et le discours sont différents, et en notant qu'ils puissent coïncider (1977, p.200), sa définition de discipline comme « principe de contrôle de la production de discours » (1971, p.) ressemble à la vision du discours qu'il met en place dans son texte « *What's an Author ?* » (1977).

Il semblerait que Foucault veuille instaurer cette différence en rapport au fait qu'une pratique discursive n'est pas l'œuvre d'une seule personne et qu'elle puisse traverser différentes disciplines et toucher les travaux de divers auteurs les regroupant

en un nouvel ensemble qui porte les marques caractéristiques de ce discours (Foucault ; 1977, p.200).

Nous gardons donc que les pratiques discursives s'inscrivent à l'intérieur d'un discours, tels des écoles de pensée ou des courants d'idées, et que le discours au travers des procédures de contrôle externes et internes délimitent les contours de ce qui lui appartient tout en rejetant le reste.

2.3 Procédures externes et internes de contrôle

Foucault parle de procédures externes et internes de contrôle. Dans les procédures externes nous trouvons les interdits. Le premier interdit correspond au fait que l'on ne peut pas toujours tout dire, dans n'importe quelle situation et aussi que n'importe qui ne peut prendre la parole. Le deuxième se trouve dans le binôme partage et rejet qui, selon Foucault est un principe qui découpe la société entre la raison et la folie, c'est-à-dire ce qui est acceptable ou jugé déraisonné. Finalement, le troisième interdit oppose ce qui est vrai à ce qui est faux (Foucault ; 1971, p.10-14). De ces trois « types d'exclusion », Foucault avance que l'opposition vrai et faux est la plus contraignante car elle s'infiltré dans les deux autres et aussi parce que le discours vrai exerce un pouvoir sur les autres types de discours (Foucault ; 1971, p.20).

Foucault note trois types de procédures internes de contrôle. Tout d'abord le commentaire ; comme texte qui redit le texte original et qui donc ne peut être en dehors de celui-ci. Ensuite, l'auteur ; comme fonction, que nous avons défini plus haut. Et pour finir, la discipline que l'on trouve essentiellement dans le cadre de la production de discours scientifique.

2.4 La discipline

Une discipline n'est pas la somme de tout ce qui peut être dit de vrai à propos de quelque chose; ce n'est même pas l'ensemble de tout ce qui peut être, à propos d'une même donnée, accepté en vertu d'un principe de cohérence ou de systématité (p.32)[...] pour qu'une proposition appartienne à la botanique ou à la pathologie [c'est-à-dire à une discipline] il faut qu'elle réponde à des conditions en un sens plus strictes et plus complexes que la pure et simple vérité : en tout cas à des conditions autres. Elle doit s'adresser à un plan d'objets déterminés (p.33) Et elle doit s'inscrire sur un certain type d'horizon théorique (p.34) (Foucault ; 1971).

Autrement dit, la discipline contrôle la production de textes en donnant d'entrée de jeu *ce sur quoi l'on peut produire, de quelle manière et selon quelle perspective*. La discipline régule et ordonne les différents discours pour en faire un corpus acceptable.

Pour pouvoir faire partie d'une discipline, une proposition doit s'inscrire dans un certain type d'horizon spécifique [...] En bref, une proposition doit remplir des conditions lourdes et complexes si elles veulent pouvoir faire partie d'une discipline, avant de pouvoir être vraie ou fausse, elle doit être, comme dirait M. Canguilhem, « dans le vrai » (Foucault ; 1971, p.36).

On peut dire « vrai », mais ne pas être « dans le vrai », si on prend « un objet nouveau qui appelle de nouveaux instruments conceptuels et de nouveaux fondements théoriques » (Foucault ; 1971, p.37). Dans ce cas précis, la science rejettera le vrai comme aberration, car il n'entre pas dans ce qui est admis par la discipline. A l'inverse, Foucault note l'existence de « l'erreur disciplinée » qui veut qu'un énoncé faux soit dans le vrai parce qu'il obéit aux règles du discours scientifique de son époque.

2.5 La construction du vrai

Chez Foucault, comme chez Bourdieu, le vrai n'existe pas en soi en attente d'être découvert. Le vrai est « l'ensemble des règles selon lesquelles on démêle le vrai du faux et on attache au vrai des effets spécifiques de pouvoir » (Foucault, 2001, p.159).

L'économie politique de la vérité est caractérisée par cinq traits historiquement importants : la vérité est centrée sur la forme du discours scientifique et sur les institutions qui le produisent ; elle est soumise à une constante incitation économique et politique (besoin de vérité tant pour la production économique que pour le pouvoir politique) ; elle est l'objet, sous des formes diverses d'une immense diffusion et consommation (elle circule dans des appareils d'éducation ou d'information dont l'étendue est relativement large dans le corps social, malgré certaines limitations strictes) ; elle est produite et transmise sous le contrôle, non pas exclusif, mais dominant de quelques grands appareils politiques ou économiques (université, armée, écriture, média) ; enfin, elle est l'enjeu de tout un débat politique et de tout un affrontement social (lutttes idéologiques) (Foucault ; 2001 , p.158-9).

Nous retrouvons, comme chez Bourdieu, mais sous un autre angle, que l'enjeu de ce débat est la production du vrai et par conséquent, l'accès au discours devient l'enjeu crucial. Foucault de rappeler :

Le discours n'est pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais ce pour quoi, ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer (Foucault ; 1971, p.12)

Nous comprenons que plus que de servir à décrire des relations de pouvoir, le discours est pouvoir parce qu'il a la force d'inclure ou d'exclure toute proposition. Le discours délimite ce qui est à l'intérieur de son champ et ce qui est en-dehors. D'ailleurs, chaque domaine de domination chez Foucault crée son propre discours, n'hésitant pas à piger dans les disciplines les savoirs qu'il peut s'assujettir. La folie est un système d'exclusion, le fou et le sain, où le dominé devient un objet de savoir. Ce savoir sur la folie, qui regroupe la psychiatrie, le carcéral, la justice etc., crée un discours sur la folie qui en retour délimite ce qui en fait partie.

2.6 Le changement dans une théorie du discours

La transformation d'une pratique discursive est liée à tout un éventail de modifications généralement complexes qui peut avoir lieu à l'extérieur de son champ (dans les formes de productions, dans les relations sociales, dans les institutions politiques), à l'intérieur (dans ces techniques de détermination d'un objet, dans l'ajustement et le raffinement de ses concepts, dans l'accumulation de ses faits), ou en parallèle (dans d'autres pratiques discursives) (Foucault ; 1977, p.200).

Le changement n'est donc pas perçu comme une avancée dans une relation à une origine, ou en direction d'une fin, mais comme l'appartenance à une série discursive, ou système discursif.

Les discours doivent être traités comme des pratiques discontinues qui se croisent, se jouxtent parfois, mais aussi bien s'ignorent ou s'excluent (Foucault ; 1971, p.55).

Pour Foucault, de la même manière qu'il n'existe pas une réalité première que l'on doit dire, il n'existe pas un discours premier que l'on doit sortir du silence. Les choses n'attendant donc pas qu'on les « lise », vouloir les « dire » implique une violence qu'on leur impose (Foucault ; 1971, p.54-55). Par le principe de discontinuité et celui de spécificité, nous comprenons que le discours est un produit, une construction qui dépend des procédures externes et internes de contrôle.

2.7 L'analyse de discours

Foucault s'oppose donc aux compréhensions classiques du discours.

Que ce soit donc dans une philosophie du sujet fondateur, dans une philosophie de l'expérience originaire ou dans une philosophie de l'universelle médiation, le discours n'est rien de plus qu'un jeu, d'écriture dans le premier cas, de lecture dans le second, d'échange dans le troisième, et cet échange, cette lecture et cette écriture ne mettent jamais en jeu que les signes. Le discours s'annule ainsi, dans sa réalité, à l'ordre du signifiant. (Foucault ; 1971, p.51)

Ce que Foucault préconise c'est de sortir du discours pour l'étudier dans ces conditions politiques de production ; le projecteur n'est plus sur l'auteur, comme source et création du discours, ou le texte, comme signifiant à décoder, mais sur les conditions qui font du discours une construction. Pour ce faire, Foucault note quatre dimensions auxquelles le chercheur doit prêter attention : le principe de renversement, le principe de discontinuité, le principe de spécificité et le principe de l'extériorité (Foucault ; 1971, p.53-55).

Foucault et Bourdieu s'entendent donc sur l'importance d'analyser le discours non plus pour ce qu'il est, dans et par lui-même, mais pour ce qu'il représente. Toutefois, Bourdieu ne rejette pas l'analyse de contenu qu'il voit comme un exercice complémentaire.

Ce modèle simple de la production et de la circulation linguistique comme relation entre les habitus linguistiques et les marchés sur lesquels ils offrent leurs produits ne vise ni à récuser ni à remplacer l'analyse proprement linguistique du code (Bourdieu ; 2001a, p.60).

L'étude d'un texte basée sur une analyse de contenu, et donc analyse des codes linguistiques, est importante parce qu'elle traduit, ou trahit, aussi bien les positions du chercheur dans le champ que les rapports de pouvoir. Elle n'est pourtant pas suffisante, car elle commet l'erreur d'oublier que le langage n'existe pas en lui-même mais à l'intérieur de l'interaction linguistique.

Il est donc important de relier les deux ; l'analyse des conditions sociales et politiques de production du discours et critique immanente par le biais d'une analyse de contenu.

3. Réflexivité

Là encore nous notons une complémentarité entre Bourdieu et Foucault. Si Foucault ne parle pas du concept de réflexivité en tant que tel, il l'utilise néanmoins.

Il nous faut connaître les conditions historiques qui motivent tel ou tel type de conceptualisation. Il nous faut avoir une conscience historique de la situation dans laquelle nous vivons (Foucault ; 2001, p.1043).

Deux choses sont prescrites ici ; contextualiser le discours, par la connaissance du contexte politico-historique, et contextualiser l'auteur, par la reconnaissance de l'impact que ce contexte a sur l'agent. Ce faisant nous entrons dans la résistance au discours puisque nous tentons de dévoiler les effets de pouvoir qui sont à l'intérieur du savoir. Pour un agent non pas libre mais connaissant de son système d'exploitation, il faut, comme le prescrit Bourdieu, « objectiver le sujet de l'objectivation » (2001b, p.) ; c'est-à-dire déplacer le projecteur des événements et le placer sur le chercheur.

Alors qu'une science objectiviste mettait le chercheur en garde contre ses propres biais et donnaient des règles à respecter pour protéger l'objet de recherche contre la subjectivité du chercheur, une science réflexive prône l'objectivation du chercheur par le dévoilement de son *œil*.

effet, pour le chercheur soucieux de savoir ce qu'il fait, le code, l'instrument d'analyse, devient objet d'analyse : le produit objectivé du travail de codification devient, sous le regard réflexif, la trace immédiate, lisible de l'opération de construction de l'objet, la grille qui a été mise en œuvre pour construire le donné, le système plus ou moins cohérent des catégories de perception qui ont produit l'objet d'analyse (Bourdieu ;1984, p.18)

S'intéresser à la construction de l'objet est donc ce qui permet de dévoiler les paramètres non scientifiques qui infiltrent la recherche. Le choix de la grille d'analyse et de la codification est ce qui reflète le plus le poids de l'auteur dans son texte. Par là, nous voulons dire, que c'est à l'intérieur des choix de construction de l'objet que nous retrouvons l'empreinte de l'œil mais aussi de l'habitus du chercheur.

Pour récapituler, ce qu'il s'agit d'objectiver, ce n'est pas l'expérience vécue du sujet connaissant, mais les conditions sociales de possibilité, donc les effets et les limites, de cette expérience et, entre autres, de l'acte d'objectivation (Bourdieu ; 2001b, p.182).

L'habitus est ce qui nous permet le plus d'accéder à la vision du monde défendue par le chercheur. Le dévoiler permet d'en mesurer l'impact sur la production scientifique. Bien qu'idéalement chaque chercheur doive pratiquer une auto-évaluation, mettre à nu l'œil d'un chercheur est déjà compris comme un exercice de réflexivité, car nous rendons visible les variables qui influencent sa production scientifique. Par là, nous entamons un processus de résistance face à cette influence externe.

Nous retrouvons cela, en différents termes chez Foucault.

Je voudrais suggérer ici une autre manière d'avancer vers une nouvelle économie des relations de pouvoir, qui soit à la fois plus empirique, plus directement liée à notre situation présente, et qui implique davantage de rapport entre la théorie et la pratique. Ce nouveau mode d'investigation consiste à prendre les formes de résistance aux différents types de pouvoir comme point de départ (Foucault ; 2001, p.1044)

La résistance que nous voulons prendre comme point de départ est bien évidemment la mise à jour des dimensions sociales et politiques de la production sociologique, et dans notre cas celles de la SCI. Par le dévoilement des procédures internes et externes de contrôle du discours, par le dévoilement de l'habitus, de l'œil et de la place qu'occupent les chercheurs dans le champ, nous opposons une résistance à leur fonctionnement. Ce faisant, en plus d'offrir le jeu de ces mécanismes

au savoir, nous donnons la possibilité aux chercheurs d'en limiter l'impact sur leur production sociologique. Comme le notait Bourdieu :

C'est pourquoi il m'a paru particulièrement nécessaire de soumettre la science à une analyse historique et sociologique qui ne vise nullement à relativiser la connaissance scientifique en la rapportant et en la réduisant à ses conditions historiques, donc à des circonstances situées et datées, mais qui entend, au contraire permettre à ceux qui font la science de mieux comprendre les mécanismes sociaux qui orientent la pratique scientifique et de se rendre ainsi « maîtres et possesseurs » non seulement de la « nature », selon la vieille ambition cartésienne, mais aussi, et ce n'est sans doute pas moins difficile, du monde social dans lequel se produit la connaissance de la nature. (Bourdieu ; 2001b, p.8)

En jumelant donc la théorie de la pratique et celle du discours, nous pouvons nous attaquer aux dimensions sociales et politiques, plutôt que de se restreindre à l'une ou l'autre, ou de les renier tout simplement tel qu'il en est le cas des études qui utilisent l'approche de la révolution ou du changement de paradigme. C'est ce que nous nous proposons d'illustrer dans cette thèse.

PARTIE B

ÉVOLUTION DE LA SOCIOLOGIE ISRAÉLIENNE : MISE EN CONTEXTE

En notant que le découpage historique est déjà une intrusion de l'auteur dans l'objet de recherche, nous voulons commencer ce chapitre sur le contexte de développement de la sociologie israélienne en explicitant notre choix de découpage. Tout d'abord, vu qu'il s'agit d'une mise en contexte du développement de la sociologie israélienne, nous découpons l'histoire en fonction des phases de développement de cette dernière tel que définie par Ram (1995) et Lustick (1988).

La première période, de 1948 à 1969, marque le début de la sociologie israélienne et est influencée par la présence d'Eisenstadt comme doyen du département de sociologie de l'Université Hébraïque, la première et la plus prestigieuse des universités israéliennes de l'époque. Eisenstadt occupe d'ailleurs ce poste durant toute la période (de 1950 à 1969 pour être plus précise). La deuxième période s'étend de 1970 à 1984 et voit l'apparition de l'approche conflictuelle mise en œuvre dans les courants élitistes, pluralistes et marxiste et féministe. Finalement, de 1985 à 2000 voit l'apparition et l'épanouissement des études colonialistes qui sont également appelées sociologie critique israélienne.

L'histoire de l'État d'Israël de 1948 à 2000 dépasse le cadre de cette thèse. Le but de ce chapitre est de donner les éléments clefs du contexte politico-historique dans lequel s'est développée la sociologie israélienne afin de comprendre le contexte de socialisation des auteurs mais aussi le contexte d'éclosion des thèses qui nous intéressent, à savoir la thèse de l'établissement de l'État et celle de la colonisation.

Nous nous concentrons donc sur l'immigration, l'économie, le social, la politique intérieure et extérieure mais ne pouvons que brosser un portrait général²⁰.

Conformément au principe de réflexivité qui demande également de positionner les auteurs dans l'univers scolastique, nous donnerons également un court aperçu de l'évolution de la sociologie en tant que discipline, c'est-à-dire sur le plan international. Ici encore, en cernant l'objet de notre thèse, nous nous attarderons principalement sur les courants qui ont eu le plus d'influence sur la sociologie israélienne.

I 1948-1969 : les premières années de l'État

1. Structure sociale et politique de la société israélienne

Pour la période 1948-1967, qu'il nomme les « années de consolidation », Epstein note cinq défis que la société israélienne doit relever : définir ses relations avec la diaspora, organiser sa vie politique, renforcer ses positions diplomatiques, restructurer ses forces armées et intégrer la vague d'immigration (Epstein ; 2000, p.220). Toutefois, nous pouvons redécouper cette période en deux, de 1948 à 1956 et de 1957 à 1967. Au fur et à mesure que l'État prend réalité, aussi bien dans ses institutions, que dans ses frontières et dans son peuple, les défis évoluent et surtout les moyens s'améliorent. L'intégration des immigrants dans les années 1957-1965 n'est évidemment pas la même affaire que dans le début des années 1950.

²⁰ Il existe une bibliographie complète sur chacun de ces points pour chacune de ces périodes. Nous nous contenterons de résumer ce que nous avons lu sur ces sujets en cernant le but de notre chapitre. Nous renvoyons le lecteur intéressé à notre bibliographie complémentaire.

Dès la déclaration d'Indépendance le 14 mai 1948²¹, le nouvel État fait face à deux grands défis : sa survie physique, c'est-à-dire la mise en place d'une organisation politique et la guerre d'Indépendance, et l'intégration des immigrants.

1.1 L'organisation politique

Il est intéressant de noter que les immigrants des premières *Aliyot* viennent de pays qui n'avaient pas de traditions démocratiques et que leur statut de Juif ne leur donnait pas la citoyenneté dans ces pays.²² L'organisation d'un État est donc nouvelle. Aussi, ce sont les institutions communautaires créées pendant le *Yishouv*, avec l'accord de la Grande-Bretagne, qui deviennent la base de la société israélienne de l'après 1948 (Bauer ; 2000, p.12). Il n'en demeure pas moins que le pays reste à être organisé, ou centralisé sur le plan politique.

Dans l'immédiat de la Déclaration d'Indépendance sont formés un Conseil du peuple, délibératif, et un gouvernement provisoire qui assume les fonctions exécutives, sous l'égide de Ben Gourion (Epstein ; 2000, p.212).

Appartenant à des mouvements idéologiques et religieux différents, venant de pays du monde occidental et oriental, anciens du *Yishouv* ou nouveaux venus, les Juifs du nouvel État se regroupent politiquement autour de trois tendances politiques ;

²¹ Rappelons que le 29 novembre 1947 est votée, aux Nations Unies, une résolution pour l'établissement d'un État Juif indépendant en Palestine. Cette résolution prévoit un plan de partition qui découpe la Palestine en six morceaux, trois juifs et trois arabes, avec un statut international pour Jérusalem. Le mandat britannique, qui régula la Palestine depuis la fin de la période ottomane (1914) se termine le 14 mai 1948.

²² L'écrasante majorité qui domine l'immigration des années 1880 à 1948 vient de Russie. On compte également des Juifs roumains (2^e vague, 1904-1914) et polonais (4^e vague, 1924-1932). Il faut attendre le début des années 1930 (5^e vague) pour voir une arrivée significative de Juifs allemands ayant vécu dans un état démocratique. Eisenstadt ; 1967.

une socialiste, la plus importante, une libérale et une religieuse. De plus, les leaders politiques s'entendent pour choisir un modèle gouvernemental représentatif qui permet à chacun de faire entendre sa voix et d'élire un député (Bauer ; 2000, p.12).

Toutefois, le leadership socialiste, ayant été majoritaire dans les institutions pré-étatiques, forme *l'establishment* israélien et n'est pas inquiété par ce système (Bauer ; 2000, p.13). Le Mapaï, parti socialiste de Ben Gourion, est d'ailleurs le parti dominant sur toute la période, enregistrant 30 à 35% des voix à chaque consultation électorale et formant tous les gouvernements (Epstein ; 2000, p.235).

1.2 La guerre d'indépendance

Le jour du départ des Anglais, l'Égypte, l'Irak, la Syrie, le Liban, la Transjordanie et l'Arabe Saoudite font pénétrer leurs armées sur le territoire nouvellement israélien. Les combats durent jusqu'au 7 janvier 1949, interrompus par deux trêves ; du 11 juin au 7 juillet et du 17 juillet au 15 octobre 1948 (Epstein ; 2000, p.213-216). La population arabe quitte le territoire israélien en masse²³. La Bande de Gaza et la Cisjordanie passent respectivement sous le contrôle de l'Égypte et de la Jordanie (Epstein ; 2000, p.218). Si la résolution de cette guerre permet à Israël de sécuriser son territoire, son déroulement n'en reste pas moins une période de crise.

²³ Rappelons que le motif de leur départ fait toujours objet d'une controverse ; ont-ils été chassés ou ont-ils répondu à l'appel des États voisins qui leur demandait de quitter pour mieux revenir ?

En effet, la guerre d'indépendance met en relief la transformation des groupes armés en une organisation militaire étatique²⁴ ainsi que la dépendance d'Israël pour son obtention d'armes, essentiellement de Tchécoslovaquie et aussi de France (Rabinovich et Reinharz ; 1984, p.84).

1.3 La Grande Aliyah

La population juive en Israël double entre mai 1948 et décembre 1951²⁵ pour un total de 685 000 Juifs²⁶. La moitié vient d'Europe et l'autre moitié vient d'Afrique et d'Asie. Les Juifs d'Europe²⁷ sont pour la grande majorité des rescapés de l'Holocauste se trouvant dans des camps pour « personnes déplacées » ainsi que des communautés épargnées par la guerre telle la Roumanie et la Bulgarie. Alors que les deux facteurs qui ont contribué à l'émigration des Juifs d'Afrique et d'Asie²⁸ sont l'un politique, les immigrants fuient les pogroms anti-juifs qui ont lieu dans leur pays, et l'autre idéologique, ils répondent eux aussi à l'appel du retour à Sion (Epstein ; 2000, p.222).

²⁴ L'unification de l'armée passant par le démantèlement successif de l'Irgoun et du Palmah ne se fait pas sans heurt et Israël frôle même la guerre civile lors de l'affaire du bateau Altalena. (cf. Epstein ; 2000, p.215 et 217).

²⁵ En chiffre : 100 000 immigrants en 1948, 240 000 en 1949, 170 000 en 1950 et 175 000 en 1951.

²⁶ Rappelons que le nombre d'immigrants juifs pendant la période ottomane (1850-1914) était de 84 300, ce nombre est passé à 482 800 durant le mandat britannique (1914-1948).

²⁷ En Europe les immigrants viennent de Roumanie (12 000), de Pologne (104 000), de Bulgarie (38 000), de Tchécoslovaquie (18 000), Hongrie (14 000) et Yougoslavie (8 000) (Epstein ; 2000, p.221).

²⁸ D'Asie et d'Afrique, les immigrants viennent du Yémen (45 000), d'Irak (120 000), d'Iran (25 000), de Turquie (34 000), de Lybie (30 000), d'Égypte (17 000), de Tunisie (13 000), du Maroc (30 000), plus ceux qui viennent de Syrie et du Liban et qui ont traversé les frontières à pied (Epstein ; 2000, p.221).

Si Israël, en tant que jeune État et idéologiquement orienté vers le rassemblement des Exilés, est favorable à cette immigration²⁹, il ne lui reste pas moins la tâche d'assister et d'intégrer chaque personne dans le tissu social. Or, en 1948-1951, les fonds manquent et l'on note une crise du logement, les immigrants étant logés dans des campements de tentes. Au vu de ces statistiques, nous comprenons que « l'absorption des immigrants », terme largement employé à l'époque, est l'une des préoccupations principales de l'État ; tant sur le plan physique, où loger ?, où trouver du travail, des écoles, des enseignants ? ; que sur le plan idéologique, comment instaurer chez les nouveaux immigrants les valeurs qui ont animé ceux venus durant la période du *Yishouv* ?, comment transformer ces immigrants en pionniers ? (Josephthal ; 1984, p.48-50).

1.4 Économie et nouvelle immigration

Israël connaît une période d'austérité économique de 1949 à 1953 qui sera suivie d'une période de croissance de 1954 à 1965 (Klartman ; 1982). Le secteur public, par le biais des entreprises d'État et celles appartenant à la *Histadrout*³⁰, est omniprésent dans l'économie israélienne. Israël connaît une situation de plein emploi de 1960 à 1965. Aussi, lorsque l'immigration de masse reprend, un peu plus de 220 000 personnes entre 1961 et 1964, la société est prête à les accueillir³¹.

²⁹ Ben Gourion et son gouvernement se sont opposés à un ralentissement de l'immigration ou à une immigration sélective et planifiée. Ils considéraient qu'il était important de saisir la chance de recevoir tous les Juifs avant que les pays communistes et arabes ne ferment leurs frontières (Epstein ; 2000, p. 222, Josephthal ; 1984, p.48).

³⁰ *Histadrout* est le syndicat national Juif.

³¹ L'immigration reste constante sur toute la période. Toutefois, si elle avait une moyenne annuelle de 170 000 de 1948 à 1951, elle chute à une moyenne annuelle de 17 000 pour 1952, 1953 et 1954 (Epstein ; 2000, p.224). Elle reprend en 1955 avec 36 000 personnes, 55 000 pour 1956 et 71 000 pour 1957 (Epstein ; 2000, p.262). « Les statistiques baissent entre 1958 et 1960, puis retrouvent une moyenne annuelle de 55 000 entrées pendant la période 1961-1964 » (Epstein ; 2000, p.262).

Israël connaît pourtant une nouvelle crise économique en 1966, due essentiellement à des coupes budgétaires et des restrictions de crédit, marquée par des manifestations « fréquentes et violentes » (Epstein ; 2000, p.273). Mais dès 1967 le moral remonte avec les succès militaires de la Guerre des Six jours.

1.5 La guerre des Six jours (5-10 juin 1967)

En Mai 1967, l'Égypte déploie de nombreuses troupes dans le désert du Sinaï, demande le départ des troupes de l'ONU stationnées dans la région depuis la crise du Canal de Suez en 1956 et opère un blocus du détroit de Tiran, fermant la seule ouverture d'Israël sur l'Océan Indien. De plus, l'Égypte avait signé un traité de coopération militaire avec la Syrie. Le sentiment d'encerclement en Israël a conduit au déclenchement d'une attaque préventive le 5 juin 1967. Après avoir annihilé l'aviation égyptienne, l'armée israélienne se dirige vers le Sinaï. Après y avoir vaincu l'armée égyptienne, *Tsahal* conquiert la partie jordanienne de Jérusalem et envahit le Golan (le 9 Juin). La victoire est rapide et plonge le peuple israélien dans l'euphorie.

Il résulte de cette guerre une administration militaire de la Cisjordanie, de Gaza, du Sinaï, du Jérusalem jordanien et du plateau du Golan, Au total, 1 million d'Arabes passent sous administration israélienne³².

³² Le 19 juin 1967, Israël est prêt à restituer le Sinaï et le Golan en échange d'une paix totale mais reste vague sur Gaza et la Cisjordanie, alors que Jérusalem est intégré à l'État avec la liberté de culte pour les musulmans et les Chrétiens. Le 1^{er} Septembre 1967 un sommet arabe se réunit à Khartoum. Celui-ci refuse la paix, les négociations et la reconnaissance d'Israël. Cela aboutit à une résolution du Conseil de sécurité de l'ONU qui demande la reconnaissance de la souveraineté des États de la région, leur droit à vivre en paix dans des frontières sûres et reconnues, liberté de navigation, règlement équitable du problème des réfugiés et retrait de territoires occupés (Epstein ; 2000, p.273-274)

2. Les courants sociologiques : le fonctionnalisme

La sociologie israélienne est dès ses débuts tournée vers les États-Unis. Il faut dire que durant la période d'après-guerre, la sociologie européenne est en crise alors qu'aux États-Unis, le fonctionnalisme³³ est à son apogée (Delas et Milly ; 1997, p.). Talcott Parsons, père fondateur du courant, est directeur du département de sociologie à Harvard de 1944 à 1964. Durant toute cette période, le fonctionnalisme domine la sociologie américaine. Il faut attendre le milieu des années 1960 pour que souffle un vent de contestation qui aboutira à l'apparition de la sociologie du conflit dans les années 1970 (Delas et Milly ; 1997).

Tout d'abord, le fonctionnalisme est une théorie de l'action. Pour Parsons, l'interaction entre deux ou plusieurs acteurs constitue un système qui peut être étudié de manière scientifique comme n'importe quel autre système (Parsons ; 1951, p.3). Pour lui, une interaction engage un acteur vis-à-vis d'un autre acteur, individuel ou collectif, ce qu'il appelle objet social, ou d'un objet physique ou symbolique. L'objet physique étant compris comme une entité qui ne répond pas et qui constitue « les moyens et les conditions » de l'action. L'objet symbolique représente les valeurs que l'acteur n'a pas internalisées et qui sont donc distinctes de sa personnalité (Parsons ; 1951, p.4). L'action est donc comprise comme un système où interviennent l'acteur et la situation.

Deuxièmement, l'action chez Parsons résulte d'une motivation de l'acteur. Elle n'est donc pas la simple réaction à un stimulus. Pour Parsons, l'acteur développe une connaissance du système de réponses et d'attentes de chaque objet de la situation

³³ Un exposé détaillé du fonctionnalisme en tant que courant sociologique et sa place dans la société américaine dépassent le cadre de cette thèse. Il s'agit ici d'en rappeler les lignes directrices. Le lecteur intéressé pourra se référer aux ouvrages de la bibliographie.

(Parsons ; 1951, p.5). Puisque l'acteur peut anticiper la réponse, cela va influencer son action. Parsons note d'ailleurs que l'action est motivée par des aspects de « gratification » et « d'orientation ». Par cela il entend que l'acteur va se demander quels vont être les bénéfices et les coûts de son action (la gratification) et comment seront organisées ses relations avec les autres objets de la situation (l'orientation) (Parsons ; 1951, p.7).

Finalement, pour Parsons

Un système social consiste en plusieurs acteurs individuels qui interagissent les uns avec les autres à l'intérieur d'une situation qui a au moins un aspect physique ou environnemental, les acteurs qui sont motivés par l'optimisation de la gratification et dont la relation à la situation, les incluant, est définie et médiatisée en termes de système de symboles culturellement structurés et partagés (Parsons; 1951, p.5).

Ce système social est l'un des trois points d'organisation du système d'action de Parsons. Les deux autres étant le système de la personnalité et le système culturel. Le système de la personnalité correspond à la biographie individuelle faite des valeurs et de l'histoire personnelle alors que le système culturel est formé de toutes les valeurs communes, l'histoire et les traditions qui font qu'une société est distincte d'une autre. Les trois systèmes pris ensemble forment un système d'action (Parsons ; 1951, p.5).

Chez Parsons, le système d'action est perpétué grâce à quatre fonctions ; l'adaptation, la réalisation des fins, l'intégration interne du système et le maintien des modèles de contrôle. Le système doit puiser à l'intérieur de ses propres ressources pour pouvoir survivre (adaptation). Il doit se donner des buts et les moyens pour les atteindre (réalisation des fins). Il doit coordonner et intégrer ses sous-systèmes pour maintenir sa stabilité (intégration). Finalement, il doit mettre en place une base de

valeurs communes et veiller à ce qu'elle se maintienne et se reproduise (Lallement ; 1993, p.95)

Le point fort qui ressort de cela est l'importance d'une base de valeurs communes sans laquelle l'anticipation des attentes ne pourrait avoir lieu (Parsons ; 1951, p.12). Pour Parsons, une valeur est « un élément d'un système symbolique commun qui sert de critère ou de standard pour la sélection d'une orientation parmi d'autres » (Parsons ; 1951, p.12). L'acteur anticipant la réponse en fonction des valeurs, peut décider de la rentabilité de son action³⁴.

Pour Parsons, une société est un système social qui dure dans le temps grâce à la reproduction biologique de la population et la socialisation de la génération future (Parsons ; 1951, p.19). Cette société peut vivre en autarcie tant qu'elle a en elle les structures qui permettent son renouvellement. Autrement dit, Parsons comprend la société comme un système social, vivant en vase clos, qui détient à l'intérieur de lui-même les structures propres à son fonctionnement et à son renouvellement grâce à l'interaction qui permet le transfert des valeurs et assure le statu quo.

Ce qui amène Parsons à définir le système comme un réseau de relations entre acteurs (Parsons ; 1951, p.24). Sur le plan de l'analyse, l'unité du système social est l'acte et/ou le statut – rôle, alors que la structure du système est la structure de la relation entre les acteurs. L'unité signifiante du système social est la participation des acteurs (Parsons ; 1951, p.24). Pour Parsons l'acteur est un amalgame de plusieurs rôles et statuts. Le rôle de l'acteur est sa fonction sociale alors que le statut est sa place dans le système (Parsons ; 1951, p.25). Autrement dit, le rôle et le statut de l'acteur ne dépendent pas de sa personnalité mais du système social. Pour Parsons,

³⁴ Parsons note par ailleurs que les motivations et les valeurs sont deux composantes essentielles mais distinctes du système d'action (Parsons ; 1951, p.14)

l'acteur joue son rôle, ou encore remplit sa fonction. Ce qui signifie que la motivation de l'acteur se situe au niveau social et non individuel, ou de sa personnalité (Parsons ; 1951, p.26).

Pouvoir sortir les motivations en revient à chercher les mécanismes qui permettent le développement des personnalités qui agissent à l'intérieur d'une structure sociale déterminée. Rappelons que Parsons ne s'intéresse aux motivations non pas comme l'expression d'un désir ou besoin présent chez l'acteur mais comme la cause d'une action qui va avoir un impact sur le système social (Parsons ; 1951, p.29). Parsons pense d'ailleurs que

Du point de vue du fonctionnement d'un système social, ce ne sont pas les besoins particuliers de tous les acteurs participants qui doivent être comblés, ni tous les besoins de qui que ce soit mais seulement une proportion suffisante pour une fraction suffisante de la population (Parsons ; 1951, p.28)

Il s'intéresse donc aux résultats de l'action, à savoir si elles vont contribuer au maintien de la stabilité ou à créer des changements. La condition de base qui permet la stabilité d'un système d'action correspond au fait que les intérêts des acteurs sont conformes à un système commun de valeurs (Parsons ; 1951, p.38). Pour Parsons, l'acteur se conforme aux valeurs pour deux raisons. La première est qu'il a préalablement internalisé ces valeurs et qu'il les voit comme étant siennes, ce qu'on appellerait aujourd'hui un processus de socialisation. La deuxième raison vient du fait que chaque acteur veut maximiser sa « gratification », ce qui peut être atteint en se conformant, ou, en d'autres termes, en jouant son rôle (Parsons ; 1951, p.38).

Ailleurs, Parsons note que

Une société doit fournir un catalogue de rôles proposés suffisants pour que les individus trouvent une réponse à leurs besoins personnels fondamentaux à tous les âges de la vie

sans sortir de la société, tandis que celle-ci y trouve la satisfaction de ses exigences (Parsons ; 1973, p.22)

Autrement dit, Parsons avance une troisième raison ; à savoir que la société prévoit suffisamment de rôles possibles afin que l'individu n'ait pas à aller chercher à l'extérieur une réponse à ses besoins personnels. Rappelons que cela représente pour lui la clef de la stabilité.

La stabilité du système est le vecteur dominant de la théorie de Parsons. Même lorsqu'il conceptualise une théorie du changement, il note que « d'un point de vue théorique le plus général, il n'y a pas de différence entre les processus qui contribuent à préserver un système et ceux qui contribuent à le changer » (Parsons ; 1973, p.27). Autrement dit, si le maintien du système se fait grâce à la transmission des valeurs, une rupture de cette transmission entraînera une instabilité. C'est pourquoi, Parsons recommande de prendre une photo du système dans son ensemble pour ensuite regarder comment chaque partie entre en relation avec les autres (Parsons ; 1951, p.21).

Dans les sociétés modernes complexes, cela en revient essentiellement à décrire les différentes institutions, leur fonctionnement, le rapport qu'elles établissent les unes par rapport aux autres mais également vis-à-vis des acteurs, individuels ou collectifs, ainsi que de noter les points sensibles.

Bien qu'il rejette la théorie de l'évolution, Parsons étudie l'évolution des sociétés dans une étude comparée. Il se distance d'une vision traditionnelle de l'évolution en ce qu'il pense que « [l'évolution socio-culturelle] n'a pas progressé selon une ligne unique et nettement définie, mais a créé à chaque niveau, une large

variété de formes et de types différents » (Parsons ; 1973, p.2). Ceci lui vaut l'étiquette de néo-évolutionniste.

Parsons voit l'évolution des sociétés en trois stades ; primitif, intermédiaire et moderne. Le passage du stade primitif au stade intermédiaire a été favorisé par l'écriture qui, en favorisant la compilation, permet la transmission de la culture et des traditions. Le passage du stade intermédiaire au stade moderne a été favorisé par le droit institutionnalisé (Parsons ; 1973, p.3). Pour Parsons, les sociétés modernes trouvent leur origine dans l'Europe occidentale, et sont caractérisées par la séparation avec la religion, l'émergence de cadres institutionnels, le développement de la citoyenneté et de trois types d'organisation que sont les marchés, la bureaucratie et les associations (Lallement ; 1993, p.101). Pour Parsons, au moment où il écrit, les sociétés les plus développées parmi les sociétés modernes sont les États-Unis, l'Union Soviétique et le Japon (Parsons ; 1973, p.3).

Le fonctionnalisme de Parsons a une vision totale de la société et s'inscrit à l'intérieur d'une société américaine forte et dominante. Aussi, pour plusieurs, faut-il attendre les troubles sociaux des années soixante pour que les critiques adressées au fonctionnalisme ne portent vraiment³⁵ (Lallement ; 1993, p.25).

³⁵ Bien que le découpage historique voudrait que les critiques de Parsons du milieu des années 1960 soient insérées dans cette partie, nous les étudions dans notre section suivante car celles-ci n'ont eu de portée que dans les années 1960-70.

II 1970-1984 : l'apparition de nouveaux paradigmes

1. Structure sociale et politique de la société israélienne

Après l'euphorie des années 1967 à 1973, la guerre du Kippour constitue un choc tant sur les plans militaires, diplomatiques et économiques. L'immigration reste basse pour connaître, en 1981, son niveau le plus bas depuis 1953. Le seul point d'espoir est le traité de paix signé avec l'Égypte en 1979.

1.1 La crise sociale

Sur le plan social, les inégalités commencent à être dénoncées. La crise des Panthères noires en 1971 met en avant les disparités socio-communautaires (Epstein ; 2000, p.290) ; à savoir qu'être Juif oriental ou ashkénaze en Israël ne signifie pas la même chose en terme d'expérience de vie. Les familles orientales, plus religieuses, ayant plus d'enfants à la maison connaissent la pauvreté, de mauvaises conditions de logements et un taux d'échec scolaire plus important que les immigrants d'Europe de l'Est³⁶.

Un autre point de clivage oppose laïcs et religieux sur la définition de « qui est Juif ? ». Question qui a des retombées pour la loi du retour ainsi que pour la reconnaissance des courants religieux autres qu'orthodoxe, c'est-à-dire conservateur et réformé. Les implications sont grandes vu que ces deux courants sont prégnants

³⁶ Pour un compte-rendu complet et détaillé de cette crise le lecteur peut consulter Elkaïm Mony, *Les panthères noires d'Israël*, Maspéro, Paris, 1972.

aux États-Unis et qu'Israël ne peut se passer du soutien de la communauté juive américaine (Epstein ; 2000, p.291).

Mais le débat principal de la période reste celui qui oppose les « colombes » et les « faucons ». La société israélienne se scinde en deux quant à la question des territoires conquis lors de la Guerre des Six jours. Le camp des « colombes » demande le retour aux lignes d'avant 1967, alors que le camp des « faucons » veut maintenir les-dits territoires sous contrôle israélien.

1.2 Politique extérieure

La position du gouvernement reste ambivalente. Israël décide de ne pas annexer les territoires mais de les administrer le temps de négocier des frontières sûres et reconnues. Cependant le gouvernement autorise en même temps la construction de villages dans les territoires ce qui augmente les tensions au sein de la société (Epstein ; 2000, p.293).

Les mouvements palestiniens s'organisent et en 1974 commencent les premiers attentats contre des civils israéliens revendiqués par l'OLP, créée en 1964.

1.3 La guerre du Kippour

Le 6 Octobre 1973, alors que les Juifs célèbrent le jour du Grand Pardon (*Yom Kippour*), les armées égyptiennes et syriennes lancent une offensive contre Israël ; les premières passent le Canal de Suez alors que les secondes lancent leurs chars sur le plateau du Golan où sont stationnées des troupes israéliennes depuis 1967. Israël n'a

pas su prévenir ces attaques et connaît des défaites dans les premiers temps. L'armée se ressaisit, reconquiert les territoires, avance vers Damas (Syrie) et menace la Vallée du Nil et le Caire (Égypte). Suite à l'appel à la négociation de l'ONU, un cesse le feu est signé avec l'Égypte le 23 octobre et avec la Syrie, le 24. Le 11 novembre 1973 un accord est signé entre Égyptiens et Israéliens qui retrouvent leurs positions d'avant le conflit.

La guerre gagnée fait l'effet d'un tremblement de terre [...] Des mythes s'effondrent : celui du temps qui travaille pour Israël, celui de l'invulnérabilité de l'armée, celui des campagnes rapides et décisives (Epstein ; 2000, p.302).

Bien que gagnée sur le plan militaire, la guerre du Kippour ravive les clivages au sein de la société israélienne. Dans des manifestations, les Israéliens demandent des changements sociaux qui passent par un changement de leadership politique (Rabinovich et Reinhartz ; 1984, p.260).

1.4 1977 : le tournant politique

La démission de Golda Meïr et de Moshe Dayan en avril 1973 voit leur remplacement par Yizthak Rabin et Shimon Peres. Une nouvelle génération arrive au pouvoir au sein du parti travailliste (Epstein ; 2000, p.309). Toutefois ce renouveau n'empêche pas le Likoud de remporter les élections de 1977, sous la direction de Menahem Begin. 1977 marque donc un tournant dans la vie politique d'Israël qui était sous leadership travailliste depuis l'Indépendance de l'État.

Outre le transfert de pouvoir, l'élection du Likoud crée un espace pour une critique du gouvernement qui ne remet pas la souveraineté de l'État en cause. Aussi,

le premier rassemblement du mouvement pacifiste *Shalom Ahshav*, « La Paix Maintenant », a lieu en 1978.

Le mandat du Likoud qui clôt cette période, 1977-1984 apporte espoir et rage en Israël au travers des Accords de Camp David, de la Guerre du Liban et d'une récession économique.

1.5 Accords de Camp David

En novembre 1977, la visite diplomatique du président égyptien Anouard El-Sadate en Israël, marque le début des négociations des Accords de Camp David qui sont signés le 17 Septembre 1978. Du côté israélien, Begin reconnaît les « droits légitimes des Palestiniens », et consent « à la restitution du Sinaï dans son intégralité ainsi qu'à l'évacuation des agglomérations israéliennes » (Epstein ; 2000, p.319). Du côté égyptien, Sadate accepte de signer une paix séparée avec Israël qui implique une démilitarisation du Sinaï ainsi qu'une normalisation des relations économiques, culturelles avec Israël (Epstein ; 2000, p.320). Le traité de paix est finalement signé à Washington le 26 mars 1979.

En Israël, cette période voit la croissance politique du mouvement *Shalom Ahshav* qui recrute tant dans les Kibboutz que dans les universités et qui gagne en popularité parmi les soldats et les officiers des unités combattantes (Epstein ; 2000, p.318). S'il ne devient pas un parti politique, *Shalom Ahshav* est néanmoins la « plus puissante des forces extra-parlementaires de la gauche israélienne » (Epstein ; 2000, p.319).

1.6 La guerre du Liban

En 1982, Israël connaît une nouvelle crise avec la guerre du Liban. Après l'attentat contre son ambassadeur à Londres, Israël décide de représailles aériennes sur Beyrouth où se trouve la centrale politique de l'OLP. La riposte est immédiate et une pluie de roquettes et d'obus s'abat sur une trentaine d'agglomérations israéliennes (Epstein ; 2000, p.333). « Les ministres votent une offensive restreinte dans le temps (deux jours) et dans l'espace (40 km) » (Epstein ; 2000, p. 335). Mais sur le terrain la guerre prend une autre tournure. Beyrouth est assiégé et les Israéliens demandent l'évacuation des soldats syriens et des Palestiniens armés (Epstein ; 2000, p.336). Israël bombarde Beyrouth-ouest. En représailles de l'assassinat de Bashir Gemayel³⁷ les phalangistes massacrent les camps palestiniens de Sabra et Shatila.

Cette guerre marque un tournant. C'est la première guerre où s'affrontent Israéliens et Palestiniens ; de israélo-arabe, le conflit devient israélo-palestinien. De plus, la guerre du Liban est la première « guerre de choix ». Jusqu'alors les guerres étaient essentiellement défensives et dans un but d'établir la sécurité de l'État. Or, en 1982, la survie d'Israël n'était pas en cause. Le bombardement de Beyrouth et les massacres de Sabra et Shatila scindent la société israélienne en deux et ébranlent l'opinion internationale qui réagit de façon hostile à Israël (Epstein ; 2000, p.337). Sur le plan national, *Shalom Ahshav* organise des manifestations contre la guerre et incite les soldats à l'insoumission, c'est-à-dire au refus de servir au Liban (Epstein ; 2000, p.339). Après la signature d'un accord entre Israël et le Liban, le 17 mai 1983, Israël se replie, début septembre, sur la ligne du fleuve Awali. Le moral est au plus bas.

³⁷ Nouvellement élu président du Liban,

1.7 Économie

Les manifestations visent également le gouvernement, critiqué pour son incapacité à se sortir de la crise tant au Liban qu'à l'intérieur du pays. En effet, sur le plan domestique, Israël fait face à une crise boursière qui appauvrit l'État au profit des classes moyennes et de la bourgeoisie et gomme les dernières traces d'égalitarisme qui prévalait encore dix ans plus tôt (Epstein ; 2000, p.341). Le problème du logement n'est toujours pas résolu et l'État se voit verser des aides financières au logement. Malgré les plans économiques, l'inflation augmente de manière considérable.

Aux élections de 1984, les travaillistes qui emportent 44 mandats, contre 41 pour le Likoud, n'ont pas la majorité et sont obligés de former une coalition.

2. les courants sociologiques : la sociologie du conflit

Aux effets de la crise sociale s'ajoutent ceux de la crise d'une discipline dont le gonflement institutionnel trahit plus la segmentation que l'épanouissement, les conflits internes que l'intégration. Avec la fin de l'hégémonie parsonienne, la sociologie américaine (et, plus largement, anglo-saxonne) a vu, en effet, se multiplier des paradigmes hostiles à un fonctionnalisme dont ils avaient contribué à saper la légitimité au cours des années soixante (Cuin et Gresle *in* Delas et Milly ; 1997, 148)

La sociologie s'étant développée comme l'étude des sociétés industrielles, la transformation de ces dernières en sociétés post-industrielles marque un tournant dans la pratique de la discipline et caractérise la coupure entre penseurs classiques et penseurs contemporains. Aux États-Unis, les années 1970 sont caractéristiques d'un relativisme sceptique qui remet en question l'existence de lois sociales, l'objectivité de la sociologie, bref sa capacité à être une science. (Delas et Milly ; 2009, p.201). Les mouvements sociaux ; lutte pour les droits civiques, les mouvements étudiants, le

combat féministe et l'opposition à la guerre du Vietnam, présentés comme une contre-culture, s'inspirent de Mills et Gouldner, critiques de la société américaine et de la sociologie dominante.

En effet, Parsons qui écrit sur le système social ne s'interroge ni sur l'origine ni sur le fonctionnement idéologique des valeurs qui représentent la base de ce système. Pour lui, les valeurs sont des données immanentes, indépendantes de la société (Delas et Milly ; 2009, p.204). Ceci est remis en cause par la théorie critique allemande à laquelle s'apparente la théorie du conflit aux États-Unis.

Alors que la théorie fonctionnaliste était une théorie de l'équilibre social, la théorie du conflit est une théorie du changement social. En fait il y a deux parties. La première est de montrer les limites de la sociologie parsonienne et la deuxième de développer une nouvelle compréhension de la réalité sociale qui retranscrit les tensions entre les différents groupes qui la composent.

De manière générale, Mills critique les travaux classiques qui posent trois types de questions :

Quelle est la structure de cette société ? A quel moment de l'histoire humaine se trouve cette société ? Quels sont les variétés d'hommes et de femmes qui prévalent dans cette société à cette période ? (1959, p.6).

Pour lui, ces questions servent seulement à légitimer l'ordre en place et donnent l'impression que la société n'existe que dans ses institutions. Ce que Mills préconise c'est d'établir le lien entre le micro et le macro, entre l'individu et la société et ce par le biais de l'imagination sociologique : « L'imagination sociologique nous permet de comprendre l'histoire et la biographie et la relation entre les deux dans la société ». (Mills ; 1959, p.6). Il ne s'agit pas de rejeter la structure sociale

d'une société mais plutôt de l'utiliser en étant sensible aux différents liens qu'elle tisse.

En cela, la théorie du conflit rejoint la théorie critique qui voit les individus comme étant d'un côté restreint par leur contexte social, matériel et culturel qui va limiter leurs options et façonner leur système de croyance ; et de l'autre côté comme ayant les moyens d'agir sur leur contexte après avoir mis à jour ces restrictions et développé un programme de changement (Neuman ; 1997, p.77).

Pour Mills, les grandes théories, dont le fonctionnalisme fait partie, manquent de référence au réel. Premièrement parce qu'elles sont trop générales et manquent de problématisation de sorte qu'on ne peut pas observer ce que l'on théorise. En retour cela conduit à une fétichisation des concepts ; c'est-à-dire l'utilisation de concepts sans en donner de définition et surtout sans que ceux-ci n'aient de signification pour le réel. Il s'agit d'un jeu de concepts. Pour Mills, Parsons a fétichisé ses concepts dans « *The Social Theory* » (1951) qui est un ouvrage purement théorique, c'est-à-dire que la théorie qu'il met de l'avant n'est pas pensée pour reconnaître ou préciser des problèmes existants ou nouveaux (Mills ; 1959, p.48). Dans le même ordre d'idées, la sociologie critique se donne pour mandat d'informer l'action pratique et de ce fait elle évolue en parallèle et interagit avec la société qu'elle étudie (Neuman ; 1997, p.77).

Ce manque de contact avec la réalité sociale chez Parsons, conduit à la deuxième critique de Mills, à savoir que la théorie de Parsons sert de légitimation. La légitimation est ce qui est utilisé pour justifier l'autorité de ceux qui sont au pouvoir. Il peut s'agir de symboles ou de valeurs communes et sont souvent la cause d'une confusion que ce sont « les idées, et non l'État ou les personnes utilisant ces idées, qui gouvernent » (Mills, 1959, p.38). Ceci conduit à la critique la plus formulée vis-

à-vis du fonctionnalisme, à savoir la non reconnaissance des relations de pouvoir et de hiérarchie au sein de la société. La société serait une composite d'institutions qui, une fois en place, s'auto-régulent dans une harmonie plus ou moins cahoteuse et qui prennent leurs forces et légitimité dans la base morale-pratique de ladite société.

Cette vision du monde sert de légitimation aux différentes formes de domination, d'une part parce qu'elle refuse de les voir, et d'autre part parce qu'elle prétend être la seule détentrice du savoir. En effet, et c'est là la dernière critique, Mills dénonce la croyance en l'existence d'un schéma universel pour comprendre l'unité de la structure sociale (Mills ; 1959, p.48). Pour lui, il n'existe pas une seule et unique réponse au problème de l'ordre social.

On retrouve aussi la critique du maintien du statu quo dans la sociologie critique qui agit pour une démystification du système de valeurs de la société qu'elle étudie : en expliquant comment les systèmes de valeurs ont été mis en place et se sont perpétués, la sociologie critique entend mettre à jour les inégalités de pouvoir. Par contre, si comme Mills, la sociologie critique reconnaît qu'il existe différentes réponses aux problèmes de l'ordre social, celle-ci prend position en favorisant l'une ou l'autre des solutions et en prévoyant un plan d'action (Neuman ; 1997, p.77).

De manière complémentaire, Gouldner affine la critique de Mills. Premièrement Gouldner critique le fait que Parsons utilise le système comme une data et que sa préoccupation principale est de déterminer quelles sont les différentes parties et ce que chacune d'elles représente. Invalidant de fait les études qui n'étudieraient qu'un facteur comme n'étant pas complète ou sophistiquée (Gouldner ; 1973, p.185). Toutefois, Gouldner, à l'inverse de Mills, ne rejette pas les grandes théories. La sociologie qu'il propose doit pouvoir présenter et intégrer, dans un tout, les points de vues divergents des différents groupes de manière non-partisane

(Gouldner ; 1973, p.53). En cela, il diverge de l'approche critique qui, elle, prend parti, comme nous venons de le voir.

L'approche fonctionnaliste qui s'intéresse à la stabilité du système ne pense le changement social qu'en termes d'intégration, d'adaptation et d'institutionnalisation, jamais en termes de conflit ou de révolution. Pourtant, selon Gouldner, à l'intérieur même de la vision parsonienne il y a de la place pour le développement de mouvements déviants voire révolutionnaires. Bien que la société régleme les comportements, elle laisse certains comportements déviants se développer parce qu'elle a sous-estimé leur portée jusqu'à ce qu'ils se révèlent menaçant pour l'ordre social (Gouldner ; 1973, p.181). Ou encore, les efforts portés à l'accomplissement des priorités les plus importantes fait que l'on néglige les domaines secondaires d'où sortent des comportements déviants (Gouldner ; 1973, p.181). Cela explique la montée de la contre-culture dans la société américaine et retire toute crédibilité au fonctionnalisme quant à la poursuite du maintien de l'ordre social.

Les années 1970 marquent l'éclatement de la sociologie. Les grandes théories sont montrées du doigt et l'on assiste à la spécialisation des domaines de recherche. Outre la théorie du conflit, se développent également des théories anti-holistes qui présument le retour de l'acteur avec des courants tel l'interactionnisme symbolique et l'ethnométhodologie (Delas et Milly ; 2009, p.206). Si les nouveaux paradigmes critiquent le fonctionnalisme et écrivent en réaction à celui-ci, aucun ne parvient à s'imposer comme nouvelle orthodoxie (Delas et Milly ; 2009, p.228).

III 1985-2000 : la sociologie critique israélienne

Durant cette période on assiste au morcellement de la société israélienne. Les anciens clivages sociaux n'ayant pas été résolus le fossé se creuse entre les différentes factions. Ainsi le débat au sujet des territoires constitue la principale ligne de démarcation séparant le peuple entre « faucons » et « colombes » relativement aux questions des frontières extérieures du pays. Toutefois, Israël se doit également de définir ses frontières intérieures et depuis les années 1980 la définition d'un État « Juif et démocratique », tel que stipulé par la Déclaration d'indépendance, est remise en question sous la forme d'un débat sur les droits des minorités et sur la séparation État et religion (Ben-Porat ; 2006, p.3).

De plus, Israël, ayant libéralisé son économie, se retrouve parmi les pays développés et est intégré sur la scène internationale, sur le plan économique. Par contre, il reste toujours marginalisé sur le plan politique.

1. Structure politique et sociale de la société israélienne

1.1 Politique intérieure

Après les résultats des élections de 1984 est formé le premier gouvernement d'union nationale avec Shimon Peres, travailliste, comme premier ministre et Yitzhak Shamir, Likoud, aux Affaires étrangères pour les deux premières années du mandat (1984-1986). Ceux-ci changent leur position, Shamir premier ministre et Peres aux Affaires étrangères, pour les deux années restantes (1986-1988).

La coalition sera reconduite aux élections de 1988 et si elle ne l'est pas par la suite, les résultats serrés entre Likoud et travaillistes sur toute la période sont une des causes principales de l'instabilité politique du pays (Naor ; 2008, p.77). Le système représentatif qui permet aux petits partis d'obtenir des sièges à la Knesset accentue ce phénomène³⁸.

1.2 La 1^{ère} Intifada

Après une nouvelle vague d'attentats contre les civils israéliens en 1985, les Palestiniens se soulèvent dans la Bande de Gaza en 1987. Alors que le terrorisme de l'OLP faisait jusqu'alors intervenir peu d'hommes chargés d'une force meurtrière importante qui s'infiltraient en Israël, l'Intifada est un soulèvement populaire de masse, avec des enfants, des jeunes et des femmes, qui lancent des pierres et des cocktails Molotov. La force meurtrière est faible, le nombre est grand et la localisation a changé. Contre les pierres, Yitzhak Rabin (ministre travailliste de la Défense) décide d'utiliser des bâtons puis des balles de caoutchouc ou de plastique, blessantes mais non meurtrières. *Shalom Ahshav* et d'autres mouvements de gauche manifestent contre Rabin et sa politique (Epstein ; 2000, p.350).

En 1988, Arafat annonce à Alger qu'il accepte un État Palestinien selon le plan de partage de 1947, qu'il reconnaît l'existence de l'État d'Israël et qu'il renonce au terrorisme, ce qui rendrait la Charte palestinienne de 1968 caduque³⁹ (Epstein ; 2000, p.352). Cette annonce est restée sans suite. Le soulèvement de l'Intifada s'apparente aux secousses de 1936-39 et 1947-48 et replace le conflit dans son cadre

³⁸ Notons que des réformes du système politique israélien ont été implantées. Celles-ci permettent l'élection du premier ministre au suffrage universel de deux tours. Toutefois, n'ayant apporté aucun changement significatif, elles ont été abandonnées après cinq ans (Naor ; 2006).

³⁹ Rappelons que celle-ci prônait la destruction de l'État Juif et que si Arafat dit renoncer à la Charte palestinienne, dans les faits celle-ci reste valide.

originel : deux peuples qui se disputent la même terre (Epstein ; 2000, p.353). Ce qui ravive les débats sur les territoires entre faucons et colombes autour de la question faut-il rendre la terre en échange de la paix ?

1.3 Le processus de paix (1992-1999)

Les pourparlers pour la paix restent l'aspect qui a dominé la politique israélienne des années 1990. En 1991, sous initiative américaine a lieu la Conférence de Madrid où se sont rencontrés les représentants israéliens, palestiniens⁴⁰ et des pays arabes voisins. Ceux-ci n'ayant pas abouti, les discussions ont continué à Washington. A partir de 1992, deux universitaires israéliens ont rencontré des membres de l'OLP en Norvège. La rencontre, d'abord secrète puis endossée par le gouvernement israélien, a abouti aux Accords d'Oslo en 1993 (Ben-Porat ; 2006, p.16). Ceux-ci voient l'instauration d'une administration palestinienne dans la zone de Gaza et la ville de Jéricho (Epstein ; 2000, p.384)

Autant chez les Israéliens que les Palestiniens, les réponses aux Accords d'Oslo montrent une réalité divisée ; deux manifestations sont organisées en Israël, une en faveur des Accords et l'autre en protestation. Du côté palestinien, le Hamas reprend les attentats contre les civils israéliens afin de déstabiliser Arafat (Epstein ; 2000, p.384). Deux attentats menés par des Israéliens ont mis le pays sous le choc : celui commis à Hébron contre des Musulmans en 1994 et l'assassinat de Yitzhak Rabin lors d'un rallye pour la paix en 1995.

⁴⁰ Les Palestiniens étaient représentés par le gouvernement de Jordanie ainsi que des délégués de la Bande de Gaza non-affiliés à l'OLP (Ben-Porat ; 2006, p.15).

Les Israéliens, d'abord majoritairement favorables au processus de paix, montrent leur désenchantement en élisant le Likoud en 1996. Toutefois, le retour au pouvoir des travaillistes en 1999 et le retrait des troupes israéliennes au Liban montrent qu'une fois encore le processus de paix n'est pas abandonné (Ben-Porat ; 2006, p.19-20).

1.4 Immigration

Entre 1989 et 1994 Israël reçoit une vague d'immigration en provenance de Russie, soit un demi-million de personnes. Les nouveaux immigrants connaissent un déclassement social suite aux problèmes d'insertion professionnelle. En effet, la majorité d'entre eux appartiennent aux professions libérales et des arts (médecins, ingénieurs, informaticiens, musiciens etc.). Ainsi, leur capacité à s'organiser politiquement et à créer leurs propres services – média, loisirs et éducation - n'a pas permis l'assimilation rapide ou le *melting pot* (Ben-Porat ; 2006)

Par son ampleur cette immigration de masse rappelle la Grande *Aliyah* de 1948-50. Les nouveaux immigrants changent effectivement le visage social d'Israël de part leur affiliation laïque et pour la plupart non-juive, relançant les débats sur la laïcité de l'État ainsi que sa judéité.

1.5 Société

Les différentes minorités n'ayant pas été assimilées à l'image du pionnier qui trouve sa force dans l'élite travailliste, laïque et ashkénaze, celles-ci commencent à revendiquer leurs différences et à critiquer les inégalités sociales dont elles sont

victimes. Tout d'abord les minorités non-juives qui représentent 20 % de la population posent problème quant à leur assimilation dans un État Juif. Vu que 11% sont des Arabes musulmans ou chrétiens, ils sont également perçus comme une « cinquième colonne » (Ben-Porat ; 2006, p.27).

La définition d'un État Juif pose également problème à l'intérieur de la population juive. La première différence est entre les Juifs laïcs et les Juifs religieux. A la Déclaration d'indépendance, Ben Gourion avait accordé que certains aspects de l'État seraient régulés par les lois religieuses⁴¹. Pour les Juifs laïcs, ceci est perçu comme une intrusion dans le domaine de leur vie privée. Au fil des ans, la différence entre laïcs et religieux s'est agrandi au domaine de la politique, les religieux appartenant plus souvent au camp des faucons et les laïcs au camp des colombes, (Ben-Porat ; 2006, p.34). Rappelons que les Juifs laïcs sont plus souvent Ashkénazes alors que les religieux sont généralement sépharades.

Être Ashkénaze ou Sépharade en Israël signifie que l'on appartient à la culture dominante ou minoritaire. Cette division présente dès les années 1950 n'est toujours pas résolue. Dans les années 1990, l'immigration russe apporte une dimension nouvelle en créant une minorité ethnique laïque, ce qu'ils ont en commun avec les Ashkénazes, voir non-Juive, mais d'appartenance au camp des faucons, qu'ils partagent avec les Sépharades. La présence même d'une différence ethnique pose problème puisqu'elle va à l'encontre de la perception d'une nation juive homogène tel que présentée dans la vision de l'établissement d'Israël comme instaurant le retour des Exilés (Ben-Porat ; 2006, p.36).

⁴¹ À savoir que les mariages seraient célébrés religieusement, ainsi que les décès et les enterrements, qu'il n'y aurait aucun commerce public le Shabbat et les fêtes juives et que les lois alimentaires de la casheroute seraient respectées dans l'armée.

Il existe également des divisions au niveau des classes et du genre mais celles-ci n'ont pas de répercussions politiques aussi importantes que les différences entre faucons et colombes, Ashkénazes, Sépharades et Russes, ou encore entre laïcs et religieux (Ben-Porat ; 2006, p.38). En fait si les femmes ont connu une amélioration avec le passage de lois sur l'égalité au travail, contre le harcèlement et pour la protection de la famille, elles ne constituent ni une classe politique, ni une classe sociale en soi.

1.6 Économie

Après la crise économique et boursière des années 1983-1987, Israël a privatisé son économie et est passé d'un régime économique dirigé par l'État à une société dirigée par le marché. La libéralisation de l'économie a renforcé le fossé entre les pauvres et les riches tout en donnant à Israël une place parmi les pays développés (Ben-Porat ; 2006, p.115). Durant les années 1990, le pays a connu un boom économique orienté vers les technologies de pointe (Ben-Porat ; 2006, p.99). Celui-ci s'est accompagné de la naissance d'une société de consommation que certains ont appelée « l'américanisation » d'Israël (Ben-Porat ; 2006, p.104).

2. les courants sociologiques : le post-modernisme

Le phénomène de l'éclatement de la discipline qui a commencé dans les années 1960-1970 perdure dans les années 1980. Delas et Milly donnent à la sociologie des années 1980 les caractéristiques suivantes : soumission à la demande sociale, spécialisation des domaines de recherche et coexistence de différents paradigmes. Ces caractéristiques, selon eux, se retrouvent dans tous les pays selon différents degrés

d'application (Delas et Milly ; 1997, p.229). Ils notent par ailleurs que le grand changement qui est apparu lors de ces années est l'irruption de la sociologie dans le débat public (Delas et Milly ; 1997, p.231). Les transformations du social apportent leur lot de questions sur le capitalisme et la fin de la modernité est proclamée par le courant postmoderne.

Le débat sur le postmodernisme et sa place dans la théorie sociale a marqué la fin des années 1980 et les années 1990⁴². De manière générale, le post-modernisme est un courant dérivé du modernisme mais dont le préfixe « post » signifie davantage une négation du moderne qu'un simple moment qui vient après celui-ci (Featherstone ; 1988, p.197). Ce qui nous amène à considérer le post-moderne seulement dans sa relation avec le moderne et non pas comme une entité en soi, bien que des penseurs aient élaboré un portrait de la société post-moderne⁴³.

Il n'existe pas une définition du postmoderne, le concept étant utilisé de différentes façons. Toutefois nous pouvons dégager des caractéristiques principales. Premièrement, pour des penseurs comme Lyotard, il s'agit d'une critique de l'œuvre de la modernité et donc une critique de la science et de la raison comme forces libératrices. Il s'agit également d'une critique des grandes théories qui représentent la « légitimation des mythes de l'âge moderne » (Featherstone ; 1988, p.209). La thèse de la modernisation est bien évidemment visée par le post-modernisme qui critique l'universalisme, et au travers de cela, la vision eurocentrique du monde (Featherstone ; 1988, p.209). C'est la fin d'une théorie générale du social au profit de plusieurs

⁴² Nous nous restreignons ici à la sociologie, bien que le courant postmoderne soit aussi présent dans l'art, l'architecture, la philosophie et la littérature.

⁴³ Que ce soit Lyotard qui comprend le postmoderne comme une société postindustrielle tournant autour de l'informatisation de la société, ou Beaudrillard qui voit dans les nouvelles technologies de l'information la caractéristique clef de la nouvelle réalité sociale (Featherstone ; 1988, p.198) ou encore Bell qui lui étudie les nouvelles formes de production (Delas ; 1997, p.).

réécrits qui sont censés représenter les différentes voix de la société. De là vont naître le concept d'orientalisme chez Saïd et les études post-colonialistes.

Par ailleurs, la disparition de l'acteur est aussi une caractéristique marquante du courant post-moderne. Elle a lieu de différentes façons : certains notent le déclin de l'individu, personnage central de la modernité au profit, non pas de groupes sociaux, mais de réseaux qui regroupent sur la base d'affinités individuelles (Delas et Milly ; 1997, p.241). Pour d'autres cette disparition prend la forme d'un glissement du sens de l'auteur au lecteur, ce dernier devient la source du sens par son interprétation et son appropriation des textes ou encore, chez Baudrillard l'individu est remplacé par la réplique et la mise en série (Baudrillard ; 1981).

Pour Featherstone, le postmoderne porte notre attention sur la culture qui devient la pierre angulaire des nouvelles théories du social (Featherstone ; 1988, p.208). Le rapport à l'image, ou l'entrée dans l'ère digitale et ses retombées pour le social constitue un champ de recherches privilégié pour les études culturalistes.

En résumé, les théories postmodernes regroupent diverses perspectives qui ont en commun d'attaquer les concepts fondamentaux de la modernité et de montrer que celle-ci est construite autour du mythe de l'émancipation par la science et la raison qui en fin de compte sert de légitimation à la supposée supériorité du monde occidental.

PARTIE C

LA SOCIOLOGIE ISRAÉLIENNE :

ÉVOLUTION OU RÉVOLUTION

Dans une approche classique, il existe deux façons d'appréhender les changements scientifiques ; ceux-ci représentent soit une évolution du savoir soit des révolutions. Dans « *La connaissance objective* » (1991), Popper montre la présence de modes à l'intérieur du monde scientifique. A l'aide de la formule « tous les nuages sont des horloges », il montre comment le monde était perçu après les découvertes de Newton, à savoir que tout fonctionne comme une horloge et que tout peut être expliqué par la physique (p.325). Ce que nous désignons comme nuage, à savoir quelque chose d'imprévisible, nous le devons plus à notre ignorance qu'à la réalité (p.339). C'est ce qui a donné naissance au déterminisme physique. A l'inverse, l'introduction de l'élément de hasard selon lequel, pour reprendre la formule, « toutes les horloges sont des nuages » vise à mettre l'accent sur le fait que même une chose d'aussi prévisible qu'une horloge contient des imperfections (p.327).

Plus que de décrire le passage d'une thèse à l'autre, Popper montre que la thèse du déterminisme physique ou celle de l'introduction de l'élément de hasard ne sont valides, non pas tant sur les idées qu'elles émettent que sur la réalité à laquelle elles appartiennent. En effet, Popper montre que, au moment fort du déterminisme physique, Pierce avançait déjà des idées dissonantes mais qu'il fallut attendre l'avènement de la physique quantique pour pouvoir entendre ses idées. De plus, ce qui a conduit, selon Popper, à la reconnaissance des idées de Pierce ce n'est pas un

rejet de la physique mécanique mais le malaise qui découlait du déterminisme sur le plan philosophique (p.339).

Autrement dit, lorsque le déterminisme ne permettait plus d'expliquer le monde de manière satisfaisante, les savants se sont tournés vers autre chose. L'intensité avec laquelle était reçue une thèse ou l'autre montre l'effet de modes (p.329). Tel le discours dominant chez Foucault, tant que la théorie du déterminisme faisait effet de « religion dominante des hommes éclairés » (Popper, 1991, p.326), aucune autre théorie, discours marginal, ne pouvait être entendue sans être discréditée.

L'élément de modes, parce qu'il tient compte du contexte, permet à Popper d'avancer sa théorie sur l'évolution du savoir scientifique, à savoir que la science évolue par une méthode d'élimination de l'erreur. Le scientifique part d'une réalité qu'il décrit. Lorsqu'un problème surgit, il propose différentes hypothèses qu'il teste et qui lui permettent de résoudre le problème en éliminant les solutions fausses. L'élimination de solutions fausses est rendue possible, selon Popper, soit en gardant un esprit critique qui permet d'éliminer les hypothèses erronées (p.372), soit dans un débat où les arguments critiques sont un moyen de contrôle qui permet l'élimination de l'erreur (p.362). La résolution du problème emmène le scientifique à se poser de nouvelles questions. Dans cette vision accumulative du savoir scientifique, la nouvelle réalité ne détruit pas forcément l'ancienne, ce qu'elle vise ce sont les hypothèses et non « l'organisme » (Popper ; 1991, p.369).

Par opposition, Kuhn (1983) défend la thèse que toute découverte est une révolution qui détruit pleinement ou partiellement la vision du monde jusqu'alors acceptée (p.135). On peut toutefois noter une ressemblance dans l'utilisation des modes chez Popper et des paradigmes chez Kuhn. En effet, pour Kuhn, le paradigme

est établi par les chercheurs dans leur domaine afin d'expliquer les phénomènes naturels. A partir de ce moment, il y aura un regroupement des chercheurs autour de ce paradigme et un rejet ou une aliénation de ceux qui s'accrochent à un autre système de pensée et dont les travaux sont ignorés (Kuhn ; p.40). En ce sens, le paradigme devient une vision du monde dominante qui exclut les autres modes de pensée. Tant que le paradigme dure, c'est-à-dire tant qu'il est capable d'expliquer la réalité, chacun est à sa place.

Le paradigme est en soi restrictif, car pour sa survie il ne peut s'intéresser à des sujets qu'il ne pourrait pas expliquer.

Un paradigme peut même tenir le groupe de chercheurs à l'écart de problèmes qui ont leur importance sociale mais ne sont pas réductibles aux données d'une énigme parce qu'ils ne se posent pas en termes compatibles avec les outils conceptuels et instrumentaux que fournit le paradigme (Kuhn ; 1983, p.63)

En d'autres termes, et c'est là la grande différence avec Popper, toute anomalie du système qui ne pourrait pas être expliquée par le paradigme le remet en cause dans sa totalité. Si une anomalie se produit lors de la mise en pratique du paradigme, c'est-à-dire si le paradigme n'arrive plus à expliquer un problème, l'élimination de cette anomalie conduit forcément à l'instauration d'un nouveau paradigme. C'est pourquoi nous sommes en présence d'une révolution, et non d'une accumulation de savoir. Cette révolution entraîne en même temps une résistance puisque le nouveau paradigme va anéantir l'ancien. Chez Popper, ce sont les idées émises sur le monde qui meurent, alors que chez Kuhn se sont les mondes eux-mêmes.

Dans cette partie nous verrons comment appliquer ce débat au sujet de la sociologie israélienne. Nous commencerons par présenter son évolution, où comment

les différents courants sociologiques se sont succédés en suivant le découpage historique mis en place dans notre partie précédente. Il s'agit là de voir que la sociologie critique israélienne prend sa place à l'intérieur de cette évolution à la manière d'une accumulation de savoir à la Popper. Puis nous montrerons comment les différents sociologues ont interprété la sociologie critique en tant que révolution, comme détruisant, ou menaçant de détruire, les bases de la sociologie israélienne établies par Eisenstadt.

I L'évolution de la sociologie israélienne

1. 1948-1969 : le fonctionnalisme d'Eisenstadt

1948 année de la Déclaration d'Indépendance, est également celle durant laquelle le premier département de sociologie a vu le jour en Israël. Développé à l'intérieur de l'Université Hébraïque de Jérusalem, sous l'égide de Martin Buber, le département va prendre son essor dans les années 1950 grâce à la notoriété et à la personnalité de son directeur, Shmouel N. Eisenstadt.

De ce département est issue ce qui est appelé aujourd'hui « l'École de Jérusalem »⁴⁴. Parmi les chercheurs les plus connus de cette école nous retrouvons, outre Eisenstadt, J. Ben-David, M. Lissak et D. Horowitz. « L'école de Jérusalem » est aussi appelée « l'école de la création de l'État » du fait de son principal objet de recherche. En effet, Eisenstadt et ses collaborateurs se sont principalement attachés à décrire et étudier la mise en œuvre de l'État d'Israël. Non pas la création de l'État

⁴⁴ Il est à noter que cette appellation leur a été donnée par les sociologues critiques. Eisenstadt et ses collègues n'ont jamais revendiqué établir une école de pensée.

par les ratifications et reconnaissances internationales, mais sa matérialisation par la mise en place d'une structure sociale, économique et politique.

Dans les années 1950, le département étudie la société israélienne émergente et principalement l'insertion des différentes vagues d'immigrants tel qu'en témoignent les différents livres et articles d'Eisenstadt de l'époque⁴⁵. Les autres domaines de développements économiques, de l'éducation, de la jeunesse et des transformations sociales sont également étudiés par les professeurs et étudiants du département⁴⁶. Les sources utilisées proviennent principalement des recensements et statistiques des études du Bureau gouvernemental des statistiques, des articles de journaux, rapports des différentes agences administratives, des rapports légaux et autres sources contemporaines (Eisenstadt ; 1954). Ces recherches culminent avec la publication de « *The Israeli Society* » (1967) qui est présenté comme le texte fondateur de la sociologie israélienne et qui expose les résultats et synthèses des recherches et séminaires qu'Eisenstadt a conduits de 1950 à 1964.

Ce livre est d'ailleurs plus descriptif que les textes qui le précèdent. En effet, dans les différents articles des années 1950, la position d'Eisenstadt quant à l'absorption des immigrants y est beaucoup plus prononcée. Son point est de savoir comment faire des Juifs orientaux des pionniers sans trop de pertes économiques et de dérégulations sociales. S'il est parfois critique de la façon dont la société tente d'intégrer ses immigrants, il n'en demeure pas moins ambiguë sur la capacité des

⁴⁵ Cf. notre bibliographie complémentaire en annexe.

⁴⁶ Idem.

immigrants à s'adapter, tantôt ils en sont capables tantôt ils ne le sont pas (Eisenstadt ; 1954b, p.151-152). Son attitude vis-à-vis des Juifs orientaux est d'ailleurs très représentative de l'image que l'Occident de l'Orient à cette époque⁴⁷.

La tension entre stabilité et rupture du système, héritée de Parsons, est au cœur de l'analyse d'Eisenstadt⁴⁸ qui n'a d'autres préoccupations que la cristallisation, terme qui lui est cher, des institutions. « *The Israeli Society* » est une photographie complète et totale de la société israélienne des années 1950. Aussi, on retrouve une description des différentes institutions, de leur rôle et des relations qu'elles entretiennent entre elles et avec les citoyens. Archétype de l'analyse fonctionnaliste qui pense qu'une société peut vivre en autarcie pour autant qu'elle puisse maintenir sa stabilité par la transmission des valeurs d'une génération à l'autre, Eisenstadt ne se préoccupe pas des tensions externes ou des relations diplomatiques. De plus, et c'est là que ces critiques l'attaquent, il n'étudie pas non plus les tensions internes pourtant présentes dans la société. Sur ce dernier point, il serait plus juste de dire qu'Eisenstadt décrit ces tensions mais que son approche ne lui permet pas de les conceptualiser autrement que comme des points de rupture potentiels⁴⁹.

Par exemple, lorsqu'il décrit les transformations structurelles et du rapport au pouvoir, Eisenstadt ne conceptualise pas le rapport des élites aux autres groupes en tant que rapport entre dominés et dominants. Ce qui l'intéresse c'est de voir comment, à l'intérieur de cette interaction entre membres de l'élite et les autres groupes, se dégagent des caractéristiques typiques qui font la société israélienne (Eisenstadt ; 1967, p.162-165). On retrouve ici la préoccupation fonctionnaliste

⁴⁷ Ce point sera discuté dans un autre chapitre.

⁴⁸ Il est important de noter que si Eisenstadt est grandement influencé par Parsons, il est lui-même l'auteur d'ouvrages théoriques dans lesquels il développe une approche fonctionnaliste et neo-évolutionniste et répond aux auteurs qui attaquent cette approche. Nous pensons principalement à son article : « Institutionalization and Change », *American Sociological Association*, vol. 29, n.2 (Apr., 1964) et à son livre « *Social Differentiation and Stratification* », Glenview, III. Scott, Foresman, 1971.

⁴⁹ Nous développerons ce point dans notre dernier chapitre.

concernant les motivations des acteurs en ce qu'elles n'ont de valeurs pour l'étude qu'en fonction de leur résultat sur le système. Donc, le conflit n'a d'intérêt que dans le type de relations qu'il met en place et comment celui-ci s'inscrit à l'intérieur du système social.

Ou encore, lorsqu'Eisenstadt décrit la composition d'une ville en développement, il note les différences d'établissement entre les immigrants européens et orientaux en termes de statut économique, social et politique (Eisenstadt ; 1967, p.223-225). Toutefois, là aussi, il se contente de décrire des « courants » sans en problématiser les causes ; à savoir que les Juifs orientaux nouvellement arrivés en Israël ont une mobilité sociale plus faible que les nouveaux immigrants venant de pays anglo-saxons ou européens. Il note que ces derniers ressemblent plus à l'élite au pouvoir mais ne problématise pas le rapport. Par conséquence, il apparaît que si Eisenstadt voit les points de tension potentielle dans la société, son approche fonctionnaliste ne lui permet pas de penser les rapports entre les différents groupes en termes de clivages.

D'ailleurs les préoccupations d'Eisenstadt sont autres. En effet, dans l'introduction, de « *The Israel Society* », il décrit les questions clefs qui l'animent :

Quel type de société juive est en train d'émerger ? Quelles sont ses caractéristiques et ses orientations culturelles de base ? De quelle manière est-elle distincte des sociétés juives qui l'ont précédé ou d'autres sociétés modernes ? Quels sont les nouveaux symboles, traditions et valeurs qu'elle a créés ? Quels sont les anciens qu'elle a perpétués ? Et comment les différents secteurs de la population israélienne ont participé à la création, perpétuation et aux changements de traditions anciennes ? De quelle manière la Judéité de cette société est-elle différente des autres traditions et modes de vie juifs ? Et de quelles manières serait-elle différente des autres sociétés modernes ? (Eisenstadt, 1965, p.6)

L'héritage de Parsons est clairement visible. Les questions relatives à l'avènement de la modernité, de la base identitaire à l'intérieur de la transmission des valeurs et traditions, de la rencontre entre « l'individu et le rôle qu'il doit jouer » sont

évidentes. Eisenstadt s'appuie également sur une approche historique et fait la distinction entre l'universalisme et le particularisme ; le jeune État est moderne et Juif.

Eisenstadt s'intéresse principalement au thème de la modernisation et il utilise la société israélienne comme laboratoire⁵⁰. Pour lui, la modernisation d'une société implique la mise en place « d'un système social capable de générer et d'absorber le changement continu » (Eisenstadt ; 1967, p.2). Eisenstadt raccroche la modernisation de la société israélienne au contexte plus large d'une théorie de la modernisation à travers de quatre points principaux.

Premièrement, il s'agit de la transplantation d'institutions sociales occidentales dans un environnement non-occidental, et dans le cas d'Israël dans un environnement traditionnel du Moyen-Orient qui appartient aux pays en voie de développement (Eisenstadt ; 1967, p.5). Toutefois, cette colonisation n'est pas motivée par des considérations économiques mais par l'idéal sioniste qui voulait établir une « renaissance sociale et nationale » ce qui associe ce mouvement aux autres sociétés qui sont nées de mouvements religieux, nationaux ou politiques (Eisenstadt ; 1967, p.5) ; deuxième axe d'interprétation. Troisièmement, la société israélienne peut également être étudiée sous l'angle d'une communauté d'immigrants vu que « le *Yishouv* et l'État d'Israël ont été construits par des vagues successives d'immigrants dans un contexte d'absorption et d'expansion » (Eisenstadt ; 1967, p.5).

Le dernier critère de comparaison que propose Eisenstadt est de voir Israël sous l'angle d'un pays en voie de développement ou d'un nouvel État ; si l'on s'intéresse au développement économique important en Israël et surtout au vu d'une

⁵⁰ La modernisation étant un thème cher, Eisenstadt a également produit des études comparées sur des pays autres qu'Israël, cf. bibliographie complémentaire.

immigration peu qualifiée, ou si l'on s'intéresse au développement de l'État au travers de l'institutionnalisation des mouvements socio-politiques et de la transformation d'un leadership politique en une élite au pouvoir (Eisenstadt ; 1967, p.5). C'est ce dernier point qui est au cœur du questionnement d'Eisenstadt dans les années 1950-60. Comment la société israélienne réussit-elle son passage à la modernité ? Ou encore, comment devient-elle un système social ?

D'une société traditionnelle au début de l'immigration juive moderne, c'est-à-dire dans les années 1880, elle est devenue une société moderne grâce, selon lui aux immigrants de la seconde *Aliyah*. Bien qu'il tempère l'importance de cette *Aliyah*, il note toutefois que

l'importance de la seconde *Aliyah* réside dans le fait que ces immigrants étaient prêts et capables – conjointement avec le leadership général du Congrès sioniste international – de saisir les opportunités créées dans le but de développer une nouvelle réalité sociale et politique (Eisenstadt ; 1967, p.15).

C'est à cette *Aliyah* qu'il reconnaît l'implantation d'une identité collective autour de l'image du pionnier, qui va devenir la base des valeurs communes, les premiers développements institutionnels et organisationnels, développements urbains et institutionnels de Tel Aviv, de l'éducation et des services de santé, qui vont devenir les bases de la structure du système social israélien.

Selon sa définition, le pionnier est un individu qui se sacrifie pour la communauté, un travailleur qui se veut indépendant et auto-suffisant et qui refuse l'exploitation des autres, finalement le pionnier participe à la renaissance de l'hébreu comme langue moderne (Eisenstadt, 1967, p.18). L'idéologie qui anime ce pionnier est la réalisation d'un État indépendant, moderne et socialiste. Une fois l'indépendance de l'État achevée, que reste-t-il des valeurs du pionnier ? De plus, les

nouveaux immigrants qui n'ont pas vécu le *Yishouv* peuvent-ils se réclamer d'une appartenance à une élite qui est le produit de cette époque ?

Nous retrouvons les préoccupations fonctionnalistes visant la stabilité du système social par la transmission des valeurs, d'un catalogue de rôles dans lequel doit se retrouver chaque individu ainsi que de la gratification qu'il reçoit d'appartenir à la société. Ce sont ces thèmes, développés à l'intérieur d'un contexte de changement, le passage du *Yishouv* à l'État, qui restent la préoccupation dominante d'Eisenstadt. C'est cette approche fonctionnaliste qui est à la base des critiques d'Eisenstadt et, tel qu'il en a été pour Parsons dans les années 1960, sa notoriété diminue tant face à la montée des différents courants sociologiques que du fait des problèmes sociaux auxquels fait face la société israélienne des années 1970.

2. 1970-1984 : les nouveaux paradigmes

Le but est de montrer comment une analyse fonctionnaliste présente et perçoit la société israélienne, et comment elle n'arrive pas à rendre compte des aspects centraux et des développements de cette société (Bernstein ; 1980, p.).

La sociologie israélienne des années 1970-1984 est marquée par la révision du fonctionnalisme ainsi que par l'apparition de quatre courants ; à savoir l'élitisme, le pluralisme, le marxisme et le féminisme. Ces derniers adoptent une perspective critique vis-à-vis de la sociologie fonctionnaliste d'Eisenstadt en s'attaquant chacun à un domaine particulier.

2.1 Le fonctionnalisme révisé

Malgré la baisse de popularité du fonctionnalisme et la remise en question de ses fondements théoriques, celui-ci reste présent à l'intérieur de la sociologie israélienne sous l'impulsion d'une deuxième génération de chercheurs ; Moshe Lissak et Dan Horowitz. Leur approche est surtout héritée d'Edward Shils et de son concept de centre et de périphérie qu'ils appliquent à la société israélienne lors du passage du *Yishouv* à la création de l'État. Toutefois, les fondements idéologiques restent les mêmes. L'accent reste sur l'intégration plus que sur le conflit, tel qu'on le voit dans leur question de recherche : « Quelles sont les conditions qui ont permis aux processus d'intégration d'être supérieur aux processus de désintégration ? » (Horowitz et Lissak ; 1978, p.15).

Leur perception de l'absorption des immigrants reste fidèle à celle d'Eisenstadt : les immigrants, de par leur contexte culturel, n'ont pas les caractéristiques requises pour leur intégration à la société israélienne (Horowitz et Lissak ; p.201).

2.2 La théorie élitiste

La théorie élitiste a été développée, en Israël, par Yonathan Shapiro de l'université de Tel Aviv. C'est le premier courant qui revendique une approche conflictuelle et marque donc la fin de l'hégémonie du fonctionnalisme israélien d'Eisenstadt (Ram ; 1995, p.96).

Dans son livre, « *Les années formatrices du parti travailliste israélien : l'organisation du pouvoir, 1919-1930* » (Sage Publications, London, 1976)⁵¹, Shapiro montre comment l'organisation politique d'Israël a conduit à l'existence de l'élite travailliste. Il montre également comment celle-ci a établi son leadership au travers de ses conflits avec les autres vagues d'immigration.

Reprenant les différentes vagues d'immigration qui ont eu lieu durant la période du *Yishouv*, Shapiro montre que les leaders de l'élite travailliste israélienne proviennent de la deuxième *Aliyah*. Ceux-ci ont été politiquement formés en Russie (fin 19^e – début 20^e) et voulaient établir un État socialiste juif. Bien qu'appartenant majoritairement à la classe moyenne, ils arrivaient avec le but de travailler la terre et la volonté de renoncer à tout profit matériel. Cela les place en conflit avec les immigrants de la première *Aliyah* qui sont eux au stade de maintenir leurs fermes agricoles et leur préfèrent une main d'œuvre arabe plus qualifiée et meilleur marché (Shapiro ; 1975, p.12) ; ainsi qu'avec les immigrants de la quatrième *Aliyah*, qui arrivent de Pologne avec des capitaux privés (Shapiro ; 1975, p.19). Afin de remédier à ces problèmes, d'un côté le parti travailliste, qui s'appelait alors *Ahdut Ha'avodah*, crée la *Histadrout*, une organisation non partisane des travailleurs juifs, qui s'occupe des tâches financières et économiques (Shapiro ; 1975, p.18); et de l'autre il tolère le développement d'un secteur privé en parallèle au secteur public⁵².

Dans son étude, Shapiro décrit le processus à travers lequel les leaders, tel que Ben Gourion, ont dû composer avec leur réalité afin de maintenir leur avantage. Pour cela, ils ont eu recours à la *Histadrout* qui leur a permis d'organiser tous les travailleurs malgré leurs différences d'idéologie politique et de créer des emplois

⁵¹ Shapiro s'est ensuite intéressé à la montée au pouvoir du Likoud.

⁵² Pour un exposé détaillé, le lecteur peut se référer à l'ouvrage de Shapiro. Ce qui nous concerne dans cette partie c'est de voir comment la théorie élitiste diverge ou non du fonctionnalisme.

salariés qui ont pu être distribués à leurs propres membres et donner la possibilité à ces derniers de devenir des politiciens à temps plein (Shapiro ; 1975, p.256).

Il ressort de cela que, selon Shapiro, Israël n'a pas développé un système politique à deux partis, ou un système à plusieurs partis, mais un système avec un parti dominant qui dirige la vie politique de la société (Shapiro ; 1975, p.5). Shapiro s'appuie sur le concept de parti dominant élaboré par Duverger et démontre que le système israélien a toutes les caractéristiques énumérées par ce dernier ; à savoir qu'il est plus grand que les autres, et qu'il domine sur une période de temps, qu'il peut être identifié à une époque, c'est-à-dire que sa doctrine, ses idées, ses méthodes et son style coïncident avec ceux de son époque, et finalement que l'opinion public le perçoit comme dominant (Shapiro ; 1975, p.5). Cette dernière caractéristique est intéressante car elle ne demande pas à ce que l'opinion public soit en faveur du parti, simplement qu'elle le reconnaisse comme étant celui qui a le plus de pouvoir.

Au final, bien qu'insistant sur le fait que l'organisation politique est née de plusieurs conflits, Shapiro ne remet pas en cause la force de l'idéologie pionnière du parti travailliste qui va l'utiliser comme ciment pour regrouper autour de lui des groupes aux idées politiques divergentes.

Le rôle de l'idéologie comme outil de mobilisation était d'une importance capitale dans le cas du parti *Ahdut Ha'avodah*⁵³, qui, ne pouvant utiliser la force de coercition, devait obtenir le consensus au sein de la communauté (Shapiro ; 1975, p.255).

⁵³ Ce parti est devenu le Mapai à partir de 1930.

2.3 La théorie pluraliste

La théorie pluraliste a été développée aux États-Unis dans les écrits des sociologues Leo Kuper, Pierre Van Den Berghe et R.A. Schermerhorn. Ceux-ci ont utilisé le contexte des colonies et comprennent la société pluraliste comme un « medley de peuples habitant les colonies et qui sont maintenus ensemble par le pouvoir colonial » (Kuper in Smootha ; 1978).

Cette théorie s'intéresse aux sociétés caractérisées par des clivages constants entre différentes sections de la population, que ses clivages soient d'ordre racial, ethnique ou religieux (Kuper in Smootha ; 1978)

Samy Smootha, doctorant de UCLA, en 1973, a étudié sous la direction de Kuper pour sa thèse : « Le pluralisme : une étude des relations intergroupes en Israël⁵⁴ ». Il devient le représentant de la pensée pluraliste en Israël depuis le département de l'Université de Haïfa⁵⁵. Il a également été à la tête du Centre Juif-Arabe, centre de recherche créé en 1972 et basé dans cette même université. Utilisant la thèse pluraliste dans le contexte israélien, Smootha a également permis le raffinement de celle-ci par une utilisation et une redéfinition des concepts permettant de rendre compte de divers degrés de pluralisme en fonction des conséquences sociales résultant de la tension entre l'intégration et le conflit (Kuper in Smootha ; 1978).

En 1978, Smootha publie conjointement une bibliographie annotée sur la recherche concernant les Arabes en Israël de 1948 à 1976. De là, il ressort qu'il existe trois perspectives dans l'étude de ce sujet ; la perspective dominante, la perspective « native » et la perspective conflictuelle et pluraliste.

⁵⁴ Titre original : « *Pluralism : A study of intergroup relations in Israel* ».

⁵⁵ Haïfa abrite une nombreuse population arabe israélienne.

La perspective dominante, ashkénaze et fonctionnaliste, voit les Arabes comme une « minorité ajustable et qui peut être modernisée à l'intérieur de la société israélienne ». Alors que les chercheurs arabes développent une perspective colonialiste où les Arabes sont perçus comme « une minorité nationale palestinienne opprimée à l'intérieur d'un état raciste, juif et sioniste ». Quant à la perspective conflictuelle et pluraliste, elle projette une image des Arabes comme « une minorité nationale vulnérable, contrôlée, sous-développée et non-assimilée à l'intérieur d'un état occidental, juif et sioniste » (Smootha ; 1978b, p.24). En d'autres termes, le pluralisme rejette les théories fonctionnalistes et colonialistes⁵⁶ dominantes dans les années 1970.

Pour lui la vision colonialiste offre plus un exposé idéologique qu'une analyse théorique de la société israélienne (Smootha ; 1978, p.33). Alors que la vision fonctionnaliste comporte des problèmes de méthode dans sa façon de traiter les relations intergroupes ; elle ne donne pas une compréhension historique satisfaisante, elle accepte l'idéologie du rassemblement des exilés, elle néglige les conflits de pouvoirs, elle ne parle pas de la discrimination⁵⁷ et finalement les relations intergroupes sont étudiées en dehors de leur relation avec les autres secteurs (Smootha ; 1978, p.40-41).

Après avoir exposé les limites de ces deux perspectives, Smootha montre pourquoi la perspective pluraliste permet de mieux rendre compte des relations intergroupes en Israël. Sa question de recherche est : comment les groupes dominants et non-dominants, pris en tant que totalités, diffèrent et entretiennent des rapports les

⁵⁶ À cette époque, la théorie colonialiste ne fait pas partie du milieu universitaire israélien. Elle est développée par des chercheurs arabes et des penseurs de l'extrême gauche israélienne et a donc le statut d'idéologie.

⁵⁷ Smootha note que les fonctionnalistes parlent des préjugés qui prévalent dans l'attitude des individus mais pas de la discrimination de comportement qui est pourtant réelle (Smootha ; 1978, p.41)

uns avec les autres ? (Smootha ; 1978, p.1). Il développe un schéma d'étude en cinq parties : compréhension du contexte (conditions socio-historiques qui ont amené la société à la réalité actuelle), analyse de la pluralité, étude des inégalités, passage en revue des problèmes de cohésion, compte-rendu des changements actuels ou possibles (Smootha ; 1978, p.17).

Israël en tant que société pluraliste est intéressante car elle comprend différents groupes qui entretiennent chacun des relations différentes avec les autres. Pour Smootha, la pyramide sociale d'Israël se compose de trois tiers avec à la base les minorités arabes, elles-mêmes divisées en deux groupes les arabes israéliens et les Palestiniens des territoires administrés, puis vient la majorité israélienne composée des Juifs orientaux, puis finalement, en haut de la pyramide, se trouve la minorité de l'élite ashkénaze (Smootha ; 1978, p.2). A l'intérieur de cette stratification existent encore les clivages suivants : Arabes palestiniens des territoires – Juifs ; Arabes israéliens – Juifs ; Arabes druzes – Arabes chrétiens – Arabes musulmans (ces derniers représentant la majorité de la minorité ethnique) ; Juifs religieux - Juifs laïcs ; Juifs orientaux - Juifs ashkénazes (Smootha ; 1978, p.2).

Ce sont ces clivages que Smootha étudie et dont il décline la variation de degré selon que les groupes sont séparés et inégaux, séparés et égaux, non séparés et inégaux (Smootha ; 1978 ; p.2). La pluralité est donc un phénomène continu et multidimensionnel qui se manifeste par deux aspects principaux : la diversité culturelle et la division sociale (Smootha ; 1978, p.13).

Toutefois, si l'approche est nouvelle en Israël, le pluralisme n'a rien de révolutionnaire. Comme l'écrit Smootha :

La perspective pluraliste est une synthèse qui combine des connaissances de l'approche de la recherche du consensus et de celle du conflit [...] elle explore les modèles de conflits existant entre les groupes et les bases de leur intégration (Smootha ; 1978, p.36).

De plus, après avoir montré et étudié les clivages, Smootha conclut que les développements futurs s'inscriront dans une continuité de la réalité présente et n'apporteront pas de changements profonds aux relations existantes : Israël restera une société pluraliste tant que dureront le conflit israélo-palestinien et une économie subventionnée par l'État qui, selon lui, court-circuitent toutes les tensions créées par la structure pluraliste (Smootha ; 1978, p.240). C'est donc dans un changement de contexte que Smootha voit la possibilité de changer les relations entre les différents groupes (Smootha ; 1978, p.240).

2.4 Le marxisme et le féminisme⁵⁸

Dans leur article sur la division ethnique du travail Deborah Bernstein et Shlomo Swirski dévoilent le mythe de la modernisation comme explication des inégalités sociales. Utilisant l'approche marxiste qui met l'accent sur le développement de l'infrastructure dans les changements sociaux, ces auteurs montrent comment la mise en place du système économique a sécurisé l'élite ashkénaze dans sa position dominante.

Bernstein et Swirski dénoncent l'explication selon laquelle le bas statut des Juifs orientaux dans la société est dû à leurs propres caractéristiques d'individus traditionnels devant faire face à une modernisation rapide. Au contraire, Bernstein et

⁵⁸ Dans le cadre de cette thèse, nous regroupons ces deux théories car le féminisme israélien de l'époque est marxiste et au vu de son auteur principale, Deborah Bernstein, a évolué à l'intérieur de ces deux paradigmes. Pour un exposé détaillé de chacune de ses théories, le lecteur peut consulter Uri Ram ; 1995.

Swirski montrent qu'à l'indépendance, l'État n'était pas moderne et qu'il a pu se moderniser précisément grâce à la main-d'œuvre bon marché que représentaient les Juifs orientaux (Bernstein et Swirski ; 1982, p.80). Dans tous les domaines, agriculture, construction, industrie et services publics, les Juifs Ashkénazes occupent constamment les positions privilégiées de cadres et de travailleurs qualifiés alors que les Orientaux sont surreprésentés parmi les travailleurs non-qualifiés et saisonniers.⁵⁹

Les différences au niveau de l'emploi se ressentent au niveau du salaire, ce qui fait que les enfants des Ashkénazes vont pouvoir progresser dans l'échelon social par une meilleure et plus longue période d'étude (Bernstein et Swirski ; 1982, p.79). Ce qui dénonce la vision dominante qui prône qu'avec le temps, les Juifs orientaux vont pouvoir se mélanger et prendre pleinement part à la société israélienne et renforce la thèse d'une société divisée sur des bases ethniques (Bernstein et Swirski ; 1982, p.80).

Reprenant les mêmes lignes de questionnement, Bernstein propose une étude du travail féminin dans la période du *Yishouv*. Elle démontre, en s'appuyant sur des données statistiques recueillies par la *Histadrout* et le Département de statistiques de l'Agence juive, les différents niveaux d'inégalités que les femmes ont connus à cette période ; que ce soit au niveau des salaires, de la féminisation du travail et de la basse mobilité économique⁶⁰. Bernstein montre que le niveau d'emploi des femmes n'est pas différent des autres pays de l'époque. Son point est que cela contredit le mythe fondateur de la société israélienne qui maintient l'égalité entre hommes et femmes lors de l'organisation de la société israélienne. Bernstein rapporte des textes de

⁵⁹ Pour un exposé détaillé se référer au texte. Nous soulignons simplement les traits généraux avec comme objectif de montrer comment cette théorie diverge du fonctionnalisme d'Eisenstadt.

⁶⁰ Là encore, le lecteur peut se référer au texte pour un exposé complet, Deborah Bernstein, « The Plough Woman Who Cried into the Pots : the position of women in the labor force in the pre-state israeli society », *Jewish Social Studies*, 45 :1, 1983.

l'époque qui montrent en avant la frustration de ces femmes, hautement politisées, qui se retrouvaient, malgré elles, confinées à « transpirer au dessus de leurs marmites »⁶¹.

Comme l'élitisme et le pluralisme, le marxisme et le féminisme attaquent la position fonctionnaliste de la sociologie israélienne qui en plus d'être restrictive permet de légitimer l'ordre social existant.

L'imposition d'une interprétation comme étant l'explication principale d'un processus social est importante pour la réalisation et les résultats de ce processus, autant parce qu'il encourage des résultats spécifiques et empêche des réalisations alternatives (Bernstein et Swirski ; 1982, p.79).

Il est intéressant de voir comment le développement de la sociologie israélienne évolue en parallèle du développement de la discipline sur la scène internationale. En effet, on y retrouve le rejet des grandes théories ainsi que la spécialisation des domaines de recherche avec des questions qui sont dirigées vers la pratique.

3. 1984-2000 : sociologie critique

Étant le plus récent développement de la sociologie israélienne, la sociologie critique bénéficie et fait référence aux ouvrages des autres écoles ainsi qu'à la nouvelle histoire israélienne⁶². Aussi, Kimmerling cite Smootha⁶³ comme étant « le

⁶¹ En référence au titre de l'article de Bernstein ; 1983.

⁶² La nouvelle histoire israélienne représente un sujet d'étude en soi et dépasse donc le champ de cette thèse. Toutefois, certains textes écrits par des historiens et qui ont une double référence avec la sociologie critique seront intégrés ; tels que Pappé « Post-Zionist Critique on Israel and the Palestinians Part I : the Academic Debate » ; *Journal of Palestine Studies*, XXVI, no. 2 (winter 1997).

premier à voir les deux images conflictuelles de la société qui résultent des différents types de questions posées par les investigateurs (Kimmerling, 1992, p.450) » :

Au travers du prisme de la création de l'État, Israël est décrit comme un État Juif unique se débattant avec de nombreux problèmes liés à la construction des institutions et de la modernisation [...] qui doit assurer la préservation d'une démocratie viable et d'une économie mixte et de l'intégration massive d'immigrants en une nation. [...] Par opposition, les critiques projettent une image colonisatrice d'Israël. Ils la décrivent comme une entité coloniale blanche, néocoloniale, *Herrenvolk*, théocratique et artificielle (Smooha in Kimmerling ; 1992, p.450)

La thèse principale de la SCI est de voir les relations entre Juifs et Arabes et le conflit israélo-palestinien comme étant la clef pour comprendre la société et l'identité israélienne. Pour cela, la SCI utilise le modèle du colonialisme dans le contexte israélien.

Pour les sociologues critiques, la sociologie d'Eisenstadt exclut les Arabes et néglige l'impact qu'ont eu les relations entre Juifs et Arabes durant la période du *Yishouv* sur le caractère de la société israélienne (Ben-Yehuda, 1997, p.). Ainsi, ils retournent à la période clef de la formation de l'État et repensent les événements non plus sous l'angle de la construction mais sous celui de la colonisation.

Sur le plan idéologique, Shafir affirme que jusqu'à la première guerre mondiale, les immigrants juifs n'avaient pas créé de mythes autour de la population arabe locale. Au contraire, ils se focalisaient sur la propagation d'une idéologie sioniste. Pour Shafir, l'idéologie

tend à renier ou à cacher les contradictions non résolues. Ceci est réalisé par la présentation des intérêts particuliers d'une classe, d'un parti ou d'une nation comme étant avant-gardistes et même révolutionnaires et donc comme étant représentatifs de la société dans son ensemble (1996a, p.27)

⁶³ Leader de l'école pluraliste.

Aussi dans ce contexte, les immigrants voyaient de façon contradictoire que la modernisation de la Palestine, engendrée par leur implantation, bénéficiait aux Arabes, ou qu'elle ne les affectait nullement (Shafir ; 1996a, p.27). A l'encontre de cette idéologie qui montre deux sociétés distinctes, Shafir préconise que les relations entre Juifs et Arabes à l'époque du *Yishouv* s'inscrivaient à l'intérieur d'un cadre colonialiste (Shafir ; 1996a, p.27).

Shafir voit dans la deuxième *Aliyah* le bastion de l'idéologie sioniste travailliste auquel il attribue le désir de « conquête de la terre » et « de la main-d'œuvre » (Shafir ; 1996a, p.27). En effet, alors que les immigrants de la première *Aliyah* achetaient les terres et employaient des travailleurs arabes, les immigrants de la seconde *Aliyah* ont valorisé l'emploi des travailleurs juifs avec la mise en place d'une structure économique et idéologique dans laquelle se retrouvent les institutions principales de la *Histadrout* et des *kibboutz* ; « la conquête de la main d'œuvre » (Shafir ; 1996a, p.27). En parallèle, les terres achetées aux Arabes devenaient propriété de la FNJ (Fond National Juif). En tant que tel elles devaient être exploitées par les immigrants et ne pouvaient être revendues ; « la conquête de la terre » (Shafir ; 1996a, p.27).

Bien que Shafir (1996b, p.29) concède un caractère particulier au colonialisme sioniste, principalement dû au fait que les Juifs venaient d'une diaspora et n'avaient donc pas une métropole leur appartenant et vers laquelle ils acheminaient les profits, ou encore que les revendications nationalistes aient été plus importantes que les revendications capitalistes, celui-ci maintient que

le but des politiques [sionistes] était la colonisation réussie de la Palestine, tout en justifiant la création d'une implantation juive homogène au travers un déni toujours grandissant des aspirations nationales palestiniennes (1996a, p.28)

Selon lui, le sionisme est une résultante de l'immigration et des conditions que les immigrants ont trouvées à leur arrivée en Palestine ; ce sont les rapports entre Juifs et Arabes à l'intérieur des secteurs de la terre et du travail qui ont formé l'État d'Israël (Shafir ; 1996, p.227).

Kimmerling ne remet pas en cause le sionisme comme force de ralliement de la diaspora juive. Par contre, au lieu d'étudier la société israélienne comme étant la réalisation de cette idéologie, il prend comme point de départ les relations entre Juifs et Arabes en tant que conséquence du sionisme. C'est pourquoi son livre « *Palestinian, the Making of a People* » montre comment l'identité palestinienne a été façonnée par la présence juive ;

De même, le conflit israélo-palestinien exerce une pression sur la formation de l'identité israélienne, que ce soit en termes de citoyenneté ou de rapport au militarisme⁶⁴.

Ce qui prime chez Kimmerling c'est le rapport au territoire. En effet, dans le but de la réalisation de l'État, la présence juive en Palestine doit être physique et politique. Kimmerling montre comment les immigrants ont acquis des terres en fonction du degré de « frontiérité ». La Palestine se découpait en terres où, pour une grosse somme d'argent, les immigrants pouvaient acheter des terres, essentiellement dans les vallées et sur les plaines côtières, d'un degré faible de « frontiérité » ; alors que le système de propriété terrienne et les structures sociales arabes rendaient la présence juive impossible dans les régions montagnardes du centre (Kimmerling ; 1983, p.34). Jusqu'à l'établissement de l'État en 1948, Kimmerling note que le contrôle des terres jumelé avec la présence physique des immigrants tenaient lieu de souveraineté (Kimmerling ; 1983, p.35).

⁶⁴ Cf. bibliographie complémentaire pour les ouvrages de Kimmerling sur ce sujet.

Selon lui, dans les années 1940, les Juifs ont dû faire un choix entre continuer l'expansion territoriale par l'achat des terres ou l'obtention d'une reconnaissance politique des terres qu'ils occupaient déjà⁶⁵ (Kimmerling ; 1983, p.35). La mise en place de l'État s'est donc effectuée par une ratification internationale mais également, sur le plan social, grâce à la mise en place des institutions israéliennes dont le but premier était l'intégration des immigrants. Ces institutions sont devenues les bases d'un système symbolique collectif (Kimmerling ; 1983, p.90).

Kimmerling remet également en cause la méthodologie d'Eisenstadt. En effet, pour lui Eisenstadt a pris des décisions quant au cadre analytique qui ont fait du sionisme un postulat de départ au lieu de le présenter comme une variable (Kimmerling ; 1992, p.446). Parallèlement, Shafir rejette l'approche fonctionnaliste qui veut faire de la thèse de la construction de l'État un grand récit au profit d'une étude qui montrait les différents aspects de la société (Shafir ; 1996a, p.29-30)

II La sociologie critique israélienne : une révolution

En parcourant la littérature qui traite du débat qui entoure la SCI et le défi qu'elle pose à la sociologie traditionnelle, nous voyons que celle-ci a été présentée comme une rupture, une destruction, ou tout du moins une tentative de destruction, du monde que représente la sociologie traditionnelle israélienne (Ben-Rafael ; 1996, Lissak ; 1996, Shafir ; 1996, Shalev ; 1996, Silberstein ; 1999, Waxman ; 1996). Toutefois, chaque auteur optant pour une perspective particulière, la SCI est tantôt

⁶⁵ Kimmerling note que la présence juive en Palestine durant la période du mandat représente 10% des terres cultivables.

une critique d'Eisenstadt, du fonctionnalisme, de la thèse de la construction de l'État ou du sionisme.

La compréhension la plus complète se trouve chez Lissak qui expose ces différentes facettes au travers de quatre niveaux d'analyse. Pour lui, le débat porte sur (1) la nature scientifique des sciences sociales, (2) l'identité idéologique de la sociologie traditionnelle, (3) la méthodologie et la théorie utilisées et (4) l'interprétation des données (Lissak ; 1996, p.247-248). En reprenant ce découpage nous proposons une synthèse explicative autour de quatre thèmes : la SCI comme une révolution scientifique, académique, politique et idéologique.

Par révolution scientifique nous faisons référence au changement théorique du passage de la théorie du fonctionnalisme à la théorie du conflit. Par révolution académique, nous faisons référence au changement de paradigme et donc au passage de la thèse de la construction de l'État à celle du colonialisme. Par révolution politique nous faisons référence à la place accordée aux Palestiniens dans la sociologie israélienne, de la négation de l'Autre à son acceptation. Quant à la révolution idéologique, elle montre le passage d'une idéologie sioniste à une idéologie post-sioniste.

1. La SCI comme révolution scientifique

L'approche Kuhnienne a été utilisée par Ram dans son étude de la sociologie israélienne. Dans son livre, « *The Changing Agenda of Israeli Sociology* » (1995), Uri Ram parle de trois moments de la sociologie israélienne qu'il relie aux trois stades de vie d'un paradigme tel que préconisé par Kuhn. En effet, Ram voit dans l'école de

Jérusalem, le premier stade, celui de la normalité. Le second stade, la crise, apparaît avec l'émergence d'une deuxième génération de chercheurs de l'école de Jérusalem qui tente de répondre aux critiques avancées contre le fonctionnalisme. A ce stade, la sociologie israélienne est dans un « fonctionnalisme revisité ». Finalement, la révolution est atteinte avec l'émergence d'une période qui connaît une diversité de paradigmes : élitiste, pluraliste, marxiste, féministe et colonialiste.

Cette approche, bien qu'intéressante, pose problème en ce sens où dans la perspective de Kuhn, l'avènement d'un paradigme nouveau marque la finalité du processus. Or, chez Ram, nous avons au final plusieurs paradigmes. Ram se défend d'ailleurs de cette faiblesse en précisant qu'il utilise une version modifiée de la théorie de Kuhn en évoquant trois raisons. L'une d'elle étant qu'en sociologie nous avons rarement un paradigme mais que nous parlons plus volontairement d'écoles ou de courants.

Si nous voulons garder l'idée que la sociologie israélienne évolue selon les trois stades de Kuhn, nous pourrions soumettre l'hypothèse que nous ne sommes pas encore arrivés à celui de la révolution. En effet, nous aurions l'école de Jérusalem comme paradigme de base et la crise correspondrait à la période actuelle où l'on est dans une résolution de problème avec plusieurs visions du monde concurrentes. Finalement la révolution est à venir et représenterait la mise en place d'un paradigme nouveau. Cette hypothèse trouve écho chez Ian Lustick (1988). qui lui découpe la sociologie israélienne en trois générations.

Pour Lustick, Eisenstadt représente naturellement la première génération. Il est également présent dans la deuxième génération aux côtés de Lissak et Horowitz

qui représentent le fonctionnalisme revisité⁶⁶. Dans cette génération nous retrouvons Smootha, Shapiro, Kimmerling et autres leaders des différents courants décrits au chapitre précédent. Pour Lustick, cette génération ne sort pas du paradigme de la construction de l'État, même si elle en montre les limites. Finalement, la troisième génération est à venir et, selon lui, devrait former un nouveau paradigme qui serait autre que sioniste et travailliste et qui devrait faire prévaloir l'image « d'un amalgame de secteurs dynamiques existant de manière inconfortable avec des institutions dont le fonctionnement paraît de plus en plus contraignant et maladroit » (Lustick, 1988, p.10). Dans une compréhension Kuhnienne des trois générations de Lustick, la première génération correspond au stade de la normalité, la seconde à la crise et la révolution serait donc à venir.

Nous pouvons toutefois voir dans la SCI une révolution scientifique car elle remet en cause la vision du monde de la sociologie traditionnelle en favorisant l'utilisation d'un paradigme nouveau. Nous pouvons voir cela en utilisant une subdivision : le passage du paradigme fonctionnaliste au paradigme du conflit constituerait une révolution scientifique alors que le passage de la thèse de la construction de l'État à celle du colonialisme constituerait une révolution académique.

1.1 révolution scientifique

Le changement qui s'est effectué dans les sciences sociales et qui a vu le déclin du fonctionnalisme sur la scène académique internationale s'est opéré de même en

⁶⁶ Il est intéressant de noter que si les sociologues critiques s'attaquent à Eisenstadt pour ses premiers écrits, c'est-à-dire *The Absorption of Immigrants* (1954), *The Israeli Society* (1967), ils ne mentionnent pas le fait que la sociologie d'Eisenstadt a évolué. En effet, Eisenstadt a écrit de nombreux textes théoriques où il explique la pensée fonctionnaliste, son évolution et comment elle répond à ses critiques. De « *Tradition, Modernity and Change* » (1973) à « La modernité multiple comme défi à la sociologie » (2004), c'est toute une évolution qui demande à être étudiée et contextualisée.

Israël. Nous voyons que l'effort est de se sortir du carcan présent dans la sociologie israélienne :

la nouvelle génération [de chercheurs] refuse d'accepter les décisions de champ⁶⁷ imposées par les pères fondateurs [de la sociologie israélienne] et essaient de développer des approches alternatives (Kimmerling ; 1992, p.256)

Cette diversité peut s'expliquer en partie par l'ouverture de nouveaux départements de sociologie (Shafir ; 1996, p.207) et le fait que certains des nouveaux professeurs ont fait leurs études supérieures à l'étranger. Cela marque donc la fin du monopole de l'université Hébraïque de Jérusalem quant à la formation des professeurs et chercheurs israéliens.

De manière complémentaire, Shafir rappelle que le fonctionnalisme a reçu plusieurs vagues de critique de la part des sociologues israéliens, chacune d'elle était à la base d'une thèse nouvelle qui avait pour cible une des limites du fonctionnalisme (1996, p.190). En effet, la théorie élitiste de Shapiro visait le caractère démocratique revendiqué par le fonctionnalisme d'Eisenstadt qui décrivait le système politique sans montrer que celui-ci était fermé à ceux qui n'appartenaient pas à l'élite. La théorie pluraliste visait la base ethnique des différences sociales en Israël alors que les théories marxiste et féministe montraient le rôle économique joué par les immigrants et les femmes quant à la modernisation de l'économie israélienne là où Eisenstadt et ses collègues défendaient la thèse d'un État moderne qui faisait face à la difficulté d'intégrer des immigrants de culture traditionnelle.

Shafir explique pour sa part que ce qui l'a éveillé à la théorie du conflit fut une expérience qu'il a vécue lors d'une conférence donnée par Eisenstadt. Alors

⁶⁷ *framework* dans le texte anglais.

qu'Israël était secoué par la crise des panthères noires⁶⁸, Eisenstadt n'avait parlé ni du mouvement ni des différences sociales qui était présentes dans la société israélienne de l'époque. Shafir commente qu'il en était arrivé à la conclusion :

qu'il était temps de produire une version alternative de la société israélienne dans laquelle le conflit social et ses représentants seraient partie intégrante de l'analyse sociale (Shafir ; 1996, p.189)

Cela fait écho au réveil des sociologues américains qui, à quelques années près, se sont lancés dans une description de la réalité multiculturelle dans laquelle ils vivaient et qui avait été occultée par l'hégémonie du fonctionnalisme parsonien (Pappé ; 1997, p.35). L'ambition de Shafir ne s'arrête pourtant pas à l'analyse de la société israélienne contemporaine ; il propose de

dé revisiter et d'offrir un cadre conceptuel pour analyser ce qu'[il] considère être la période la plus importante de l'histoire israélienne, la génération des pères fondateurs (1996a, p.24)

Il propose alors d'en donner une vision plus complète et plus réaliste en alliant ensemble des visions divergentes d'un même phénomène.

En présentant les processus historiques dans leur complexité multilatérale, leur redonnant leur texture riche, et fréquemment tragique, ainsi que leurs aspects contradictoires et dialectiques, la nouvelle historiographie et la sociologie critique permettent, au moins, le dés-apprentissage de leurs certitudes mythiques et idéologiques. (Shafir ; 1996a, p.29-30).

En termes de méthodologie, la SCI demande donc un travail de déconstruction qui rappelle les développements de la sociologie vers la postmodernité⁶⁹ (Pappé ; 1997, p.29).

⁶⁸ Cf. chapitre précédent

⁶⁹ Nous revendrons sur cela en fin de chapitre avec la révolution idéologique.

Parallèlement, Lissak note la difficulté à l'intérieur des sciences sociales de créer une théorie générale après Parsons. Ceci aurait donc son parallèle dans la sociologie israélienne (Lissak ; 1996, p.250). Alors que pour Waxman cela fait écho au phénomène plus large de la décomposition de la sociologie (Waxman ; 1996, p.197).

L'utilisation d'un nouveau cadre d'analyse, la théorie du conflit, permet donc à Shafir et Kimmerling de poser des questions nouvelles sur la période des années fondatrices. En fait, les questions relatives à la colonisation existaient déjà au niveau du débat politique mais ne faisaient pas partie des analyses des sciences humaines. Le changement de paradigme a donc permis de transformer des opinions politiques en questions de recherche.

1.2 révolution académique

Le passage d'une compréhension de la société israélienne sous l'angle de la construction de l'État à l'utilisation du modèle colonialiste implique nettement une destruction ou une invalidation du paradigme précédent. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, la société israélienne décrite par Eisenstadt est une société de pionniers, d'individus qui ont fait le sacrifice d'un bien-être matériel pour bâtir une économie, des institutions qui se trouveront être la base de la réalisation l'établissement de l'État d'Israël. Ce modèle met l'accent sur les immigrants juifs et leurs réalisations. Lorsqu'Eisenstadt soulève les questions relatives aux minorités (juives et non-juives) c'est toujours dans un but d'intégration à et non pas de remise en cause de la société israélienne⁷⁰.

⁷⁰ Cf. The Israeli Society, Eisenstadt, 1967.

Or, pour Shafir, on peut arriver à une meilleure compréhension de l'État d'Israël lorsqu'on l'étudie au travers de ses relations avec les Arabes plutôt que de l'intérieur (Silberstein ; 1999, p.91).

J'en suis venu à la conclusion que, pour la plupart de son histoire, la société israélienne peut être mieux comprise, non pas au travers des interprétations existantes qui l'étudient à l'interne, mais plutôt en termes du contexte plus large des relations entre Israéliens et Palestiniens (Shafir ; 1989, xi).

Pour Shafir, ces relations sont essentiellement économiques car adopter le modèle colonialiste c'est voir dans l'aspect économique de l'implantation des immigrants juifs ce qui a dicté aussi bien la ligne à suivre sur le plan idéologique que la mise en place des institutions du *Yishouv* (Shalev ; 1996, p.176).

De manière analogue, et en partie autonome, mon approche méthodologique a connu une transformation similaire. Au départ [...] je voyais mon projet comme celui de la réinterprétation de sources historiques existantes. Au fur et à mesure que la recherche progressait [...] il m'est apparu clair que je devrais réécrire des portions de l'histoire des débuts de l'établissement sioniste. La raison était que je ne pouvais plus accepter la simple attribution de certains grands accomplissements de l'époque aux travailleurs agriculteurs d'Europe de l'Est qui sont venus lors de la Seconde Aliyahh (Shafir ; 1989, xi)

En renversant le schéma de cause à effet exposé par Eisenstadt, Shafir se retrouve devant une tout autre réalité. Pour Eisenstadt, le sionisme est l'idéologie qui a mené à la construction de l'État, alors que le postulat de départ de la SCI est que le sionisme est une construction a posteriori du mouvement colonialiste des immigrants juifs. Le passage de la théorie de la construction de l'État à celle du colonialisme implique donc une remise en question des choix analytiques et de la définition des variables dépendantes et indépendantes (Shalev ; 1996, p.170).

Par ailleurs, Shafir cite Lakatos pour qui une théorie est supérieure si elle produit davantage de données que la précédente et si elle a donné lieu à la découverte de faits nouveaux qu'il aurait été impossible de découvrir dans le paradigme précédent (1996, p.201). La thèse du colonialisme répond à ces exigences. En utilisant la thèse colonialiste, les questions que Shafir et Kimmerling posent vis-à-vis des relations entre Juifs et Arabes durant la période du *Yishouv* génèrent forcément des nouvelles données.

Toutefois, vu qu'il est dans la pratique même de la sociologie de remettre en cause les notions clefs d'une société ainsi que de révéler les contradictions qui existent entre la réalité sociale et la manière dont une société se présente, comprendre la SCI comme une révolution scientifique et académique ne rend compte que d'une facette de ce phénomène. Comme le remarque Waxman, si le débat prend autant d'ampleur, c'est parce qu'il interpelle la société israélienne sur le plan politique (Waxman ; 1996, p. 194). Un pas plus loin, Pappé admet que

Dans certains cas, la reconnaissance de l'autre côté de l'histoire, jusqu'au point de la percevoir comme étant la vraie version de l'histoire, était le résultat d'un parti pris idéologique, dans d'autres cas il s'agissait des conséquences de l'adoption d'une approche post-moderne qui reconnaît la pluralité des narrations historiques, et pour d'autres il s'agissait des deux à la fois (Pappé ; 1997, p.33).

Au-delà d'une simple révolution scientifique, la SCI est un phénomène politique qui lui aussi implique une rupture avec la vision du monde qui l'a précédée.

2. La SCI comme révolution politique

Comme nous venons de voir, la révolution scientifique montre le passage d'une logique de consensus à une logique de conflit à l'intérieur de la compréhension

que les sociologues israéliens ont de leur société. En sens inverse, la révolution politique nous amène d'une logique de conflit à une logique de recherche de consensus dans les relations avec les Arabes et les Palestiniens. En fait, nous voyons que dans la période de la sociologie traditionnelle, sur le plan politique, les relations avec les Arabes étaient conflictuelles et ne faisaient pas partie des questions de recherche, sur le plan académique⁷¹. Comprendre la SCI comme une révolution politique fait donc référence au fait que la société israélienne engagée dans le processus de paix, est passée de la négation de l'Autre à son acceptation⁷². Cela met également l'accent sur le fait que la thèse du colonialisme existait déjà dans les années précédentes mais qu'elle faisait partie du domaine politique. La révolution que représente ici la sociologie critique israélienne est celle de donner une légitimité scientifique à un énoncé jusqu'alors politique.

L'autre point que soulève cette révolution est le désengagement de la sociologie vis-à-vis de l'agenda politique sioniste travailliste ce qui explique pourquoi Shafir voit la SCI comme autonome lorsqu'il affirme : « Je pense que l'avancement d'une histoire autonome est un événement apprécié »(1996a). En fait en optant pour une nouvelle perspective, Shafir veut mettre à jour une lecture des événements qui sera plus vraie parce qu'elle tient compte de facteurs que ses prédécesseurs ont volontairement passés sous silence pour des raisons idéologiques.

⁷¹ Kimmerling rapporte que lorsqu'il a donné son projet de thèse de doctorat, « *The Territorial Factor in the Jewish-Arab Conflict over Palestine and the Building of the Jewish Collectivity, 1882-1956* », des professeurs du département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Hébraïque de Jérusalem l'ont encouragé à changer de sujet car celui-ci était politique et non sociologique (in Shafir ; 1996, p.189). Il l'a toutefois défendu avec succès dans ce même département (note de l'auteur).

⁷² Dans le cadre de la SCI, l'Autre est le Palestinien. Nous verrons dans notre partie F que la sociologie traditionnelle s'est également définie en fonction de ses rapports à l'Autre qui était, à l'époque le Juif religieux.

2.1 révolution politique

Tout d'abord, en accord avec les termes d'une sociologie engagée, la SCI ne cache pas son agenda politique. Toutefois, les sociologues critiques n'ont pas adopté une philosophie de parti et nous pouvons noter des nuances, certains étant même en désaccord avec d'autres quant au projet même de la SCI. Aussi pour Shafir, le but à atteindre est politique, la résolution du conflit israélo-palestinien⁷³ :

En contribuant à la déconstruction des mythes et idéologies, et possiblement au réapprentissage du passé, les nouvelles perspectives sur l'histoire et la société israéliennes ont contribué à mettre en place une atmosphère qui a facilité et possiblement promu les efforts présents visant un processus de paix (1996).

On voit chez celui-ci une interdépendance entre la production sociologique et la politique où reconnaître l'histoire de l'Autre permet la promotion de la paix et où inversement, les accords pour la paix donnent le feu vert à cette reconnaissance.

Les Accords israélo-palestiniens constituent une étape dans le processus de paix entre deux ennemis qui depuis longtemps ont délégitimé leur existence et leur historiographie (Shafir ; 1996, p26).

Silberstein rappelle que, de manière générale, la sociologie israélienne à partir des années 1970 a démontré un intérêt pour l'Autre, celui qui a été « marginalisé, exclu ou subjugué » (Silberstein ; 1999, p.110) et que dans le cas de Shafir, l'Autre est le Palestinien (idem, p.103). Il s'agit de faire de la place dans la sociologie israélienne à la population palestinienne jusqu'alors réduite au silence (Silberstein ; 1999, p.108).

⁷³ L'utilisation des sciences humaines au service de la politique sera discutée dans notre partie sur la légitimité en avant-dernier chapitre.

Pour Shafir, ce silence académique est le résultat d'un choix politique où les immigrants juifs ont décidé d'exclure les Palestiniens de leur société afin de créer une entité homogène (Shafir ; 1996a, p.24). Aussi, réhabiliter la narration palestinienne sur le plan académique en revient à donner un crédit scientifique à des idées qui jusqu'alors avaient fait partie du domaine politique. C'est là le point essentiel lorsque l'on parle de révolution politique ; à savoir que la SCI a donné son sceau d'approbation à des énoncés politiques. C'est uniquement lorsque la thèse du colonialisme a été reprise par les universitaires israéliens, par opposition aux activistes et hommes politiques israéliens et palestiniens, qu'elles ont été écoutées (Silberstein ; 1999, p.99).

La différence principale entre la SCI et les critiques prônant la thèse colonialiste qui l'ont précédée est que celle-ci est l'œuvre de chercheurs qui écrivent depuis l'intérieur du système universitaire (Pappé ; 1997, p.30). De plus, leur titre de chercheur leur confère officiellement le rôle d'investigateur et d'enseignant du passé⁷⁴ (idem). Toutefois, il est intéressant de noter que défendre le statu quo sociologique peut être également perçu comme un acte politique. Comme le remarque Shalev, le cadre d'analyse de la sociologie traditionnelle est en harmonie avec la vision hégémonique de la société israélienne, défendre l'une en revient à implicitement défendre l'autre (Shalev ; 1996, p.173).

Pour Kimmerling le renversement politique de 1977 qui a vu pour la première fois depuis 1948 l'élection d'un parti autre que le parti travailliste, a joué un rôle important dans les sciences sociales. En effet, pour lui, la sociologie traditionnelle avait apporté son soutien au parti travailliste. Si ce dernier perd le pouvoir, alors la sociologie peut devenir indépendante de la politique (Kimmerling ; 1992, p.257).

⁷⁴ Nous reviendrons sur cela dans notre chapitre sur les dimensions sociales.

Alors que, pour Ram, le but de la sociologie critique est l'établissement d'une société dont les bases ne seraient plus ethniques et religieuses mais d'acceptation citoyenne :

La sociologie sioniste promouvait l'idée d'une identité parmi des inégaux et l'exclusion de l'autre ; la sociologie post-sioniste devrait promouvoir l'idée d'une égalité parmi des non-identiques et l'inclusion des autres (1995, p.207).

Comme nous le voyons avec ces citations, la révolution politique ne vient pas tant du fait de l'activisme politique des sociologues critiques qui participent au mouvement « La Paix Maintenant », que du fait qu'ils se placent contre la version nationale israélienne et pour la version jusqu'alors traditionnelle palestinienne. Pour paraphraser Pappé, les sociologues critiques donnent du poids académique à ce qui était jusqu'alors considéré comme de la propagande palestinienne (1997, p.33). La thèse colonialiste réhabilite donc la version palestinienne des faits tant sur le plan académique que politique.

Ben Rafael remarque qu'être de gauche en Israël a toujours été la culture politique de la classe privilégiée, si la SCI semble être plus radicale c'est à cause des questions qu'elle pose et des réponses qu'elle y apporte. Comme le note Pappé :

C'est uniquement lorsque les positions anti-sionistes, telles que celles défendues par le parti communiste israélien depuis des années, furent adoptées par les universitaires que des changements fondamentaux se sont produits dans la façon dont les Israéliens perçoivent les Arabes ou les Palestiniens, et par conséquent le projet sioniste dans son ensemble (Pappé ; 1997, p.39).

La deuxième facette de cette révolution politique est qu'elle remet également en cause l'idéologie sioniste qui avait été dominante et peu contestée jusque dans les années 1970.

2.2 révolution idéologique

Alors que l'école dominante des sciences sociales s'identifiait au discours du sionisme travailliste, les chercheurs post-sionistes, produisant des représentations alternatives de la société et de la culture israéliennes ont voulu se libérer des effets du discours sioniste (Silberstein ; 1999).

Avant de nous tourner vers le post-sionisme, et vu que celui-ci se définit par réaction au sionisme, il est important de donner une définition de travail de « l'idée sioniste ».

Nous utilisons le terme « idée sioniste » en référence à l'ouvrage de Hertzberg (1979) dans lequel l'auteur contextualise la naissance du sionisme en tant que mouvement nationaliste du XIX^e siècle⁷⁵. Le sionisme est un mouvement laïque⁷⁶ et intellectuel⁷⁷ né en Europe. Il s'inspire des idéaux des Lumières, il est influencé par l'effervescence des nationalismes de son époque et a pour motto : « la renaissance d'un foyer national juif en terre de Palestine » (Niv ; 1985). L'action sioniste se matérialise de deux façons ; par un activisme politique et par le début d'une immigration en terre de Palestine où les Juifs rachètent des terres aux habitants arabes. Terres sur lesquelles ils installent des fermes d'exploitation agricole. Replacé dans son contexte, le sionisme est donc la version juive du phénomène plus large des mouvements nationalistes du 19^e siècle.

⁷⁵ Il est à noter que le sionisme est un terme qui a évolué depuis son apparition dans les textes bibliques jusqu'à son utilisation dans les média contemporains. Un compte-rendu de cette évolution dépasse le cadre de cette thèse. Nous nous contenterons ici de donner une définition de travail, c'est-à-dire comment le sionisme en tant que mouvement nationaliste du XIX^e siècle était compris par les Juifs qui l'ont vécu et sur les bases desquelles ils ont immigré en masse en terre d'Israël dès les années 1880.

⁷⁶ Il existait au XIX^e siècle un sionisme religieux dont le mot d'ordre était « Torah et travail », mais c'est le sionisme socialiste qui a été le plus important (Niv ; 1985).

⁷⁷ Le sionisme vient de l'élite laïque des communautés juives européennes qui croyait en l'universalisme et en l'idéal de la Raison.

Les révolutions française et américaine ont eu un impact sans précédent sur les communautés juives d'Europe. En effet, en devenant citoyens du pays qu'ils habitaient, souvent depuis des générations, les Juifs ont quitté leur identité religieuse devant les promesses de l'émancipation. Or, selon Hertzberg, deux événements viennent couper court à ces promesses. Il s'agit des pogroms de Russie de 1881 et de l'affaire Dreyfus en 1895. Devant la renaissance de l'antisémitisme à l'intérieur de la société moderne, les Juifs voient dans la création d'un État le seul moyen de survivre (Hertzberg ; 1979, p.43).

C'est dans ce contexte historique que se déroulent les grandes vagues d'immigration et que se forme ce qu'Eisenstadt a appelé l'identité pionnière. C'est à l'intérieur de ce cadre idéologique que sont constituées les institutions de la période du *Yishouv*.

Eisenstadt et ses collègues reçoivent l'appellation de chercheurs sionistes d'une part parce qu'ils décrivent la création de l'État à l'intérieur de la thèse de la modernisation et que leurs études prennent pour postulat de départ la création de l'État comme une réponse à l'appel sioniste. D'autre part, parce qu'ils appartiennent eux-mêmes à la génération qui a été témoin de cette réalisation. Selon les sociologues critiques, le manque de recul vis-à-vis de la période qu'ils étudient constitue un biais majeur et un désir de légitimation chez les sociologues de *l'establishment*. Aussi, lorsque Kimmerling écrit :

Récemment, la sociologie israélienne a commencé à se diversifier et à considérer d'autres paradigmes. Avec la croissance de l'autonomie de l'État et le déclin de l'ancienne élite politique, l'autonomie de la profession sociologique a augmenté (1992, p.457),

nous comprenons que l'autonomie politique à laquelle il fait référence est celle vis-à-vis de l'idéologie sioniste. D'ailleurs, pour Lissak la SCI est dirigée contre le sionisme bien plus qu'elle n'est dirigée contre le fonctionnalisme (Ben Rafaël ; 1996, p.176). Cela révèle donc une cassure au niveau idéologique et l'entrée dans ce qui est appelé, ou du moins débattu, l'époque post-sioniste.

L'appellation post-sioniste est ambiguë car elle peut vouloir dire plusieurs choses.

Tout comme dans les débats qui entourent le postmodernisme, dans les débats qui entourent le post-sionisme il est important de distinguer, au moins de façon heuristique, entre d'un côté la (post)modernité comme un ensemble de conditions historiques et de l'autre le (post)modernisme comme un style ou une position culturelle ou un ensemble de stratégies discursives dans les domaines de l'art, de la littérature, de l'esthétique, de la théorie critique et de l'historiographie (Ophir ; 2008, p.89)

Donc, le post-sionisme peut faire référence soit à une période historique qui caractériserait la fin de l'époque sioniste, soit à un discours critique de l'idéologie sioniste. Silberstein appuie la seconde définition vu que pour lui les chercheurs post-sionistes écrivent sur les effets du sionisme dans la société israélienne actuelle (Silberstein ; 2008, p.6).

Dans le cadre d'un discours critique, post-sionisme aurait tendance à être l'équivalent d'antisémitisme (Ophir ; 2008, p.89). Alors que Silberstein réfute cela :

En tant que citoyens israéliens loyaux et inquiets⁷⁸ ils voient leurs critiques, dirigées vers les fondements sionistes de l'État, comme une étape nécessaire dans l'effort de produire une interprétation plus complexe et réaliste du passé et du présent de l'État d'Israël (2008, p.5).

⁷⁸ « *concerned* » dans le texte anglais.

Soit Silberstein n'opère pas la distinction entre discours critique et période historique, soit il appuie ce que Pappé exprime ailleurs, à savoir qu'il n'existe pas de définition commune et acceptée du post-sionisme et que la relation de chaque sociologue au sionisme n'est que l'expression de préférences personnelles :

A l'intérieur de ce groupe, les travaux de ceux qui se déclarent sionistes sont aussi antagonistes au sionisme que peuvent l'être les travaux de ceux qui se déclarent anti-sionistes. (1997, p.37).

La définition qui semble le mieux traduire le terme est celle de Silberstein qui voit dans

le post-sionisme [...] l'effort le plus récent et le plus fructueux à l'intérieur d'Israël visant à problématiser le discours sioniste et les narrations historiques qu'il a produites (Silberstein ; 1999, p.89)

Pour résumer, le sionisme, tel que nous l'utilisons dans cette thèse, fait référence à l'idéologie du mouvement nationaliste et laïque juif du dernier quart du XIXe siècle qui prônait « la renaissance d'un foyer juif en terre de Palestine ». L'antisionisme fait référence au contrepoids politique marginal posé par le parti communiste israélien et autres groupuscules d'extrême gauche dès les années 1950. Alors que le post-sionisme est un terme hybride entre des notions antisionistes et une vision postmoderne de la réalité.

Le rejet de la modernité et du progrès de la Raison a donné naissance au courant post-moderne. Le rejet du sionisme et de la vision de progrès qu'il véhiculait a été vécu de la même manière en Israël, incitant la formulation d'un courant post-sioniste (Pappé ; 1997, p.). Si ce dernier a repris des idées antisionistes, il se distingue de l'antisionisme en ce qu'il est un courant universitaire né autant d'une contestation académique que idéologique.

III Les limites du débat actuel

Jusqu'à présent, le débat qu'a suscité la SCI permet de montrer « l'unicité et la normalité » de l'État d'Israël⁷⁹.

En effet, penser le développement de la sociologie israélienne sous l'angle des révolutions nous permet premièrement de rattacher le développement de la sociologie israélienne au développement de la sociologie en tant que discipline. Nous voyons effectivement que sur le plan local, la SCI montre le passage de la thèse de la construction de l'État à celle du colonialisme et de l'idéologie sioniste à l'idéologie post-sioniste, tout comme sur le plan global, elle montre le passage d'un paradigme fonctionnaliste à la théorie du conflit et de la modernité à la post-modernité.

Nous voyons donc que la spécificité de la sociologie israélienne, donnée par son contexte particulier, est le reflet d'un phénomène qui lui est global. Celle-ci étant en fait un cas particulier de l'évolution de la sociologie en tant que discipline : le débat autour de la postmodernité, de l'objectivité de la science et du rôle du chercheur, typiques en ce tournant de siècle, se joue sur la scène israélienne autour de la résolution du conflit israélo-palestinien.

Toutefois, si la SCI lance un débat à quatre niveaux d'analyse, ceux-ci sont intrinsèquement liés les uns aux autres. Alors qu'une facette porte sur les choix théorique et paradigmatique que le chercheur doit opérer avant de se lancer dans l'analyse sociale, ces choix en apparence scientifique et académique ont des

⁷⁹ En référence au chapitre de Zygmunt Bauman : "The Uniqueness and the Normalcy of the Holocaust" in *Modernity and the Holocaust*, Cornell University Press 2000, du même auteur.

retombées politiques et idéologiques non négligeables. Dans une forme simplifiée et simpliste, le débat a connu une vulgarisation qui selon Ben Rafaël a conduit à

Une mode [...] qui consiste à catégoriser les chercheurs en fonction de leur école de pensée et de lier cette catégorie à un jugement moral et stigmatisé ... Les « fonctionnalistes » sont par définition pour *l'establishment* et font la promotion des intérêts de l'élite au pouvoir, appuyant *ipso facto* « l'oppression » des classes non privilégiées [...] les jeunes « sociologues critiques », armées des théories de la politique économique et du post-modernisme, qui, au nom des « opprimés », se battent pour la libération de la sociologie israélienne des mains du sionisme (1996, p.174-175)

Cette vulgarisation est inhérente à la portée symbolique du mot révolution qui, en plus d'impliquer une cassure, implique une libération d'un mal vers un bien.

Étudier la SCI sous ces angles comprend pourtant un paradoxe. En tant que révolution, elle représente une cassure avec la sociologie ou l'idéologie dominante alors que les idées qu'elle avance sont présentes dans la sphère politique israélienne depuis les années 1950. Pourquoi, dans ce cas, avoir attendu près de quarante ans pour voir la thèse du colonialisme percer sur le plan scientifique et académique ? Pour répondre à cette question, il faut prendre en compte les dimensions politiques et sociales du discours.

PARTIE D

CADRE MÉTHODOLOGIQUE

I L'approche historique-comparative

Pour rendre compte des dimensions politiques et sociales de la SCI nous utilisons une approche historique-comparative. Cette approche nous permet d'interpréter nos données en les réinsérant dans leur contexte social et historique. Rappelons que l'objet de cette thèse n'est pas l'histoire du *Yishouv* mais comment les sociologues, Eisenstadt et sociologues critiques, ont perçu cette période. Nos données ne sont donc pas une compilation de faits historiques mais les textes de ces auteurs. Nous sommes donc en présence de données secondaires, elles-mêmes teintées par le biais de leurs auteurs. Notre but n'est pas de trancher qui a raison et qui a tort mais de faire ressortir l'influence des auteurs sur le texte afin de montrer comment l'environnement social et politique joue sur la production des sciences sociales, créant un discours plus que des théories scientifiques qui existeraient indépendantes de leur contexte.

Pour cela nous procédons en deux étapes. La première consiste à utiliser les concepts de la sociologie de la pratique de Bourdieu et de l'analyse du discours de Foucault, vues dans notre premier chapitre, et de les appliquer à notre cas. Autrement dit, au lieu de nous intéresser à la SCI comme un paradigme, ce qu'ont fait les autres recherches, nous la définissons comme un champ et un discours. La deuxième étape consiste en une étude de textes sélectionnés en ayant pour but de valider ou non la présence d'un champ et d'un discours.

L'importance d'une étude de textes classique, en plus que de l'approche historique-comparative, se justifie d'autant plus que pour Bourdieu,

Les conflits épistémologiques sont toujours des conflits politiques : une enquête sur le pouvoir dans le champ scientifique pourrait parfaitement ne comporter que des questions d'allure épistémologique (Bourdieu ; 1975, p.93)

Autrement dit, l'étude de textes en posant des questions de fond, aussi bien sur le sens du lexique que sur l'approche des auteurs, en revient à poser des évidences non plus sur le plan épistémologique mais sur les relations de pouvoir présentes dans le champ de la sociologie israélienne.

Ce qui fait le pouvoir des mots et des mots d'ordre, pouvoir de maintenir l'ordre ou de le subvertir, c'est la croyance dans la légitimité des mots et de celui qui les prononce, croyance qu'il n'appartient pas aux mots de produire (Bourdieu ; 2001a, p.210)

Par l'analyse de textes, nous voulons retourner les critiques que les sociologues critiques ont émis contre Eisenstadt contre eux-mêmes. En fait, en nous appuyant sur Bourdieu et Foucault, nous proposons une approche constructiviste de la vérité. Par conséquent, ce que nous voulons montrer par cette critique de la SCI c'est de savoir si oui ou non elle passe le test de la validation de ses hypothèses. En effet,

L'ensemble des représentations considérées comme vraies parce que produites selon les règles définissant la production du vrai ; c'est ce sur quoi s'accordent des concurrents qui s'accordent sur les principes de vérification, sur des méthodes communes de validation des hypothèses (Bourdieu ; 2001, p.142).

Nous voulons donc voir *si et comment* les sociologues critiques jouent ce « jeu » du dialogue selon les normes établies par le champ sociologique en les soumettant à leurs propres tests. Reformuler leurs propres critiques vis-à-vis d'eux-mêmes nous permet en outre de limiter l'impact de nos propres biais ; la grille d'analyse que nous utilisons étant celle que les sociologues critiques ont eux-mêmes mis en place.

Cela permet également, par jeu de réflexivité, de limiter l'impact des conditions sociales et politiques du discours de la SCI. Pour Bourdieu, et il diffère ici de Foucault, cela redonnerait ainsi le statut de sujet à l'auteur.

Je dis que nous sommes dans un espace, que cet espace nous caractérise, et qu'en même temps, nous avons un point de vue sur cet espace, lié au point que nous occupons dans l'espace. En faisant ça je crée un autre point de vue, ouvert à tout le monde, qui me permet de dire : C'est à condition de savoir où je suis dans l'espace, et que j'ai un point de vue dans cet espace qui doit quelque chose au fait que je suis un point dans cet espace, que j'ai des chances d'être véritablement un sujet. (Bourdieu ; 2002, p.26)

Pour Bourdieu, il faut donc d'abord connaître l'espace social et les modes de détermination dans lesquels cet espace place les individus pour pouvoir comprendre les limitations qu'il nous impose et ensuite agir dessus.

II L'étude de textes

En procédant à l'analyse de textes sélectionnés⁸⁰, nous voulons mettre à jour plusieurs points, qui sont également nos hypothèses de départ. La question générale de recherche s'adresse à la sociologie critique israélienne et s'interroge quant à sa nature. Notre hypothèse principale est que la SCI appartient au discours de la sociologie israélienne, en est un moment, de la même façon que la sociologie fonctionnaliste. Aussi nous postulons que les critiques formulées à l'encontre de la sociologie d'Eisenstadt par les sociologues critiques pourraient être dirigées à l'égard de ces derniers.

⁸⁰ Cf. corpus dans notre section suivante.

Rappelons ces critiques ; premièrement la sociologie traditionnelle servait d'outil de légitimation pour l'élite au pouvoir. Deuxièmement cette sociologie écrivait dans une bulle juive, c'est-à-dire sans se soucier du contexte plus vaste dans lequel se passaient les événements de la création de l'État. Et troisièmement, les sociologues utilisaient un vocabulaire sioniste, plutôt qu'universaliste et scientifique, qui biaisait leur narration des événements.

En nous basant sur ces critiques, nous formulons nos hypothèses. Première hypothèse ; la SCI sert d'outil de légitimation de l'ordre politique de son époque et en tant que tel s'impose comme discours dominant. Deuxième hypothèse, la SCI traite de son objet d'étude de son point de vue à elle et non du point de vue de l'objet, et reste donc dans une bulle juive. Troisième hypothèse, le vocabulaire utilisé par la SCI n'est pas universaliste et scientifique mais politique et anti-sioniste, voir antisémite par moments, qui biaise leur narration des événements.

III Conceptualisation des hypothèses

1. Hypothèse 1

Notre première hypothèse est la suivante : *La SCI sert d'outil de légitimation de l'ordre politique de son époque et en tant que tel s'impose comme discours dominant.*

A l'instar de la sociologie d'Eisenstadt qu'ils décrivent comme étant au service de l'élite au pouvoir, les sociologues critiques se présentent comme les tenants d'une sociologie ouverte et libérée du politique. Il s'agit donc de voir si et comment ceux-ci n'écrivent pas des textes qui servent d'outil de légitimation aux

ambitions politiques de leur époque. Certes leurs revendications diffèrent et s'opposent à celles d'Eisenstadt, mais le contexte social et politique des années 1950-60 est bien différent de celui des années 1980-90. Aussi, nous prenons pour hypothèse que si la SCI s'est libérée de la politique « sioniste » des années 1950-60, elle ne s'est pas pour autant libérée de la politique. Les thèmes développés tournent autour des questions relatives à la relation parallèle entre le discours politique et le discours sociologique ainsi qu'aux questions relatives à la mise en place de l'État et à la citoyenneté.

2. Hypothèse 2

Notre deuxième hypothèse est la suivante : *la SCI traite de son objet d'étude de son point de vue à elle et non du point de vue de l'objet.*

Nous voulons ici voir si les sociologues critiques sont réellement sortis de la « bulle-juive » dans laquelle écrivait Eisenstadt. Nous analyserons donc si et comment les sociologues critiques tiennent compte de l'expérience des arabes pendant la période du *Yishouv* ou s'ils écrivent du point de vue de l'expérience juive. Les thèmes développés touchent donc aux concepts de l'identité israélienne ainsi qu'aux concepts de l'Autre et du rapport à l'autre.

3. Hypothèse 3

Notre troisième hypothèse est la suivante : *le vocabulaire utilisé par la SCI n'est pas universaliste et scientifique.*

Cela renvoie à l'utilisation problématique de termes politiques et usuels, définis ou non, pour le contexte scientifique, tel que « colons » ou « sionisme » ou encore d'images stéréotypées et racistes utilisées contre les Juifs en général. Nous voulons montrer comment le vocabulaire des sociologues critiques reflète une idéologie politique plus que les exigences scientifiques, ce qu'ils reprochaient à Eisenstadt. Une fois encore, le vocabulaire n'est plus sioniste, mais cela veut-il dire qu'il est devenu scientifique et neutre ?

En nous laissant guider par nos hypothèses, nous pouvons utiliser plusieurs thèmes qui vont guider notre étude de textes ; à savoir l'État et sa réalisation, l'identité et le rapport à l'autre, le rapport de force entre les différents groupes sociaux. Toutefois, nous restons ouverts aux thèmes qui pourront ressortir lors de l'étude elle-même. Ceux-ci seront décrits à la suite de nos résultats et incorporés dans la discussion qui s'en suivra.

Nous avons vu dans nos chapitres précédents que les sociologues critiques israéliens présentent leur sociologie comme étant autonome du politique et de l'idéologie sioniste mais également comme ayant rompu avec le fonctionnalisme d'Eisenstadt qui pratiquait une sociologie tronquée. En procédant tel que nous venons de le décrire, nous voulons vérifier à quel point ces revendications sont exactes ou si, comme nous le prenons pour hypothèse générale, la SCI n'est qu'une continuité de la sociologie d'Eisenstadt. Autrement dit, nous prenons pour hypothèse que la SCI appuie des thèses qui sont certes contraires à celle de la construction de l'État sans pour autant s'émanciper de cette théorie. En comparant les questions de recherche d'Eisenstadt, Shafir et Kimmerling, mais aussi la formulation de leurs enjeux et les ambitions auxquelles ils répondent nous parvenons à faire ressortir comment ils s'inscrivent malgré leurs différences à l'intérieur d'un même discours.

IV Corpus

Puisque notre objet d'étude est la SCI et que nous partons avec l'hypothèse que la sociologie israélienne est un discours auquel appartiennent l'École de Jérusalem et la SCI, le corpus d'analyse sera principalement constitué des textes de leurs auteurs. Nous avons tout particulièrement sélectionné les textes d'Eisenstadt, et ceux de Kimmerling et Shafir qui en sont les auteurs clefs (Ram ; 1995, Silberstein ; 2008). Plusieurs facteurs ont été pris en compte pour effectuer la sélection.

Premièrement, nous nous sommes principalement arrêtés aux textes de langue anglaise et française pour leur évidente accessibilité et parce qu'ils rendent bien compte que la sociologie israélienne est ouverte sur le monde, à la révision et à la critique internationale (Ben-Yehuda ; 1997).

Deuxièmement, ces textes, qu'ils soient sous forme de livres ou d'articles de périodiques⁸¹, appartiennent à la catégorie de recherches scientifiques. Nous n'avons pas sélectionné des articles d'opinion parus dans les journaux et magazines car ce qui nous intéresse c'est la démarche scientifique des auteurs et non leurs opinions politiques.

Troisièmement, nous avons sélectionné les textes de ces auteurs qui traitent directement de la période du *Yishouv* et où la mise en place de leur théorie respective est explicitée. En effet, les textes d'Eisenstadt qui ne parlent pas de la construction de l'État ne sont pas retenus, par exemple ceux qui traitent des jeunes et relations intergénérationnelles ou des études comparées sur la modernisation de sociétés autres

⁸¹ Bien entendu, la source de l'article sera prise en considération : qui publie les uns et les autres est autant révélateur que ce que le texte dit.

qu'Israël. Quant à Kimmerling et Shafir seuls les textes sur la colonisation sont sélectionnés, et donc les recherches de Kimmerling sur le militarisme, par exemple, ne sont pas incluses.

Finalement, nous nous sommes limités dans le temps : les textes d'Eisenstadt ont été publiés dans les années 1950-1960, et ceux de Shafir et Kimmerling dans les années 1980-1990⁸². En effet, comme nous l'avons vu précédemment le fonctionnalisme d'Eisenstadt a évolué dans le temps, toutefois, les critiques de Kimmerling et Shafir ne s'adressent qu'aux premiers textes d'Eisenstadt ; c'est donc à ceux-ci que nous retournerons. Quant aux textes de Kimmerling et Shafir parus dans les années 2000, ils sortent du cadre temporel de cette thèse et de manière générale ne font que reprendre et renforcer les thèmes qu'ils ont élaborés dans les années 1980-90⁸³.

Notre corpus est donc composé des articles et livres suivants :

Shmuel N. Eisenstadt

Articles

- « The sociological Structure of the Jewish Community in Palestine », *Jewish Social Studies*, vol.10, No. 1 (Jan., 1948), Indiana University Press.
- « The Oriental Jews in Israel : A report on a preliminary study in culture-contacts », *Jewish Social Studies*, vol.12, No. 3 (Jul., 1950), Indiana University Press.
- « The Place of the Elite and Primary Groups in the Absorption of New Immigrants in Israel », *American Journal of Sociology*, Vol. 57, No. 3, The University of Chicago Press (Nov., 1951).

⁸² En effet rappelons que si les années 1990 représentent le temps fort de la SCI et surtout du débat qu'elle a engendré, les premiers textes sont parus au milieu des années 1980.

⁸³ Certains articles ont été publiés plusieurs fois avec quelques changements, dans ce cas-là, nous n'avons sélectionné qu'un seul article.

- « Le passage d'une société de pionnier à un État organisé : aspects de la sociologie politique d'Israël », *Revue française de science politique*, vol.4 no. 3, 1954a.
- « Israel : Traditional and Modern Social Values and Economic Development », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Sage publication, 1954b.
- « Sociological Aspects of the Economic Adaptation of Oriental Immigrants in Israel : a case study in the process of modernization », *Economic Development and Cultural Change*, vol. 4, No. 3 (Apr. 1956), The University of Chicago Press.
- « Israeli Identity : Problems in the Development of the Collective Identity of an Ideological Society », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Sage Publication.

Livres

The Absorption of Immigrants, Routledge, London, 1954.

The Israeli Society Basic Books, Inc, Publishers, New York, 1967.

Baruch Kimmerling

Article

- « Sociology, Ideology, and Nation-Building : The Palestinian and their Meaning in Israeli Sociology », *American Sociological Review*, vol. 57, no. 4 (1992), pp. 446-460.

Livres

- *Zionism and Territory, The socio-territorial dimensions of Zionist politics* ; IIS, University of California, Berkeley ; 1983.

- *Zionism and Economy*, Schenkman Publishing Company Inc., Cambridge Massachusetts, 1983.

- *The Palestinian People : a history*, Harvard University Press, Massachusetts, 2003, first edition 1993. Co-authored with Joel S. Migdal

Gershon Shafir

Articles

- «Changing Nationalism and Israel's "Open Frontier" on the West Bank », *Theory and Society*, vol.13 no.6, 1984
- «Zionism and Colonialism », in Michael Barnett, *Israel in Comparative Perspective : challenging the conventional wisdom*, State University of New York Press, 1996c, Albany.
- «Israeli Society : A counterview », *Israel Studies*, vol.1, no.2, Fall 1996b.
- « Israeli Decolonization and Critical Sociology », *Journal of Palestine Studies* XXV, no. 3 (1996), pp.23-55.

Livre

- *Land, Labor and the Origins of the Israeli-Palestinian Conflict, 1882-1914*, Cambridge University Press, 1989.

Notre corpus comprend donc : sept articles et deux livres d'Eisenstadt, un article et trois livres de Kimmerling et quatre articles et un livre de Shafir.

PARTIE E

LES DIMENSIONS POLITIQUES ET SOCIALES DE LA SOCIOLOGIE

CRITIQUE ISRAËLIENNE

Rappelons notre hypothèse générale, à savoir que la SCI est une pratique discursive. En tant que telle, la SCI s'inscrit à l'intérieur du discours de la sociologie israélienne, dont fait également partie l'École de Jérusalem. Jusqu'à présent, les auteurs ont vu dans la SCI un changement de paradigme et l'ont donc étudié en tant que rupture vis-à-vis de l'École de Jérusalem (Kimmerling ; 1995, Ram ; 1995, Shafir ; 1996, Lissak ; 1996, Lustick ; 1988, Shalev ; 1997, Ben-Eliezer ; 1997, Ben-Yehuda ; 1997, Silberstein ; 1999). A l'inverse, nous voulons, premièrement, montrer que la SCI s'inscrit en continuité de cette École. Les revendications de la SCI, tant scientifique, qu'académique, politique et idéologique ne représentent pas des cassures mais des prises de position qui reflètent les luttes que se livrent les chercheurs à l'intérieur du champ de la sociologie israélienne. Nous voulons, deuxièmement, montrer que ces prises de position sont également le reflet de l'époque dans laquelle elles sont émises.

Les liens qui existent entre contexte social et production scientifique, ici sociologique, n'étant plus à démontrer (Bouilloud ; 2009, Camic and Gross ; 2004), nous suivons Bourdieu et utilisons les contextes politico-historiques dans lesquels a évolué la sociologie israélienne afin de dévoiler *l'habitus* et *l'œil* des chercheurs. Si le chercheur importe, c'est en tant que *marqueur social* et *fonction* du discours. Deuxièmement, en suivant Foucault, nous montrerons comment la SCI est une

pratique discursive qui ne peut être comprise qu'à l'intérieur du discours plus large de la sociologie israélienne.

I L'influence du contexte

1. Le contexte de production

Tel que nous l'avons vu dans notre première partie, le contexte de production fait référence à l'habitus et l'œil du chercheur. Dans cette thèse, le concept d'habitus est central puisqu'il nous permet de relier le contexte politico-historique de l'évolution de la sociologie israélienne à la production scientifique des sociologues⁸⁴. Spécialisée dans l'histoire de la mémoire collective, Anita Shapira décrit les différences entre les historiens de *l'establishment* et les nouveaux historiens comme des différences générationnelles.

L'élément générationnel ressort particulièrement. La grande majorité des « révisionnistes » ont atteint la maturité intellectuelle dans les années 1980, certains même dans le début des années 1990, certains étaient déjà présents dans le domaine de la recherche dans les années 1970. La majorité est née après 1948. La cible de leurs critiques sont pour la plupart des écrivains et universitaires qui ont participé à la guerre d'indépendance, beaucoup faisaient partie de l'armée [...] Megged⁸⁵ représentait l'éthos de base de la génération Palmah⁸⁶ et les expériences traumatiques qui ont formé leur vision du monde : installant ses racines en Palestine sous mandat britannique, qui [l'empire britannique] était perçu comme ennemi et impérialiste ; la rébellion arabe, qui a fait réaliser aux jeunes générations que la lutte pour la terre entre Arabes et Juifs était une question de vie ou de mort ; la deuxième guerre mondiale durant laquelle le monde était divisé entre le Bon et le Mal, sans nuances intermédiaires ; l'expérience de la faiblesse de la communauté juive et sa colère stérile vis-à-vis de l'Holocauste ; la Guerre

⁸⁴ Et donc de tirer les conclusions des exposés de nos parties précédentes, chapitres II et III.

⁸⁵ Écrivain israélien qui représente la pensée de l'histoire traditionnelle.

⁸⁶ Palmah était une unité militaire d'élite constituée des meilleurs parmi la jeunesse juive en Palestine. Elle s'est battue durant les premiers et cruciaux moments de la Guerre d'indépendance et a souffert beaucoup de pertes.

d'indépendance comme pic tragique et héroïque de tout ce qui précède [...] A l'inverse, les nouveaux historiens, sont nés après la fondation d'Israël ; pour eux, il s'agit d'un état comme un autre, avec des vertus et des péchés – et les derniers doivent être critiqués et l'opinion public doit être monopolisée contre eux (Shapira ; 1995, p.14)

Ces considérations se retrouvent lorsque l'on étudie les différences entre les sociologues de l'École de Jérusalem et les sociologues critiques vu que ceux-ci appartiennent respectivement aux mêmes générations que les historiens de *l'establishment* et les nouveaux historiens. Toutefois, si Shapira nous éclaire sur le contexte, nous préférons le concept d'*habitus* à celui de conflit générationnel car il met l'accent sur le monde social plus que sur les acteurs de la cohorte. Autrement dit, c'est l'influence du climat social et politique sur les chercheurs qui nous importe. Les différences entre les sociologues de l'École de Jérusalem et les sociologues critiques proviennent de ce que les uns et les autres ont été socialisés dans un contexte totalement différent⁸⁷.

Nous prenons donc le parti de dire que les positions des sociologues critiques ne démontrent pas un choix réfléchi mais serait le reflet de leur *habitus*. Nous retrouvons cela chez Shafir, pour qui son interprétation sociologique

était engendrée par l'expérience dérangeante d'atteindre ma maturité en tant que faisant partie de la génération israélienne de 1967. Pour moi, les retombées de la Guerre des Six jours ont révélé le fossé entre l'évidence que la société israélienne se définit au cours de ses relations multiples avec les Arabes Palestiniens sous occupation israélienne, et l'invisibilité historique et sociologique des Palestiniens dans les récits de la formation de la société israélienne des premières années (*in* Silberstein ; 1999).

De manière similaire, Eisenstadt s'interrogeant sur son parcours théorique et méthodologique nous éclaire sur la présence de l'*habitus* dans sa démarche scientifique :

⁸⁷ Cf. chapitre II de cette thèse.

Les lignes directrices de mes intérêts académiques se sont formées dans les années 1940 et 1950 sous l'impact de deux ensembles d'influences. La première influence a été le climat académique de Jérusalem du début jusqu'à la moitié des années 1950, - peut-être même plus tôt, dans les années 1935-1940 lorsque j'étais à l'école secondaire à Tel Aviv – et plus tard l'année de mon post-doctorat, 1947-48, passée à la London School of Economics.

Le deuxième ensemble d'influence ont été les processus sociaux et politiques du moment que j'ai vécu et observés de loin – la lutte pour l'établissement de l'État d'Israël, sa fondation en 1948 et les processus de sa cristallisation et du développement de la société israélienne ; et le processus mondial des premières vagues de démocratisation et de développement après la Deuxième guerre mondiale, avec les crises et tribulations qui ont suivi sur la scène internationale (2004, p.38-39).

Nous avons ici clairement la présence de l'habitus, le contexte politico-social ainsi que la présence de l'œil, l'influence académique intégrée aux expériences.

Shafir paraît lui aussi conscient de son œil, tel que le montre la citation suivante :

Je n'aurais pas été préparé à [poser des questions difficiles] si je n'avais pas auparavant suivi le cours de sociologie politique de Yonathan Shapiro et agi en tant qu'assistant de recherche pour son étude sur le mouvement travailliste de l'élite politique et de la machine bureaucratique. Lorsque je questionnais l'incompatibilité de sa théorie des élites et le caractère ostensiblement démocratique de la société israélienne, Shapiro m'invitait à réfléchir en profondeur à cette inconsistance et, de manière générale, à ne pas ignorer les sujets inconfortables ou à ne pas être appréhensif si mes recherches m'amenaient à la démystification de la révolution sioniste (Shafir ; 1996, p.190).

De plus, si nous regardons le contexte sociologique des auteurs nous voyons encore une fois l'influence qu'il a eue sur le choix des auteurs en termes de paradigmes. Eisenstadt qui a développé la thèse de la fondation de l'État développe les thèmes principaux de la sociologie fonctionnaliste dans ses études. Premièrement, la recherche de la stabilité du système est le thème clef chez Parsons. On le retrouve chez Eisenstadt dans tout son questionnement sur le passage du *Yishouv* à l'État et la cristallisation des institutions. Deuxièmement, l'existence d'une base de valeurs communes comme fondement du système social est aussi présente chez Eisenstadt

lorsqu'il étudie l'identité pionnière comme identité israélienne. Troisièmement, on retrouve le thème de la continuation du système grâce au remplacement de la population et à la socialisation dans les études sur l'absorption des immigrants.

Quatrièmement, Parsons voyait le désir de conformité des individus comme le fait d'avoir intériorisé les valeurs et parce que cela procurait une sens de gratification. Nous voyons cela chez Eisenstadt. Les Juifs orientaux, selon lui, connaissent un sentiment d'anomie précisément parce qu'ils n'auraient pas intégré les valeurs pionnières, alors que ceux qui intègrent ces valeurs ressentent une forte gratification de faire partie de l'élite. Finalement, Parsons pensait qu'il était important de prendre une photo d'une société à une époque donnée en décrivant ses institutions et les rapports existant entre celles-ci. « *The Israeli Society* » d'Eisenstadt en est l'illustration parfaite.

Chez Shafir et Kimmerling nous retrouvons aussi les thèmes développés dans la sociologie des années 1970 et 1980. Le premier point qui ressort est qu'aussi bien la théorie du conflit que la SCI sont des réactions au fonctionnalisme de Parsons et d'Eisenstadt. Nous ne sommes plus dans la recherche du maintien de l'ordre social mais dans une théorie du changement social.

Deuxièmement, il s'agit dans la sociologie du conflit de mettre en relief les relations de pouvoir et de domination dans la société, ce que font Kimmerling et Shafir en étudiant les rapports entre Juifs et Arabes. Delas et Milly (1997) donnaient à la sociologie des années 1980 les caractéristiques suivantes : soumission à la demande sociale, spécialisation des domaines de recherches, coexistence de différents paradigmes, irruption de la sociologie dans le débat public. Nous retrouvons cela avec la SCI qui répond à la demande de fournir des explications sur la guerre de 1967 et ses suites (Kimmerling ; 1992, p.451) et ses sociologues qui prennent part dans le

débat public sur le conflit israélo-palestinien en écrivant aussi bien des articles scientifiques que des éditoriaux. Nous avons vu les liens entre la SCI et le postmodernisme. Nous n'y reviendrons pas ici.

Nous voyons donc clairement comment l'œil intègre la connaissance académique, et le droit d'entrée, au vécu du chercheur afin de lui donner sa ligne directrice de questionnement, sans que cette dernière ne soit elle-même remise en question. Les concepts d'habitus et d'œil montrent comment les sociologues critiques sont déterminés par leur contexte social, celui de leur socialisation issue des pratiques de l'environnement dans lequel ils ont grandi et celui issu du champ de la sociologie.

Quant à leurs questions de recherche, elles portent aussi le tampon de leur époque. Pour Eisenstadt, la question de recherche principale est celle du passage d'une société traditionnelle à une société moderne. En effet, il s'intéresse à la naissance des institutions et de l'identité collective à l'intérieur du *Yishouv* en tant que base de la société israélienne moderne et se demande comment les différents facteurs liés à l'origine de l'État vont-ils l'affecter, c'est-à-dire la changer ou la cristalliser. La question de recherche des sociologues critiques est de voir comment les relations entre Juifs et Arabes ont influencé le développement de la société israélienne. Leur but n'est pas la description de ces relations mais de voir les effets négatifs que celles-ci ont eus sur les Palestiniens, de « redresser les torts » qui leur ont été causés. Nous voyons l'impact de 1948 et de l'après 1967⁸⁸ et cela confirme que même les motivations qu'ils donnent comme but de leur recherche ne sont que l'expression d'une époque et d'une « classe »⁸⁹.

⁸⁸ L'après 1977 en tant que période historique est caractérisé par l'annexion des territoires mais également par le traité de paix avec l'Égypte (1979) et l'Intifada (1981), qui représentent des points importants dans les relations entre Juifs et Arabes.

⁸⁹ A comprendre au sens large de groupe social.

2. Le contexte de réception

Chaque société a son régime de vérité, sa politique générale de la vérité : c'est-à-dire les types de discours qu'elle accueille et fait fonctionner comme vraie ; les mécanismes et les instances qui permettent de distinguer les énoncés vrais ou faux, la manière dont on sanctionne les uns et les autres ; les techniques et les procédures qui sont valorisées pour l'obtention de la vérité ; le statut de ceux qui ont la charge de dire ce qui fonctionne comme vrai (Foucault ; 1977, p.158)

Nous voyons ici que la théorie du discours, bien que pouvant être appliquée à n'importe quel type de société, à n'importe quelle période historique, doit tenir compte du contexte de la société à l'étude. Les rapports de pouvoir entre différentes catégories d'agents n'étant pas les mêmes dans l'absolu. Aussi, la différence de contexte entre Israël dans les années 1950 et Israël dans les années 1990 fait que nous avons deux sociétés différentes, deux « régimes de vérité » différents. Dans les années 1950, la survie physique de l'État et l'absorption des immigrants⁹⁰ montre un État naissant, où le rapport de force entre juifs et arabes n'est pas le même que dans les années 1970, où les israéliens sortent vainqueurs de la guerre des Six Jours et annexent les territoires palestiniens, ainsi que dans les années 1990 dont la principale préoccupation était la réalisation du processus de paix. Les thèses colonialistes qui ont reçu le sceau d'approbation académique dans les années 1990 ne pouvaient qu'appartenir à la sphère politique dans les années 1950.

La deuxième façon d'appréhender le contexte politico-historique est donc non plus comme habitus, point de départ, mais comme contexte de réception, point d'arrivée. Bien que replacer un texte dans son contexte d'origine soit une méthode aujourd'hui reconnue et utilisée (Camic et Gross ; 2004), utiliser le contexte de réception l'est moins⁹¹.

⁹⁰ Qui rappelons-le a fait doubler la population de l'État entre 1948 et 1951.

⁹¹ Jusqu'à présent je n'ai pas vu d'étude utiliser cette technique.

Nous pourrions faire valoir que contexte d'origine et de réception sont souvent les mêmes. Sauf que dans certains cas, des idées qui sortent « trop tôt » ne trouvent pas d'écho dans le milieu social où elles cherchent à percer. Ou dans d'autres cas, les idées sont tellement imprégnées de leur contexte de production-réception, que tenter de les appliquer à des périodes antérieures ne fait que renforcer le sceau de la période historique à laquelle elles appartiennent. C'est ce que nous voyons avec la SCI.

Les mêmes thèses qui étaient considérés comme rien d'autre qu'une attaque contre le *leadership* israélien dans les années 1950, forment aujourd'hui la base d'une discussion académique. Un processus similaire s'est produit avec le sujet sur les Palestiniens : les notions qui étaient présentes dans les cercles de la gauche radicale dans les années 1960-70 – que l'État d'Israël est né dans le péché ; que le sionisme a voulu dès le départ usurper les terres des Arabes Palestiniens et les expulser ; que cela s'est réalisé en 1948 ; que le sionisme par essence est un mouvement colonialiste – ont cessé d'être identifiés comme faisant partie d'une vision politique marginale et sont devenus des sujets légitimes de discussions académiques (Shapira ; 1995, p.32).

Comment expliquer que les mêmes thèses ; c'est-à-dire parler d'Israël sous l'angle de la colonisation, passent du statut de propagande à celui de vérité scientifique en 30-40 ans si ce n'est par l'étude du contexte d'éclosion ? Shapira explique ce phénomène comme

un changement dans les modèles de ce qui est accepté et dans les modèles de mémoire collective. Comme le changement au niveau politique, du déni de l'existence d'un peuple palestinien à sa reconnaissance et une volonté de trouver un accommodement historique avec celui-ci, au niveau de la mémoire collective nous sommes aujourd'hui prêts à accepter l'idée que la fondation d'Israël a amené un désastre pour les Palestiniens. Le processus de paix et les changements qui s'en suivent dans notre compréhension de la réalité ont rendu la société israélienne plus ouverte que jamais auparavant à réévaluer les événements historiques qui ont donné lieu à la naissance de l'État (1995 ; p.32-33)

De la même manière comment étudier Israël autrement que sous l'angle fonctionnaliste dans les années 1950-60 ? La société israélienne est naissante et doit sécuriser son installation, tant à l'externe qu'à l'interne. Sa survie physique dépend aussi bien de ses frontières que de la mise en place d'une structure bureaucratique et

l'intégration des masses d'immigrants de cultures diversifiées⁹². La perspective fonctionnaliste, offre au chercheur de l'époque les clefs pour comprendre la société émergente alors que la perspective conflictuelle permet au chercheur de théoriser les différences sociales présentes dans une société israélienne déjà établie. Les deux offrent des clefs pour répondre aux besoins spécifiques de leurs périodes respectives.

En conséquence, cela renforce le fait que loin d'être une révolution, la SCI est sortie au moment propice et est donc marquée une fois de plus par des facteurs politico-historiques qui sont indépendants des revendications qu'elle apporte⁹³. Nous retrouvons cette idée de séparation entre ce qui est dit et la portée de la SCI avec le concept d'auteur.

II l'auteur

Dans notre première partie nous avons défini l'auteur comme un marqueur social tel que préconisé par Bourdieu, ainsi que comme fonction, selon le concept d'auteur fonction de Foucault. Nous voulons maintenant montrer comment nous appliquons ces deux concepts au cas de la sociologie israélienne.

1. L'auteur comme marqueur social

Nous retrouvons l'auteur comme marqueur social lorsque nous nous intéressons à la sociologie israélienne en tant que champ. En effet, le concept de

⁹² Bien que tous les immigrants aient en commun leur judéité, ils proviennent de pays différents, Maghreb, Orient, Europe de l'Est. La culture de ces pays influence l'identité des immigrants et crée des différences culturelles autant que leur judéité les relie entre eux.

⁹³ Ceci sera renforcé plus loin dans notre partie sur le discours et la différence que Foucault opère entre des énoncés « vrais » et ceux qui sont « dans le vrai ».

champ nous permet de replacer les sociologues de l'École de Jérusalem et les sociologues critiques dans leur relation conflictuelle sans pour autant tomber dans le piège du conflit générationnel (Shapira ; 1995, Lissak ; 1996) ou du changement de paradigme (Lissak ; 1988, Ram ; 1995, Silberstein ; 1999). La lutte qui existe entre eux est inhérente au fait qu'ils appartiennent à un champ et elle est révélatrice, tout au plus, de la place de chacun, dominants et dominés. Étudier les revendications académique, politique et idéologique de chacun permet de matérialiser le champ, autrement invisible. C'est ce que Bourdieu préconise avec la mise en place d'une analyse réflexive.

L'analyse réflexive doit mettre à jour trois positions de l'agent ; sa position dans l'espace social, sa position dans le champ et sa position dans l'univers scolastique (Bourdieu ; 2001b, p.184). Autrement dit, les sociologues critiques israéliens font partie du milieu scientifique, ce qui leur donne une certaine reconnaissance sociale qui les place au-dessus du commun dans la production du vrai. Ils bénéficient ainsi de la légitimité que leur confère leur statut de chercheur, statut dont vont bénéficier leurs textes.

Puisque nous avons pris le parti depuis le début de cette thèse d'ajouter la dimension politique à la dimension sociale, nous notons que les sociologues critiques font partis du mouvement « La Paix Maintenant », ce qui sur l'échiquier politique israélien leur confère le statut de « colombes »⁹⁴. Le pouvoir symbolique qu'ils retirent d'une telle position n'est pas négligeable dans le contexte social et politique des années 1990. En effet, ils sont du côté des « bons », de ceux qui recherchent la paix. De plus, nous avons vu en première partie que les rapports de pouvoir s'immiscent à l'intérieur de la communication. Nous voyons maintenant que les

⁹⁴ En Israël, la population est découpée entre les « colombes » et les « faucons » pour les questions relatives au conflit Israélo-palestinien.

auteurs du débat entre l'École de Jérusalem et la SCI en choisissant leur lexique, thèse de la construction de l'État ou colonialisme, s'inscrivent à l'intérieur d'un rapport de force déjà existant, débat entre faucons et colombes. Autrement dit le chercheur va utiliser « le style expressif déjà constitué » dans lequel il reconnaît son habitus et par là prendre position dans l'interaction.

A l'intérieur du champ de la sociologie israélienne, les sociologues critiques font partie des nouveaux entrants.⁹⁵ Leur stratégie a été de ne pas accepter de reprendre le cadre d'interprétation fonctionnaliste de la société, les « carrières toutes faites » dont parlait Bourdieu, et donc de tenter de renverser le rapport de force avec les chercheurs établis en élaborant une thèse radicalement opposée. Finalement, sur le plan scolastique, ils s'inscrivent dans une perspective conflictuelle et donc en opposition au fonctionnalisme dominant de la sociologie israélienne. Leur capital symbolique découle principalement de leur appartenance sociale et scolastique où la théorie fonctionnaliste étant tombée en désuétude peu de chercheurs s'avanceraient dans les années 1990 à s'engager dans une telle entreprise. Ces trois positions convergent vers la réalisation de la thèse d'un Israël colonisateur que défendent les sociologues critiques.

Or, rappelons avec Bourdieu que

Le producteur de discours sur des objets du monde social qui omet d'objectiver le point de vue à partir duquel il produit ce discours, a de bonnes chances de ne rien livrer d'autre que ce point de vue (Bourdieu ; 1980, p.49, note7).

Et, étant entendu que,

L'analyste fait partie du monde qu'il cherche à objectiver et la science qu'il produit n'est qu'une des forces qui s'affrontent dans ce monde (Bourdieu ; 2001b),

⁹⁵ Nous sommes dans les années 1990.

appliquer le concept de réflexivité aux sociologues critiques israéliens revient à dévoiler les dimensions sociales politiques de leur discours, c'est-à-dire la vision du monde qu'ils défendent et qui s'infiltré dans leur production scientifique sans être remise en question.

Autrement dit, on n'est pas en présence de théories qui luttent entre elles pour expliquer le social où l'une viendrait remplacer l'autre en la disqualifiant, vision kuhnnienne de la science. On est plutôt en présence d'une structure sociale à l'intérieur de laquelle interagissent des agents et l'on ne peut comprendre ce que représente un Eisenstadt ou un Kimmerling qu'en les replaçant dans le champ de la sociologie israélienne, c'est-à-dire dans leurs interactions avec tous les autres agents. Nous retrouvons cette idée, lorsque nous allons vers la théorie du discours et de l'auteur-fonction.

2. L'auteur-fonction

L'auteur fonction est ce qui permet de regrouper les textes à l'intérieur d'un corpus tout en en excluant d'autres. Autrement dit, le texte, plus que de dire quelque chose, doit répondre aux attentes que le lecteur a lorsqu'il s'apprête à lire tel ou tel auteur. Ceci est vérifiable dans la sociologie israélienne où pour peu d'en avoir une connaissance minimale, lorsque l'on sort de l'étagère un texte d'Eisenstadt ou de Kimmerling on sait, avant même de l'avoir lu, que nous allons retrouver la thèse de la construction de l'État ou celle du colonialisme⁹⁶.

⁹⁶ Au passage, ce phénomène est également vérifiable pour l'histoire israélienne où, à l'exception de Benny Morris qui a réfuté ses thèses premières et a par là-même créé un trouble, le lecteur sait déjà ce qu'il s'apprête à lire s'il sort un Efraim Karsh ou un Ilan Pappé.

III Le texte

Le changement d'optique qui permet le passage de la thèse de la construction de l'État à celle de la colonisation n'est donc plus une révolution mais une transformation liée tant à des modifications externes, à l'intérieur du contexte politico-historique, qu'internes avec l'apport de nouveaux concepts tel la théorie du conflit. Avec l'utilisation du champ, nous avons vu les phénomènes qui expliquent la SCI dans son extériorité. Nous voulons maintenant, par l'utilisation du discours, voir ses limites⁹⁷ à l'intérieur de la discipline.

1. Discours versus paradigme

Étudier la SCI comme pratique discursive rejette qu'elle est une révolution et montre la relation de pouvoir qu'elle entretient avec l'École de Jérusalem. En nous appuyant sur Foucault, nous voulons montrer que la SCI ne peut exister que parce que l'École de Jérusalem existe. Autrement dit, ce n'est pas parce que la thèse du colonialisme reflète une réalité que celle-ci a un crédit académique, mais parce qu'elle s'inscrit à l'intérieur du discours de la sociologie israélienne, et qu'elle appartient à une discipline.

La sociologie israélienne est le discours à l'intérieur duquel s'inscrivent les pratiques discursives de l'École de Jérusalem et la SCI. Nous pourrions même dire qu'un discours est en fait un système discursif⁹⁸ où les textes sont liés les uns aux

⁹⁷ Limites est à comprendre ici dans le sens de « contours ».

⁹⁸ Foucault parle de « série discursive » (1971, p.61)

autres, se parlent et se répondent et cela sans rapport avec leur auteur. Ou plutôt, pour reprendre Foucault, la création d'un discours implique obligatoirement un développement futur de textes qui reprendront ou non les textes créateurs mais qui s'inscriront néanmoins à l'intérieur de ce discours. Ce que les pères fondateurs d'un discours produisent, ce sont « les possibilités et les règles qui permettront la formation d'autres textes » (Foucault ; 1977, p.132).

Autrement dit, Eisenstadt n'a pas simplement créé la thèse de la construction de l'État. En créant un discours, celui de la sociologie israélienne, plutôt qu'un paradigme, il a créé l'espace possible à la formation de textes qui mettent de l'avant la théorie du colonialisme, appelé SCI. Bien que la SCI émette des thèses divergentes de l'École de Jérusalem, celles-ci s'inscrivent à l'intérieur du discours de cette dernière, précisément parce que la SCI occupe un vide laissé par l'École de Jérusalem. Lorsque Foucault parle des pères fondateurs d'un discours, se référant à Freud et Marx, il écrit :

Ils ont rendu possible pas seulement un certain nombre d'analogies mais aussi (et ce d'importance égale) un certain nombre de différences. Ils ont créé la possibilité de quelque chose d'autre que leur discours, et pourtant quelque chose qui appartient à ce qu'ils ont créé (1977, p.132)

C'est sur cette base que nous comprenons que la SCI est quelque chose de différent de la sociologie d'Eisenstadt mais qui lui appartient parce qu'elle s'écrit essentiellement en rapport avec elle. Les textes des sociologues critiques ne peuvent se passer de la base que leur procure les textes d'Eisenstadt. Aussi, ils retournent toujours à la période du *Yishouv*, qu'ils déterminent comme étant la période clef, et donne une nouvelle interprétation, ou réinterprétation. Cela est également une des caractéristiques de la présence de pratiques discursives. Pour Foucault,

Le réexamen des textes de Galilée pourrait changer notre savoir sur l'histoire de la mécanique, mais elle ne pourra jamais changer la mécanique en soi. A l'inverse, le

réexamen des textes de Freud modifierait la psychanalyse elle-même de la même façon qu'un réexamen des textes de Marx changerait le Marxisme (1977, p.135-36).

Il en est ainsi dans le rapport de la SCI à la sociologie d'Eisenstadt. Eisenstadt, bien plus que le représentant de la pensée fonctionnaliste en Israël, est le père fondateur de la sociologie israélienne et son impact, ou sa domination, a tracé les grandes lignes de cette sociologie. Nous voyons donc comment la SCI est un produit de la sociologie d'Eisenstadt et comment cette dernière impose son pouvoir précisément là où les sociologues critiques voyaient leur libération. Ils pensaient le changement de paradigme comme un refus d'accepter le cadre imposé par Eisenstadt (Kimmerling ; 1995) sans penser que leur choix dépendait de ce cadre ; c'est parce qu'Eisenstadt a développé une approche fonctionnaliste qu'il y avait l'espace requis pour que les sociologues critiques formulent une approche conflictuelle ; c'est parce qu'Eisenstadt a développé le discours sur la construction de l'État que les sociologues critiques peuvent formuler le discours du colonialisme.

Le fait même que la SCI existe, dans le milieu académique, démontre qu'elle appartient au discours de la sociologie israélienne. Lorsque nous la présentons comme une continuité de l'École de Jérusalem, c'est en insistant sur cet aspect d'appartenance et donc pas en désaccord avec le principe de discontinuité.

A l'intérieur de ses limites, chaque discipline reconnaît des propositions vraies et fausses; mais elle repousse, de l'autre côté de ses marges, toute une tétalogie du savoir (Foucault ; 1971 ; p.35)

La SCI ne sort pas des sentiers battus, son objet n'est pas nouveau, ni ne le sont ses instruments conceptuels ou son horizon théorique, elle reste à l'intérieur du discours disciplinaire de la sociologie israélienne. Rappelons ici les cinq traits de la construction du vrai avancée par Foucault ; la vérité se dit sous forme de discours

scientifique et à l'intérieur des institutions qui le produisent, doit répondre aux besoins économique et politique, doit être largement diffusée, contrôlée par quelques grands appareils politiques ou économiques, et est l'enjeu d'un débat politique et affrontement social (Foucault ; 2001, p.158-9).

Nous voyons ces cinq traits clairement à l'œuvre dans la production sociologique israélienne où aussi bien la thèse de la construction de l'État que celle du colonialisme sont produites à l'intérieur de la sphère académique, répondent aux besoins politiques de leurs moments (Yair et Apeloig ; 2006), sont diffusées dans les médias et dans les publications de livres (Abitbol ; 1998), et sont au cœur du débat qui affronte sociologues de l'École de Jérusalem et sociologues critiques.

La SCI est donc vraie, ou dans le vrai, comme « expression des possibilités ».

Aujourd'hui, je pense que le problème n'est pas de tracer une ligne entre ce qui s'inscrit dans la catégorie de vérité scientifique ou dans tout autre catégorie dans un discours, mais plutôt en montrant historiquement comment les effets de vérité sont produits à l'intérieur de discours qui en eux-mêmes ne sont ni vrais ni faux (Foucault ; 2001, p.60).

Les thèses de la construction de l'État ou du colonialisme ne sont en elles-mêmes ni vraies ni fausses. Elles en acquièrent le statut qu'une fois remises en contexte historique. Autrement dit, dans les années 1950, la thèse de la construction de l'État était dans le vrai alors que celle du colonialisme ne l'était pas. Dans les années 1990, la thèse du colonialisme est entrée dans le vrai, sans pour autant réussir à totalement discréditer la thèse de la construction de l'État.

Nous venons de montrer comment les théories de la pratique et du discours nous permettent d'appréhender le rapport de pouvoir au sein de la sociologie israélienne quant à l'enjeu essentiel de la production du vrai. Nous avons ainsi vu que

dans le texte se retrouvent l'auteur, ceux qu'il représente et avec qui il écrit, ainsi que ceux contre qui il écrit, et son contexte social. Nous poursuivons ce cheminement avec une étude de texte qui nous permet d'étudier les dimensions sociales et politiques à l'intérieur même du discours, cette fois dans son intériorité. Et ainsi nous ne produisons pas l'erreur d'une étude de textes effectuée en vase clos.

PARTIE F

PRÉSENTATION DES RÉSULTATS DE L'ANALYSE DE TEXTE

Grâce à une étude de texte, nous voulons soumettre la SCI à un exposé critique où nous retournons les critiques des sociologues à l'égard de l'École de Jérusalem contre eux-mêmes. Cet exercice a pour but de démontrer les similitudes entre ces deux Écoles et d'appuyer l'hypothèse que nous sommes en présence d'un discours et non pas d'un changement de paradigme.

Nous venons de voir que la SCI ne peut être étudiée en dehors de son rapport avec la sociologie fonctionnaliste d'Eisenstadt et ce principalement parce qu'elle représente une relecture de ces textes. Autrement dit, nous voyons deux facettes à la SCI ; la production de textes qui avancent une thèse contraire à la sociologie fonctionnaliste et la critique active de cette sociologie. Pour cette raison, l'étude de textes mettra en comparaison les textes des auteurs clefs de ces deux pratiques discursives : Eisenstadt, Kimmerling et Shafir.

Cela rentre également dans le cadre d'une étude historique-comparative qui se veut de comparer une société à deux moments historiques ; ici sociologie fonctionnaliste et SCI représentent deux moments historiques de la société israélienne, puisque nous avançons l'hypothèse que chacune est le produit de son époque. Si ceci est évident pour la sociologie d'Eisenstadt, vu qu'il décrit une société dont il est contemporain, cela l'est moins pour les sociologues critiques qui se

présentent comme une révision de la sociologie d'Eisenstadt plus que d'une sociologie postmoderne contemporaine des années 1990⁹⁹.

Dans notre méthodologie, nous avons expliqué que chacune des hypothèses que nous voulons tester par notre étude de textes part d'une critique que la SCI a énoncée vis-à-vis de la sociologie d'Eisenstadt. Nous commencerons donc par exposer cette critique en retournant aux textes d'Eisenstadt. Puis nous la reformulerons, cette fois sous forme d'hypothèse qui sera dirigée vers la SCI et nous verrons si celle-ci est validée par l'étude des textes de Kimmerling et Shafir.

I La sociologie comme outil de légitimation

Comme nous l'avons vu précédemment l'une des critiques principales avancée à l'encontre d'Eisenstadt a été d'avoir utilisé la sociologie pour appuyer l'idéologie officielle (Ben-Yehuda ; 1997, p.274). Principalement visées sont ses études sur l'absorption des immigrants qui sont dénoncées comme un exercice de service civil plus que de la recherche indépendante (Kimmerling ; 1992, p.457). Les conséquences se font sentir sur la discipline.

L'incorporation de la sociologie scientifique dans le processus de la construction de l'État a influencé les questions que la discipline a posées ainsi que les points qui étaient exclus de l'agenda de recherche (Kimmerling ; 1992, p.454)

Les sociologues critiques montrent comment les thèmes présents dans l'idéologie officielle, c'est-à-dire sioniste travailliste, ressortent et sont mêmes appuyés par les études d'Eisenstadt en ce que les huit sujets principaux étaient :

⁹⁹ Notons que Kimmerling a toujours réfuté l'appellation de penseur postmoderne.

« l'absorption des immigrants, l'éducation, la mobilité sociale, les relations interethniques, la famille, le crime, la religion et le kibboutz » (*in* Kimmerling ; 1992, p.454)

De là découle notre première hypothèse : si, comme le clament les sociologues critiques, la SCI s'est détachée de la sociologie traditionnelle, alors nous devrions voir une coupure au niveau de la relation entre l'idéologie officielle et les thèmes de la SCI. Si, comme nous le pensons, la SCI appartient au discours de la sociologie israélienne, alors nous nous attendons à retrouver un parallèle entre le discours politique des années 1990 et les thèmes de la SCI¹⁰⁰.

Cette continuité ou coupure doit se retrouver au niveau des thèmes de la perception de l'État et de la citoyenneté. En effet, l'approche académique de la construction de l'État ou du colonialisme traduit, ou trahit, l'idéologie politique du chercheur. Tout comme sa définition de la citoyenneté.

1. La sociologie fonctionnaliste comme outil de légitimation

la communauté juive d'Israël a établi une société autonome et diversifiée fondée sur une agriculture moderne et une industrie de taille moyenne et une société rurale et urbaine caractérisée par des éléments coopératifs et socialistes forts (Eisenstadt ; 1951)

L'approche théorique d'Eisenstadt est de regarder la société israélienne sous l'angle de la construction de l'État. Toutefois, il n'a pas écrit dans une perspective de

¹⁰⁰ Il nous semble que nous touchons ici à l'erreur principale commise par les sociologues critiques et ceux qui sont entrés dans le débat avec eux : avoir utilisé un mauvais rapport au temps. Pour prouver qu'ils se sont éloignés d'Eisenstadt, ils montrent à quel point leur sociologie diffère de la sienne dans les années 1950-60. Mais ils oublient qu'ils écrivent dans les années 1990 et que leur approche doit donc être considérée à l'intérieur de ce nouveau contexte. Ce point est important, nous y reviendrons plus longuement dans notre prochain chapitre.

sociologie politique s'intéressant aux différents partis politiques et à l'organisation politique de l'État d'Israël¹⁰¹. Il s'est attaché à décrire les institutions qui ont été créées par la communauté juive du *Yishouv* et comment celles-ci se sont maintenues avec la Déclaration d'indépendance. Son intérêt principal est le passage à la modernité d'une société traditionnelle¹⁰².

On retrouve ce thème dans ses études sur le *Yishouv* sous diverses formes¹⁰³. En effet, la communauté juive se modernise à différents niveaux. Premièrement, elle s'émancipe de la tradition et de l'identité religieuse qui était prégnante dans la diaspora. Cela demande un nouveau système d'organisation sociale, culturelle et politique basé non plus sur une appartenance religieuse minoritaire mais sur une identité pionnière, laïque, socialiste et majoritaire. Deuxièmement, elle modernise les moyens de production agricole en ayant recours à des techniques industrielles et managériales (sous formes de coopératives Kibboutz ou Moshav) innovatrices répondants à ses besoins. Finalement, elle met en place un système social et économique nouveau en alliant une certaine flexibilité du marché tout en promouvant une plus grande intervention des agences tel que la *Histadrout*¹⁰⁴ qui régule les salaires et les subventions (Eisenstadt ; 1948, p.9).

A ce niveau, il y a modernisation par rapport aux modes de vie dans la diaspora et par rapport au mode de vie du « Vieux *Yishouv*¹⁰⁵ » et de la communauté arabe de Palestine. Par la suite, 1948 marque un tournant avec la Déclaration

¹⁰¹ Eisenstadt étudie l'organisation politique en tant qu'institution en rapport à d'autres institutions, sans la singulariser.

¹⁰² Si nous ne nous consacrons ici que sur les études qui touchent à la société israélienne, rappelons qu'Eisenstadt a étudié le passage à la modernité dans d'autres sociétés. CF notre bibliographie complémentaire.

¹⁰³ Ces thèmes sont discutés par Eisenstadt dans plusieurs des articles consultés. Le lecteur pourra se référer principalement à « The Sociological Structure of the Jewish Community in Palestine » (1948) et « The Israeli Society » (1967).

¹⁰⁴ Syndicat des travailleurs juifs.

¹⁰⁵ Faire référence à la communauté juive vivant en Palestine avant la première *Aliyah*.

d'indépendance de l'État et intéresse Eisenstadt sur le plan de la cristallisation des bases sociétales mises en place durant la période du *Yishouv* une fois que l'État met en place un gouvernement autonome et indépendant. Finalement, l'après 1948 et l'influx des immigrants demandent une nouvelle modernisation entre les nouveaux venus qui sont plus traditionnels et la société israélienne qui s'est déjà modernisée (Eisenstadt ; 1948, 1950, 1951). L'absorption des immigrants montre donc l'ajustement nécessaire que doivent fournir aussi bien les immigrants que les institutions sociales¹⁰⁶.

Pour les sociologues critiques, cette approche fonctionnaliste est tronquée parce qu'elle prend pour postulat de départ que l'État d'Israël représente une modernisation pour la Palestine et met en valeur les accomplissements de la communauté juive alors qu'elle passe sous silence les conflits qui sont survenus tout au long de cette réalisation. Par conséquent, en ne tenant compte que de cet aspect de l'histoire, Eisenstadt appuie la version officielle de l'élite au pouvoir donnant légitimité à ses actions.

Une autre façon de comprendre l'idée que la sociologie traditionnelle appuie la vision de l'élite est dans la façon dont Eisenstadt traite de l'absorption des immigrants. Selon lui, le manque d'intégration des Juifs orientaux repose majoritairement sur les déficiences présentes chez ces nouveaux immigrants. Dans son texte sur la place des élites dans l'intégration des nouveaux immigrants (1950), Eisenstadt démontre l'importance des élites communautaires orientales dans l'intégration ou le manque d'intégration de cette communauté¹⁰⁷. Eisenstadt met

¹⁰⁶ Notons d'entrée de jeu que si Eisenstadt voit que les institutions sociales doivent s'adapter aux nouveaux immigrants, il ne s'agit que de répondre aux besoins primordiaux de base. Comme nous le verrons plus loin, le poids de l'intégration reste, selon lui, sur les épaules des immigrants.

¹⁰⁷ De façon intéressante le titre aurait pu laisser supposer que les élites au pouvoir étaient celles qui auraient eu un rôle à jouer dans l'intégration des nouveaux venus alors qu'Eisenstadt ne les mentionne pas dans tout l'article.

principalement l'accent sur les différences communautaires entre une société israélienne moderne et des immigrants traditionnels qui manquent de ressources culturelles et sociales pour comprendre leur nouvel environnement comme cause principale des problèmes rencontrés. Les immigrants sont donc responsables de leur propre intégration et leurs élites doivent servir de lien dans la transmission des nouvelles valeurs. Le problème de cette approche est qu'elle ne remet pas en cause le système d'intégration et se fait le porte-parole de l'élite au pouvoir.

De manière similaire dans son texte sur les Juifs orientaux (1950), Eisenstadt définit le maintien de l'ordre social dans la verve fonctionnaliste la plus traditionnelle comme

l'habilité du système social à procurer à ses membres les satisfactions et les gratifications (économiques, affectives, de cohésion sociale, etc.) qui sont impliquées dans la définition des situations auxquelles s'appliquent les divers rôles sociaux (Eisenstadt ; 1950, p.205).

Dans la suite de ce texte, Eisenstadt montre comment il y a rupture du lien social chez les sépharades après leur arrivée en Israël

La structure sociale traditionnelle était constamment torpillée, ses présuppositions démographiques et économiques étaient brisées et des nouveaux buts et nouvelles valeurs ont émergé. Mais les dynamiques traditionnelles avaient formé la perspective sociale des individus de façon tellement profonde qu'un ajustement sans encombre aux nouvelles conditions était difficile (Eisenstadt ; 1950, p.207)

En fait, pour Eisenstadt, les Juifs orientaux ont maintenu le lien social traditionnel car, à l'instar des Juifs européens qui ont vécu l'émancipation et ont quitté l'Europe pour vivre dans un État juif et moderne, ces premiers sont venus en Israël avec l'idée de vivre plus pleinement et plus sécuritairement selon leur façon de vivre traditionnelle (Eisenstadt ; 1950, p.202). Encore une fois, le phénomène d'anomie présent dans l'expérience des Juifs orientaux et les problèmes sociaux qui

vont en découler ne viennent pas des conditions d'intégration de la société israélienne mais de l'inadaptabilité des immigrants (Idem ; p.220). Il y a légitimation en ce sens où Eisenstadt écrit du point de vue du système. Dans sa compréhension de l'anomie comme résultant du manque d'intégration de la part des orientaux on voit la légitimité et la défense de l'élite au pouvoir ; les individus n'ont pas la formation sociale adéquate pour remplir des nouveaux rôles sociaux (Idem, p.208).

Ce sentiment de légitimation est plus prégnant encore lorsqu'Eisenstadt, reprenant les mythes de l'élite concernant le regroupement des exilés, écrit :

Il y avait des facteurs objectifs très favorables pour l'assimilation des Juifs orientaux. Certains de ces facteurs étaient la situation sociologique générale de la nouvelle communauté juive (le melting pot) ; l'absence d'une quelconque idéologie négative chez les Juifs européens vis-à-vis des Juifs orientaux ; l'emphasis constante sur l'unité du peuple juif et sur la tâche commune de reconstruire le foyer national ; et la nature expansionniste et rationnelle du système économique juif en Israël qui veut utiliser de façon rationnelle toute la main d'œuvre possible (Idem ; 1950 p.203)

C'est intéressant de voir comment Eisenstadt ne voit pas les préjugés à l'encontre des Juifs orientaux qu'il reprend lui-même dans ce texte (traditionnaliste, inassimilable etc..) et surtout comment il décrit la situation, encore une fois, du point de vue de l'élite. Son rapport à la citoyenneté découle du principe du regroupement des exilés et donne donc citoyenneté aux Juifs venant de la diaspora.

Dans son chapitre sur les minorités non-juives, Eisenstadt note la tension qui existe à l'intérieur de l'affirmation d'un État moderne et Juif ; où les valeurs universalistes et laïcs donnent le droit à l'égalité à tous les citoyens et ce sans distinction sur les plans religieux et ethniques sont jumelées avec les valeurs sionistes de la réalisation d'un foyer national juif (Eisenstadt ; 1967, p.394). Eisenstadt remarque que, si l'autonomie était garantie sur le plan théorique, sur le plan pratique des différences se sont développées ne donnant pas la possibilité d'intégrer une

identité collective israélienne qui inclurait les minorités non-juives. Il note également que les relations hostiles et les incursions en provenance des pays arabes voisins ont créé un fossé entre les juifs et arabes israéliens (Idem, p.395).

Toutefois, les minorités non-juives sont présentes dans ses études, même si elles ne constituent pas un pôle d'intérêt en soi. Une fois de plus, les thèmes développés autour des minorités concernent surtout leur intégration dans la société israélienne ou comment ils peuvent représenter une menace quant à la cohésion du système social.

2. La SCI comme outil de légitimité

Rappelons notre hypothèse : *la SCI sert d'outil de légitimation de l'ordre politique de son époque et en tant que tel s'impose comme discours dominant.*

Il apparaît clairement qu'en écrivant d'une perspective colonialiste la SCI ne va pas reprendre les mythes de l'élite ashkénaze et travailliste des années 1950 et 1960. Toutefois, est-il suffisant de s'éloigner des mythes travaillistes pour prétendre pratiquer une sociologie qui s'est libérée du politique tel que le prétend Kimmerling ? En effet, surtout lorsqu'on se revendique d'une sociologie critique, l'action politique n'est pas étrangère à notre démarche. Pour pouvoir donc comprendre la relation entre la politique et la SCI il ne faut donc plus la mettre en parallèle de la politique des années 1950 et 1960 mais des années mi-1980 et 1990. D'ailleurs comme le mentionne Shafir

La coïncidence entre le processus de paix israélo-palestinien et la maturation d'une nouvelle perspective historiographique et sociologique de la société israélienne permet une mesure d'emboîtement au niveau d'une ouverture politique et intellectuelle (1996a, p.34)

Ce qui confirmerait une certaine tendance à la double légitimité.

Rappelons les grands thèmes de la politique de ces années là¹⁰⁸ : l'Intifada qui selon les commentateurs de cette période s'apparente aux secousses des années 1936-39 et 1947-48 et replace le conflit dans son contexte d'origine où deux peuples se disputent la même terre, le processus de paix avec les Accords d'Oslo en 1993, une forte immigration russe qui rappelle par son ampleur la Grande *Aliyah* des années 1948-50, une remise en question de l'identité juive de l'État qui n'a pas su intégrer les minorités juives et non-juives qui se différenciaient de l'image du pionnier et le passage d'un régime économique dirigé par l'État à une économie de marché.

Nous pouvons ici faire deux constats intéressants dans le cadre de cette thèse. On voit un parallèle entre les années 1990 et les années 1948-50, autrement dit les années de la SCI et de la sociologie d'Eisenstadt, dans les thèmes d'actualité et en ce sens où les deux périodes sont des périodes de changement et de redéfinition pour la société israélienne. La démarche des sociologues critiques devient donc évidente : premièrement donner du sens à la situation actuelle en allant chercher des clefs dans la période antérieure et, deuxièmement, vu que la sociologie fonctionnaliste n'a pas prévenu ce contexte, le désir de changer de cadre. Si le cadre fonctionnaliste ne permet pas d'expliquer les années 1990, il faut en définir un nouveau. Ce qu'ont fait les sociologues critiques.

[...] les critiques ont demandé que la sociologie formule un cadre viable au regard de la place des Arabes et des Palestiniens dans le contexte politique d'Israël [...] On a aussi demandé aux sociologues d'examiner le statut des citoyens arabes d'Israël [...] (Kimmerling ; 1992, p.451).

¹⁰⁸ Cf. notre partie B contexte de développement de la sociologie israélienne.

Toutefois, en termes de légitimité cela soulève des questions. Ne s'agit-il pas d'un exercice technocrate de répondre aux questions soulevées par les besoins politiques du moment ? Et en cela, quelle différence de démarche y aurait-il entre eux et Eisenstadt ? De même que l'absorption des immigrants était d'une importance cruciale dans les années 1950¹⁰⁹, les questions relatives à la place des Palestiniens dans la société israélienne est cruciale dans les années 1980 et 1990.

De plus, ce nouveau cadre est-il créé pour expliquer les années 1990 ou les années 1948-50¹¹⁰ ? En effet, les sociologues critiques tentent d'appliquer ce cadre dans les deux contextes, ce qui donne pour résultat une lecture de la construction de l'État différente de celle d'Eisenstadt mais en accord avec les besoins de légitimité de la politique israélienne des années 1990¹¹¹.

La SCI s'est grandement inspirée de la théorie de la frontière de Turner. Celle-ci occupe une place importante dans les textes de Kimmerling et de Shafir qui l'utilisent de manière différente. La frontière est une théorie qui explique l'expansion vers l'ouest américain, plus les hommes avancent plus la frontière recule. Pour être mise en pratique, elle demande que les territoires soient inhabités.

Kimmerling réfute l'idée énoncée par les sionistes que la Palestine était « une terre sans peuple pour un peuple sans terre ». En effet, pour lui, il n'existait pas de

¹⁰⁹ Rappelons que la population de l'État a doublé en deux ans et que l'immigration non sélective, outre ses demandes matérielles en logements et emplois, a donné un visage culturel nouveau à la société israélienne qui dans les années 1930 avait établies institutions et ses valeurs collectives, œuvre d'un leadership travailliste sioniste ashkénaze.

¹¹⁰ A notre avis, il s'agit là de l'erreur commise par les sociologues critiques et nous la verrons plus en profondeur dans notre partie « anachronisme », à savoir d'avoir transplanté un cadre qui répond aux besoins d'une période sur une autre.

¹¹¹ Comme nous l'avons dans notre partie « la SCI comme révolution politique » p.112, un des efforts était de permettre le dialogue avec les Palestiniens en donnant une légitimité académique à « leur version de l'histoire ».

frontière sous mandat britannique car la terre était habitée et donc ne laissait pas de place à l'expansion. Il s'appuie sur le fait que les terres devaient être achetées et qu'il devait donc y avoir un transfert de titre de propriété. De par les régulations en place et du prix des terres sur le marché, qui comparativement au prix des terres dans les autres pays était très élevé, l'expansion était limitée et la concentration juive s'est faite dans les vallées et les villes côtières (Kimmerling ; 1983b, p.11). Selon Kimmerling, le degré de « frontièrité » se calcule en fonction du marché des territoires : là où les terres peuvent être achetées, le degré était faible alors qu'il était nul dans les régions du centre et les montagnes où la terre n'était pas vendue¹¹² (Kimmerling ; 1983b, p.64).

Kimmerling retient de cela que la frontière a été artificiellement créée et que celle-ci a, par la même occasion, délimité les contours de la nation, car si les immigrants échangeaient du capital contre des terres, les terres prenaient une connotation nationaliste à la fin de la transaction.

Toutefois, le caractère collectif, et donc national, que prenaient les terres une fois achetées, ainsi que l'installation de kibboutz agricoles donnaient aux immigrants un contrôle qui, pendant la période du *Yishouv*, remplaçait la souveraineté et ont permis de jeter les bases physiques et géographiques de l'État (Kimmerling ; 1983, p.23).

Shafir utilise la frontière non pas dans une relation des immigrants à la terre mais dans leur relation au travail et au marché économique. En effet, pour lui, la « conquête de la terre » est subalterne à celle du marché ; c'est pour pouvoir donner du travail aux immigrants de la deuxième *Aliyah* que des fonds ont été mobilisés pour l'achat collectif de terres dont le contrôle appartenait au Fond National Juif et sur lequel étaient établis des kibboutz. En effet, Shafir montre que les immigrants de la

¹¹² Il est intéressant de noter que les régions du centre et les montagnes étaient essentiellement peuplées par les *fellaheens* qui représentent selon Kimmerling et Migdal l'image de l'identité palestinienne comme nous le verrons dans notre hypothèse 2.

première *Aliyah* recrutait leur main-d'œuvre dans la population arabe locale. Au fur et à mesure que l'immigration s'intensifie et que les besoins de fournir du travail pour les nouveaux venus augmentent, les dirigeants font face à un nouveau dilemme : les immigrants refusent de travailler au salaire en place et les propriétaires ne veulent pas augmenter les salaires. La création du kibboutz permet de remédier à ce problème en séparant la main d'œuvre juive et arabe¹¹³ (Shafir ; 1989, p.14).

En d'autres termes, pour Shafir, l'achat des terres est venu sécuriser un marché économique. Ce marché économique a en retour permis la création de « colonies ethniques » qui ont, par la suite, donné une base géographique à la formation de l'État. Nous sommes donc dans une vision matérialiste de l'Histoire où les dimensions économiques priment sur l'idéologie. En cela, Shafir voit le sionisme comme le résultat et non la cause de l'implantation juive. Il diffère ici de Kimmerling qui opte pour la thèse du colonialisme dans les résultats et qui donc ne réfute pas que l'idéologie sioniste ait joué un rôle primordial dans l'établissement des immigrants Juifs en Palestine comme nous le montrent les deux citations suivantes

Mais, ce Sion, aussi abstrait qu'il était (et peut-être même partiellement en raison de cela) est devenu le symbole mobilisateur du mouvement national juif (Kimmerling ; 1983, p.9).

Le sionisme sans la Palestine était voué à l'échec en tant que mouvement nationaliste (Idem)

De plus, ce dernier note que l'entreprise sioniste n'était pas une entreprise colonialiste comme les autres car loin de s'avérer prospère, celle-ci demandait

¹¹³ Notons au passage que le kibboutz est organisé sur une pratique collective de rotation où chacun effectue un travail qui bénéficie à la collectivité en échange duquel il reçoit des repas et un lit. Il n'y a pas de salaire pour le travail dans un kibboutz.

constamment un influx d'argent et de main-d'œuvre de la diaspora, ce qui a en retour influencé le développement de ses institutions (Kimmerling ; 1983, p.13) ; à savoir le Fond National Juif, le Kibboutz et la *Histadrout*.

Kimmerling retire de cela qu'Israël n'est pas une entreprise colonialiste au même titre que les autres car elle ne présente aucune rentabilité économique (Kimmerling ; 1983, préface et p.3). Il appuie ainsi la vision d'Eisenstadt que ce sont des facteurs politiques et nationalistes qui ont motivé les immigrants. Cette réalité, degré de faible frontièrité jumelé avec les motivations nationalistes, est ce qui a dicté le choix du modèle économique qui a prévalu dans la période du *Yishouv*. Kimmerling note que l'idéologie sioniste de Herzl favorisait plus un laissez-faire économique mais que le conflit entre les immigrants de la première et de la deuxième *Aliyah* sur les conditions de travail a donné lieu au modèle qui favorisait l'exclusivité de la main-d'œuvre juive¹¹⁴ (Kimmerling ; 1983, p.14).

En effet, si les immigrants de la première *Aliyah* employaient une main-d'œuvre arabe, les immigrants de la deuxième *Aliyah* ont développé les établissements du type kibboutz afin de répondre à leurs propres besoins d'emploi. Ce conflit se politisa et l'exclusivité de la main d'œuvre juive devint un symbole national (Kimmerling ; 1983, p.48). Il est intéressant de noter dans cette logique un certain sens de légitimité à l'idéologie sioniste où le caractère colonialiste n'a pas été voulu mais s'est retrouvé dans les faits comme conséquences de luttes internes. Nous voyons là la différence principale entre Kimmerling et Shafir, où chacun propose une lecture, idéaliste ou matérialiste, des mêmes événements.

¹¹⁴ Kimmerling note que d'autres modèles auraient pu être choisis mais il n'en donne pas les détails.

Cette différence entre les auteurs se retrouve au niveau de la formation de l'État. Pour Kimmerling, avant l'instauration de l'État en 1948, les immigrants Juifs s'étaient déjà rendus souverains sur les terres qu'ils avaient achetées premièrement et précisément parce que la présence sur ces terres représentait une forme de contrôle. Deuxièmement, durant la période du *Yishouv*, la propriété collective ou institutionnelle des terres était un substitut à la souveraineté. Finalement, avec 1948, les immigrants réalisent la souveraineté qui donne une autorité « suprême et exclusive » à l'État sur ses territoires (Kimmerling ; 1983, p.20). Là encore, l'achat des terres est ce qui prime chez Kimmerling, alors que chez Shafir il s'agit de l'organisation au sein du marché de la main d'œuvre. En effet, pour ce dernier la formation de l'État s'est faite en trois phases ; l'organisation politique des travailleurs agriculteurs, leur volonté de travail gardé, et finalement la création de colonies sous forme de coopératives (1989, p.20).

Toutefois, cette différence a tendance à s'estomper dans les années 1990 ; années durant lesquelles les visions de Kimmerling et Shafir semblent avoir évolué et s'être rejointes autour du thème commun de l'exclusion volontaire des Arabes. Kimmerling reprend le modèle économique qu'il a décrit mais le présente de la façon suivante :

Les Juifs établissaient une économie basée essentiellement sur l'exclusion des Arabes de la terre qu'ils cultivaient et du marché du travail juif (Kimmerling et Migdal ; 1993, p.24).

Il laisse supposer ici que l'exclusion était voulue et avait été pensée dans le cadre des relations entre Juifs et Arabes¹¹⁵. Ceci contredit sa thèse précédente mais répond aux besoins de celle du colonialisme. En parallèle, Shafir s'éloigne de sa

¹¹⁵ Vu que le thème du livre de Kimmerling et Migdal est la création du peuple palestinien, revenir sur le modèle économique juif de la période du *Yishouv* qu'il a élaboré dans son livre de 1983 est peut-être un exercice hors contexte. Il aurait toutefois pu en donner la référence en note de bas de page.

vision matérialiste et voit que l'idéologie sioniste, qui selon lui est une version locale du colonialisme européen, a finalement joué un rôle important.

Les premiers immigrants sionistes qui arrivaient en Palestine étaient confrontés à un dilemme, à savoir allaient-ils favoriser l'établissement de plantation ethnique ou celui d'une colonie pure ; allaient-ils choisir de traiter les Palestiniens comme une caste économique défavorisée ou de les exclure de leur société (Shafir ; 1996, p.24)

Ici, ce ne sont plus les conditions économiques qui déterminent la relation des Juifs aux Arabes mais les motivations idéologiques colonialistes qui montrent un choix délibéré d'aliénation de la population arabe¹¹⁶. Selon lui, les immigrants devaient choisir entre des établissements ethniques mais qui donnaient du travail à de la main-d'œuvre arabe, ou des « colonies pures » qui excluaient totalement les Arabes.

Il est intéressant de noter que les auteurs n'interrogent pas leur changement d'approche. Par contre, en termes de rapport avec la sociologie d'Eisenstadt, le thème de l'exclusion des Arabes ne montre pas de rupture, si ce n'est que pour Eisenstadt les immigrants avaient choisi de vivre en séparation afin de créer un nouveau système alors que pour Kimmerling et Shafir cela résulte d'un acte raciste de négation. Nous reviendrons sur ce point dans notre section suivante sur l'identité et les rapports à l'autre.

Par ailleurs, le livre « *Palestinians, the Making of a People* » (1993) de Kimmerling et Migdal est très intéressant lorsque l'on s'attarde à la démarche des auteurs. Il s'agit de montrer comment s'est formé le peuple palestinien au travers de la création d'une identité et au fil d'une chronologie d'événements. Nous reviendrons sur cet ouvrage dans notre partie sur l'identité. Ce que nous voulons souligner ici

¹¹⁶ Notons ici que Shafir ne donne aucune référence pour appuyer cette affirmation. Nous développerons ce point dans notre prochain chapitre.

c'est que les auteurs utilisent le même questionnement et la même méthodologie fonctionnaliste qu'Eisenstadt avait utilisé dans « *Israeli Society* » (1967).

La création d'une nation demande un mélange de valeurs et de mythes, de l'imagination d'un peuple et de son identité. Cela demande un leadership, mais aussi des fondations sociales qui donnent le pouvoir aux dirigeants et qui établissent les limites de leurs accomplissements. Dans ce livre, nous sommes moins intéressés aux protocoles et à la diplomatie qu'aux dynamiques et aux croyances des paysans, des travailleurs urbains, des marchands et des propriétaires terriens et de leurs relations avec les dirigeants. Car en particulier avec *Al Nakba* – l'effondrement catastrophique de la communauté palestinienne dans la guerre contre les Juifs en 1948 – nous voyons le contenu de ce que cela signifie d'être palestinien façonné aussi bien par cette fondation que par le vieux leadership¹¹⁷ (Kimmerling et Migdal ; 1993, xv).

En termes de légitimité, en quoi leur texte diffère-t-il de celui d'Eisenstadt ?

De plus dans cet ouvrage, tout comme dans ses textes de 1983, Kimmerling a une vision très paternaliste de la Palestine qu'il décrit comme une « société traditionnelle », « d'organisation féodale », qui est « à peine plus avancée que les pays voisins parce qu'elle a bénéficié pour son développement de son ouverture vers l'occident de par son caractère de Terre Sainte »¹¹⁸ (Kimmerling ; 1983, p.41-42). Si Kimmerling ne donne pas aux sionistes l'exclusivité de la modernisation du pays, la Palestine a toutefois vu son passage à la modernité dans les années de la fin du 19^e siècle grâce à l'influence européenne. En cela encore, nous voyons plus de similitudes avec la sociologie fonctionnaliste que de points de rupture.

¹¹⁷ Nous renvoyons le lecteur à notre chapitre sur « l'Évolution de la sociologie israélienne » pour voir l'étendu du parallèle avec la citation de l'introduction de « *The Israeli Society* » (1967), d'Eisenstadt.

¹¹⁸ C'est intéressant de voir qu'il critique Eisenstadt d'utiliser *Eretz Israël* en référence à la Palestine à cause d'une connotation théologique alors que lui utilise l'appellation « la Terre Sainte ». Nous reviendrons sur l'utilisation du vocabulaire dans notre troisième hypothèse.

II Le point de vue du sociologue

La deuxième critique énoncée à l'encontre d'Eisenstadt est qu'il a écrit dans une « bulle juive » ; c'est-à-dire qu'il a décrit des phénomènes sociaux qui se sont passés à l'intérieur de la communauté juive du *Yishouv* sans tenir compte du contexte plus large de la réalité mandataire de l'époque, puis après 1948, il n'a pas tenu compte des relations conflictuelles entre Israël et les pays arabes voisins¹¹⁹. Kimmerling dénonce le fait qu'Eisenstadt situe la réalisation de l'État d'Israël à l'intérieur de l'histoire juive, plus qu'à l'intérieur de l'histoire universelle (Kimmerling ; 1996). En posant cette critique, Kimmerling souligne l'absence de l'autre, c'est-à-dire le Palestinien, à l'intérieur de la vision d'Eisenstadt.¹²⁰

De cette critique découle notre deuxième hypothèse. De par leur perspective théorique, nous nous attendons à voir les sociologues critiques étudier les rapports entre Juifs et Arabes à l'époque du *Yishouv*. Or, si, comme nous le pensons, la SCI fait partie du discours sociologique israélien, nous nous attendons à trouver dans les textes de Kimmerling et Shafir une façon similaire de traiter des relations entre Juifs et Arabes. Dit autrement, dans le contexte de la SCI, écrire à l'intérieur d'une « bulle juive » en reviendrait à écrire d'un point de vue israélien des années 1990 sur le sujet des relations entre Juifs et Arabes. Pour rendre compte de cela, nous nous intéresserons aux thèmes de l'identité israélienne, de l'autre et du rapport à l'autre chez Eisenstadt, puis chez Kimmerling et Shafir.

¹¹⁹ Cette critique comporte un deuxième point qui concerne le vocabulaire utilisé par Eisenstadt et qui est un vocabulaire « juif ». Pour cette thèse, nous avons découpé cette critique en deux hypothèses, la présente et la suivante.

¹²⁰ Critique reprise dans les textes de Shafir.

1. Le point de vue d'Eisenstadt

L'identité est un thème central chez Eisenstadt car, comme dans toute étude fonctionnaliste, le système social repose sur une base commune de valeurs qui est transmise d'une génération à l'autre. Pour Eisenstadt, l'idéologie sioniste est à la base de l'identité israélienne (Eisenstadt ; 196!, p.117). En effet, la communauté juive du *Yishouv* a jeté les bases d'une nouvelle identité juive autour de la renaissance de l'hébreu en tant que langue moderne et de l'image du pionnier, qui est la création culturelle principale de la deuxième *Aliyah* (Idem ; p.117). On retrouve chez le pionnier les caractéristiques suivantes ; il se sacrifie pour le bien commun, vit en communauté et est indépendant de la diaspora tant sur le plan financier que de la défense physique (idem). Le but que le pionnier veut atteindre est la réalisation d'un État juif, moderne et socialiste, en terme fonctionnaliste la création d'un nouveau système d'organisation sociale, culturelle et politique.

Pour Eisenstadt, la force de l'idéologie pionnière vient du fait que les groupes ne se sont pas impliqués dans les problèmes des structures sociales déjà existantes (Eisenstadt ; 196!, p.118) ; ou c'est précisément parce que les pionniers se sont retranchés sur eux-mêmes qu'ils ont pu créer un système social. Ce qu'Eisenstadt semble dire ici c'est que la réussite des immigrants vient du fait qu'ils ont vécu dans une bulle juive et lancé les bases d'une société nouvelle plutôt que d'essayer de composer avec la réalité mandataire des années 1880 et suivantes. De plus, dans son introduction à *The Israeli Society* » (1967), Eisenstadt compare la mise en place de l'État « aux autres tentatives d'implantation des institutions sociales occidentales à l'intérieur d'un contexte nouveau et non-occidental » (p.4)

Toutefois, dans le cas d'Israël la tentative ne s'est pas faite à l'intérieur d'un vide culturel, comme dans le cas de l'Australie, par exemple, mais dans une partie d'un

environnement traditionnel du Moyen Orient qui contenait toutes les caractéristiques des pays soit-disant sous-développés. Les pionniers juifs, dans l'ensemble, avaient tendance à se tenir à l'écart de cet environnement et ont tenté de transplanter dans leur propre cadre diverses institutions européennes. (Eisenstadt ; 1967, p.5)

Nous voyons ici que pour Eisenstadt écrire dans une bulle juive ne découle pas de la négation d'une réalité mais d'un choix dicté par sa lecture des événements, à savoir que les pionniers eux-mêmes se sont tenus à l'écart.

De plus, Eisenstadt note qu'à l'époque où s'est développée l'idéologie pionnière, aucun autre groupe n'a développé de contre-mythe ou de contre-idéologie ; renforçant donc son hégémonie (Idem ; p.120). Les défis posés à l'idéologie pionnière viendront avec la quatrième *Aliyah* et le développement du secteur privé ainsi qu'après 1948, après que la fondation de l'État soit devenue une réalité (Idem, p.120). Selon Eisenstadt, après 1948 l'identité israélienne a évolué vers deux caractéristiques principales ; un patriotisme local fort et un sentiment de judéité qui en Israël ne demande pas d'être défini par rapport à un groupe majoritaire (Idem, p. 121).

Effectivement, chez Eisenstadt, la présence d'une bulle juive est ressentie. Même lorsqu'il parle des minorités juives ou non-juives c'est par rapport à leur place dans la société israélienne. D'ailleurs c'est peut-être là un élément sur lequel les sociologues critiques seraient passés en peu vite ; dans le cadre d'une sociologie israélienne, le groupe de référence est en toute logique les immigrants juifs. C'est bien là le point novateur souligné par Eisenstadt : nous sommes en présence d'une société qui se veut juive et moderne, où être Juif implique faire partie du groupe majoritaire. Dans ce cadre fonctionnaliste, les minorités non-juives n'occupent qu'une place secondaire en vertu du risque qu'elles pourraient causer à la stabilité du

système¹²¹. Aussi, lorsqu'Eisenstadt décrit le processus d'institutionnalisation de l'idéologie pionnière, il montre l'importance de maintenir des symboles collectifs vis-à-vis de la population arabe et du gouvernement mandataire (Eisenstadt ; 1967, p.119).

Toutefois il nous semble que la présence de l'autre, et ce dans la définition même de l'identité israélienne, est également très ressentie. L'autre pour Eisenstadt n'est certes pas le Palestinien ou l'Anglais mais le Juif tel qu'il a été identifié jusqu'alors dans l'histoire. Eisenstadt note le paradoxe qui a vu le désir de créer un Juif moderne : d'un côté il s'agissait de préserver l'existence juive et d'un autre il y avait un rejet de cette existence dans ce qu'elle avait de restrictif vis-à-vis des possibilités offertes par la laïcité (Eisenstadt ; 1948, p.3). Il s'agissait de créer quelque chose de nouveau ; un nouvel État mais aussi un nouveau Juif que l'on retrouve dans l'idéal du pionnier.

L'idéologie qui anime ce pionnier est la formation d'un État d'Israël indépendant. Il travaille la terre, il organise les différentes institutions sociales et politiques. Il n'est donc pas à la recherche de profits matériels immédiats ou de sécurité (Eisenstadt ; 1967).

Le désengagement vis-à-vis de l'identité juive religieuse est évident mais également vis-à-vis de la communauté juive qui vivait en Palestine dans l'Ancien *Yishouv*. Il s'agissait d'une communauté religieuse, bercée dans l'étude, qui n'avait aucune revendication politique sur la terre, qui dépendait de la diaspora pour sa survie matérielle et physique. Le pionnier est juste l'inverse ; il est laïque et travaille la terre, s'organise socialement et politiquement. Il semblerait donc que le rapport à l'autre est présent dans la sociologie d'Eisenstadt mais que celui-ci prend l'aspect du Juif

¹²¹ Rappelons que dans toute étude fonctionnaliste, chaque groupe est étudié en fonction du risque qu'il pose à la stabilité du système. Il pourrait s'agir de communauté ethnique comme des jeunes ou des personnes âgées etc..

religieux plutôt que du Palestinien. D'ailleurs, au fur et à mesure qu'évolue l'identité israélienne, après 1948, l'autre devient le Juif oriental, venu des pays afro-asiatiques, dans ce qu'il personifie l'aspect traditionnaliste rejeté par l'idéal du pionnier¹²².

Eisenstadt décrit les Juifs orientaux comme vivant en

petites communautés composées de familles nombreuses de type patriarcal comprenant trois ou quatre générations. Ils maintiennent leur allégeance aux rituels et observances juives traditionnelles qui sont centrées autour de la synagogue et de l'école religieuse. Leur élite était composée d'un mélange de richesse et d'érudition (Eisenstadt ; 1950, p.202)

Parce qu'Eisenstadt écrit d'un point de vue de la société intégrante, la question qui ressort de ses études sur les Juifs orientaux est comment faire de ces immigrants des pionniers sans trop de pertes économiques ou de dérégulation (Eisenstadt ; 1951 ; 1954). Nous voyons donc que l'autre n'est pas absent de la sociologie d'Eisenstadt. Cet autre ne fait simplement pas référence aux palestiniens comme l'auraient souhaité les sociologues critiques qui voient dans les relations entre Juifs et Arabes la clef pour comprendre l'identité israélienne.

2. Le point de vue de Kimmerling et de Shafir

Rappelons notre deuxième hypothèse : *la SCI traite de son objet d'étude de son point de vue à elle et non du point de vue de l'objet*. Contrairement à ce que l'on attendait, nous voyons que la vision de l'identité israélienne chez Kimmerling ne diffère par tellement de celle d'Eisenstadt¹²³. Bien que la thèse de Kimmerling soit de

¹²² D'ailleurs Eisenstadt définit les Juifs orientaux comme un groupe sociologique à part (Eisenstadt ; 1950, p.200)

¹²³ Dans les textes étudiés, Shafir ne parle pas du pionnier ou de l'identité israélienne. Son ouvrage sur la question a été écrit après le cadre temporel de cette thèse. Cf. bibliographie complémentaire.

dire que l'identité est définie par les rapports entre Juifs et Arabes, ses textes montrent que cela ne se vérifie que pour l'identité palestinienne.

En effet, pour Kimmerling le pionnier s'est construit à l'intérieur de son projet nationaliste, et donc à l'intérieur de l'idéologie sioniste. C'est le rapport de force conflictuel entre les premières et deuxième *Aliyot* qui est présenté comme le moteur de la définition des symboles des pionniers. Kimmerling rappelle que les immigrants de la première *Aliyah* étaient venus en famille, étaient regroupés en *moshav* et avaient recours à la main-d'œuvre arabe locale pour cultiver la terre. Les immigrants de la deuxième *Aliyah* étaient majoritairement des jeunes russes, venus seuls, avec une idéologie socialiste et qui demandaient un salaire plus élevé que les paysans arabes. La création du kibboutz comme établissement exclusivement juif répondait aux besoins en logement et en emploi de cette deuxième *Aliyah*.

La demande pour la main-d'œuvre exclusivement juive s'est radicalisée au nom de symboles nationalistes et socialistes (Kimmerling ; 1983, p.48)

On voit donc que ce qui a déterminé les relations entre Juifs et Arabes n'ont rien à voir avec le rapport, ou non rapport, que ces deux communautés entretenaient entre elles. Parce que les Juifs établis ne voulaient pas employer les nouveaux venus, alors ceux-ci se sont organisés pour gagner un pouvoir politique (Kimmerling ; 1983, p.48). Ce qui a eu pour résultat que

Le conflit économique et politique à l'intérieur de la communauté juive a placé le système en entier en conflit, en termes économiques, avec la communauté arabe (Kimmerling ; 1983, p.51).

Kimmerling note par ailleurs que les relations économiques sont bilatérales ; si le marché du travail juif est partiellement fermé à la main-d'œuvre arabe, le marché du travail arabe est lui entièrement fermé à la main-d'œuvre juive. (Kimmerling ; 1983, p.51). Selon Kimmerling cette fermeture n'était pas liée à des raisons politiques

ou idéologiques mais venait plutôt au fait que l'économie arabe était sous-développée et n'avait donc pas de travail à offrir (Kimmerling ; 1983, p.51). En cela, il partage la vision (orientaliste?, sioniste?) d'Eisenstadt que les immigrants juifs ont apporté la modernisation économique en Palestine¹²⁴.

Au fil des années, les communautés sont devenues moins dépendantes l'une de l'autre sur le plan économique. Toutefois Kimmerling et Migdal notent que, dans les années 1930 en période de récession, les sionistes ont tenté d'organiser sans succès des syndicats de travailleurs arabes. Finalement, les sionistes se sont consacrés à leurs propres problèmes ce qui par conséquent, « dans un cercle vicieux », les arabes se sont définis de plus en plus en opposition aux travailleurs juifs et aux Juifs en général (Kimmerling et Migdal ; 1993, p.49)

Pour Shafir, les relations entre Juifs et Arabes ont existé et ont été tendues dès le départ. Shafir voit ces relations essentiellement dans deux marchés : le marché de l'achat des terres et le marché du travail. Dans le marché des terres, Shafir s'appuie sur d'autres auteurs pour montrer qu'il y avait des tensions des deux côtés. Il s'appuie sur Porath et Reichman pour montrer que les tensions ont augmenté aussi bien chez les Juifs qui ont dû choisir entre l'expropriation ou la guerre, que chez les Arabes qui ont demandé aux anglais de passer une loi interdisant la vente des terres et ont pratiqué l'intimidation vis-à-vis des immigrants (Shafir ; 1996c, p.197).

Dans le marché du travail, Shafir réfute l'idée de Kimmerling que l'exclusivité de l'emploi des Juifs a été le résultat d'un conflit interne. Il s'appuie sur Shapira pour qui la réalité politique et les questions de sécurité ont demandé la

¹²⁴ Dans leur livre *Palestinians, the Making of a People* (1993), Kimmerling et Migdal notent que les premiers à avoir apporté une certaine modernisation économique sont les Templiers dans les années 1830.

séparation au niveau du marché du travail (Shafir ; 1996b, p.199). Toutefois la citation suivante tend à montrer que les relations entre Juifs et Arabes sont subalternes aux relations internes à la communauté juive :

Les relations entre Juifs et Arabes sur le marché du travail n'ont jamais été aussi vicieuses et violentes que les conflits sur la terre car les intérêts des fermiers juifs dans les moshav privés qui, de loin, préféraient les travailleurs arabes qui étaient meilleur marché et se pliaient davantage que leurs frères juifs, et ceux des travailleurs juifs divergeaient (Shafir ; 1996b, p.198)

Pour Shafir c'est la création du Fond national juif et des Kibboutz qui a permis la construction d'un secteur économique juif (Shafir ; Idem, p.234). Ce qui montre un changement d'optique depuis son texte précédent où il écrivait :

Au début, les travailleurs de la deuxième Aliyah étaient contre la colonisation [...] alors que le WZO voulait obtenir la Palestine au travers de moyens diplomatiques [...] Les travailleurs ont changé leur attitude lorsque [la colonisation] était liée à une solution au problème des travailleurs (Shafir ; 1989, p.189-190)

En fait, Shafir voit dans la deuxième *Aliyah* le début de l'exclusivité du travail juif, ce qu'il appelle « la conquête du travail », comme résultant du désir d'exclure les Palestiniens de la construction d'une société juive (Shafir ; 1996c, p.234). Selon Shafir, l'activité juive dans les marchés de terre et du travail a suivi six étapes.

Avec la première *Aliyah* en 1882 il y a formation d'une strate de petits fermiers propriétaires que Shafir décrit comme une forme de colonisation de plantation coloniale agricole, première phase. La deuxième phase connaît une intensification de ce processus avec un recours à une main d'œuvre arabe non qualifiée saisonnière et l'acquisition de terrain rendue possible grâce à des fonds provenant de la diaspora. La troisième phase est caractérisée par l'arrêt des fonds et donc par une augmentation et une rationalisation du système de plantation. La quatrième phase voit l'arrivée des immigrants de la deuxième *Aliyah* qui n'ont pas de

ressources et qui abaissent leurs standards de vie à ceux des travailleurs palestiniens. La cinquième phase est celle où est mise en œuvre la « conquête du travail » pour arriver, en sixième phase, à une autonomie de travail permise grâce à l'établissement des colonies sous leur forme coopérative (Shafir ; 1989, p.187)

D'ailleurs, pour Shafir, la théorie de la colonie pure était basée sur quatre éléments : rejet du capitalisme¹²⁵, nationalisation de la terre, style de vie coopératif (kibboutz), influence dans le WZO (organisation sioniste mondiale) (Shafir ; 1989, p.191).

Ce qui est intéressant, aussi bien chez Shafir que chez Kimmerling, c'est qu'ils pensent trouver dans la relation entre Juifs et Arabes les clefs pour comprendre la société israélienne mais qu'ils identifient dans la formation de l'État des processus desquels les Arabes sont exclus. En effet, la formation de l'État passe par l'achat des terres (Kimmerling) ou par l'organisation de la main d'œuvre des immigrants juifs (Shafir), deux phénomènes qui ont pris place, comme nous venons de le voir, à l'intérieur de la bulle juive.

Ce que cela semble dire est que les Juifs se sont organisés pour créer un « système social » qui leur est propre alors que les Arabes sont en réaction à la création de ce système. Cela reprend la thèse d'Eisenstadt pour qui les pionniers ont réussi parce qu'ils ont voulu créer quelque chose de nouveau à l'extérieur de la réalité mandataire. Nous retrouvons donc la présence de la bulle juive chez Kimmerling et Shafir. Cette bulle juive, par contre, est ce qui a dérangé l'équilibre du pays et a forcé les Arabes à développer une conscience politique et une identité palestinienne.

¹²⁵ Notons qu'il est intéressant d'appeler colonialiste une entreprise dont un des éléments moteurs serait le rejet du capitalisme.

Si cela n'avait pas été pour les pressions exercées sur les Arabes de Palestine par le mouvement sioniste, le concept même d'un peuple palestinien ne se serait pas développé (Kimmerling et Migdal, xvii)

Pour eux, l'identité des Palestiniens a été inventée et créée, comme chez les autres peuples modernes, dans les deux derniers siècles. D'un côté ils écrivent que les Palestiniens ont été actifs dans la création de leur identité (idem) et de l'autre que celle-ci s'est développée en réaction à la présence juive car « le processus de redéfinition a été obscurci et même transformé par le conflit continu avec les Juifs » (Kimmerling et Migdal ; 1993, xv).

C'est intéressant parce que si les Palestiniens ont dû attendre la présence juive et le conflit pour se définir, alors cela n'appuierait-il pas la vision sioniste « d'une terre sans peuple pour un peuple sans terre » ? La question à savoir si la présence physique sur un territoire suffit pour être un peuple ou s'il faut une conscience nationale avec ou sans pouvoir politique sur cette terre, dépasse de loin l'horizon de cette thèse. Le point que nous voulons faire ici, c'est de voir si et comment Kimmerling écrit dans une bulle juive. Penser que l'identité palestinienne s'est développée à partir du moment où les immigrants Juifs ont eu des revendications nationalistes et de voir comment les relations entre Juifs et Arabes ont façonné cette identité en revient, nous semble-t-il, à écrire à l'intérieur d'une bulle juive ; c'est-à-dire à définir l'autre selon son rapport avec nous, plutôt que de partir de son point de vue à lui.

De plus que, nous l'avons vu dans notre partie précédente, Kimmerling partage l'opinion que le sionisme s'est développé en Europe et a été le moteur du mouvement migratoire des Juifs en Palestine. Nous retournons sur notre point que malgré la volonté de Kimmerling de voir dans les relations entre Juifs et Arabes à la période du *Yishouv* la clef pour comprendre la société israélienne, dans ses écrits il

nous montre plutôt une société juive volontairement insulaire et une société arabe qui se « palestinise » à son contact. Et en cela, il n'y a pas de rupture avec la sociologie israélienne traditionnelle.

Kimmerling et Migdal montrent comment l'identité palestinienne apparaît dans la culture populaire :

les poètes ont fusionné des sentiments profonds pour la terre – qui ont trouvé de l'écho chez les immigrants urbains qui ont idéalisé l'image du village – avec la conception d'un peuple collectivement occupé et victimisé à l'intérieur de ses barrières sociales (Kimmerling et Migdal ; 1993, p.55)

Pour eux, les paysans sont à la base de l'identité palestinienne car ce sont eux qui « se sont révoltés contre les forces [sionistes] qui ont changé leur société, ce sont donc eux qui sont à la base de la conscience politique » (1993, p.5). D'ailleurs l'attachement au village est un symbole de l'identité palestinienne et passe par l'idéalisation de la bonne vie pour les paysans qui ont émigré dans les villes. C'est un thème récurrent en sociologie urbaine qui voit dans la vie des villes des relations plus impersonnelles (Kimmerling et Migdal ; 1993, p.52). Il serait intéressant de voir ce que d'autres auteurs pensent de cela, mais dans le cadre de notre thèse, ce qui nous intéresse dans cette citation c'est le rapport à l'autre, que les Palestiniens ont été forcés de former leur identité pour pouvoir se définir dans leur rapport aux sionistes. D'ailleurs Kimmerling et Migdal notent que

les Palestiniens sont formés de Bédouins dispersés, des Sheikh ruraux, des notables urbains, des *fellaheens* des montagnes et des figures religieuses de Jérusalem qui sont unis contre un ennemi commun (Kimmerling et Migdal ; 1993, p.6).

Si ce n'était l'ennemi, ces groupes de personnes n'avaient rien en commun, et même ils avaient des intérêts divergents. Le peuple se crée donc en relation avec les

sionistes, dans son rapport à l'autre ou plutôt dans son rejet et sa négation de l'autre.
Comme nous le voyons ici avec Shafir :

L'opposition populaire et l'opposition politique étaient unies et ont généré une forme distincte de nationalisme palestinien antisioniste (1989, p.207)

Kimmerling et Migdal tentent pourtant de montrer que l'identité palestinienne n'était pas juste une réaction au sionisme vu que

les notables et les groupes de marchands se disputaient pour donner le ton à une culture, une économie et une politique qui définiraient la conscience palestinienne et ont créé des institutions auxquelles les fellaheens répondaient et contre lesquelles ils réagissaient (1993, p.35).

Bien qu'ils voient dans cela une action en dehors du sionisme, le fait que cela souligne les différences à l'intérieur de la communauté palestinienne renforce le fait que ce qui les unissait dans une identité commune était d'avoir un ennemi commun.

entre les deux guerres la notion d'une société cohésive avec une histoire unique, ses membres devant faire face à des menaces communes, anglaises et sionistes, et un futur commun, il n'en demeure pas moins qu'ils ont du mal à s'entendre sur le modèle à adopter pour leur société, opposition villes et villages (Kimmerling et Migdal ; 1993, p.56).

Comme le notent Kimmerling et Migdal, 1948 présente des Palestiniens qui sont impuissants et victimes d'une injustice. A partir de là, trois éléments définissent la culture populaire palestinienne : louanges et souvenir d'un paradis perdu duquel ils ont été expulsés, lamentations amères du présent et description imaginaire d'un retour triomphant ; utilisés pour maintenir et reconstruire l'identité palestinienne (Kimmerling et Migdal ; 1993, p.129). L'identité palestinienne semble donc s'être définie dans sa relation à l'autre, dans son rejet et sa négation de l'autre.

Kimmerling et Migdal notent que l'image du paysan disparaît à la fin des années 1960 de l'imaginaire palestinien et est remplacée par trois autres : le *feday* (dans les années fin 1960 et 1970), le survivant et le martyr (dans les années 1980).

Le *feday* (lit. : celui qui se sacrifie) était une métamorphose moderne du guerrier saint. Se sacrifiant dans la bataille contre le sionisme, il était représenté avec la tête enroulée dans le kafia à carreaux palestinien empoignant une Kalachnikov [...] Le survivant était un héros plus passif, faisant preuve de *sumud*, ténacité. Endurant les humiliations imposées par le conquérant, il confirme son *sumud* en restant sur la terre à n'importe quel prix – une leçon amère apprise de 1948 [...] Finalement la contrepartie du survivant était « l'enfant des pierres », souvent illustré par les portraits du *Shahid*, ou martyr, offrant sa vie pour la cause nationale en se battant à tout prix (Kimmerling et Migdal ; 1993, p.212).

Une fois encore, dans l'image plus contemporaine de l'identité palestinienne on voit comment celle-ci ne se définit pas simplement en rapport mais aussi dans la négation de l'autre. Intéressant que Kimmerling et Migdal n'aient pas fait ressortir ce point qui est si frappant dans leurs écrits. Ils veulent montrer les relations entre les deux peuples et pourtant ils n'interrogent pas cette relation du point de vue des Arabes, juste de l'intérieur de la bulle juive.

En fait, basé sur nos lectures d'Eisenstadt et de Kimmerling, si l'on veut regarder la formation d'identité collective chez les Juifs et les Arabes avant l'établissement de l'État d'Israël on note que : les Juifs ont eu à traduire dans la pratique une idéologie et si cela a eu des répercussions sur leurs relations avec les Arabes, ce qui les unissait, malgré les luttes internes, était le projet commun de construction d'un foyer national. Nous sommes dans une bulle juive. Alors que les Arabes ont développé une idéologie basée sur la pratique de leurs relations avec les Juifs, et c'est le rejet du sionisme qui, malgré les luttes internes, a servi de ciment de l'identité palestinienne. Sur le plan épistémologique, une bulle palestinienne existe-t-elle ?

Quant à la question de la périodisation, si Kimmerling critique celle utilisée par Eisenstadt, il n'en définit pas une nouvelle lorsqu'il traite de la société israélienne ; il continue à découper le *Yishouv* en fonction des différentes *Aliyot*, 1948 reste une date importante¹²⁶ qui marque un point tournant dans les relations sociales et politiques, et par conséquence économiques, entre la « communauté juive et la collectivité arabe qui s'est écroulée » (1983, p.56). Shafir garde lui aussi le découpage en *Aliyot* lorsqu'il parle des étapes de colonisation¹²⁷, et 1948 reste un point tournant. Selon Shafir, 1948 marque un renversement où, dans la période du *Yishouv* il y avait un besoin d'avoir des terres pour créer un État alors qu'après 1948, il y a besoin d'un État pour sécuriser les terres acquises (1996c).

A l'intérieur de la thèse de la frontière, Kimmerling voit trois phases qui reprennent la même périodisation qu'Eisenstadt : la première est l'acquisition des terres par des capitaux (*Yishouv*), l'acquisition à la suite de la guerre d'indépendance (1947-48) et la fermeture de la frontière avec la consolidation du contrôle sur les terres déjà acquises jusqu'en 1967 où il y a réouverture de la frontière avec la guerre des Six jours (Kimmerling ; 1983b, p.146-47). Parallèlement, Shafir note deux phases où Israël a adapté le modèle européen de colonialisme à son propre environnement : 1908-1920 et 1948-1967 (Shafir ; 1996c, p.229).

Alors que dans l'histoire des Palestiniens, Kimmerling replace la chronologie en fonction de l'histoire commune avec Israël, vu que comme nous l'avons montré plus haut, c'est à cause de leur rencontre avec le sionisme que les Palestiniens ont du créer une conscience politique et une identité. Kimmerling garde donc la même

¹²⁶ Nous reviendrons sur la signification symbolique de 1948 dans notre troisième hypothèse.

¹²⁷ Cf. section précédente hypothèse 1.

périodisation qu'il a utilisée dans sa thèse de la frontière, en redéfinissant chaque période en fonction de ce qu'elle signifie pour les Palestiniens¹²⁸.

Pour finir sur le point que Kimmerling n'a pas réussi à sortir de la bulle juive, on voit que Migdal et lui-même se présentent comme

des spécialistes des sciences sociales juives qui, au début de la guerre de 1967, ont commencé à voir les Palestiniens, non pas comme une curiosité anthropologique mais comme un groupe social affectant grandement le futur des Juifs (1993, xviii)

Ils écrivent de leur point de vue, et étrangement cela rappelle même la vision d'Eisenstadt où les minorités sont étudiées non pas pour elles-mêmes mais dans leur rapport avec le groupe majoritaire. S'ils ne parlent pas du maintien de l'ordre à l'intérieur du système social, ils s'intéressent aux Palestiniens en ce qu'ils « affectent » l'avenir des Juifs. Nous ressortons de là que si la SCI prétend que ce sont les relations entre Juifs et Arabes qui ont façonné la société israélienne, cela ne se retrouve pas dans les textes de ses auteurs.

Il semble que en plus de parler des relations entre Juifs et Arabes, Kimmerling et Shafir parlent des relations des Juifs vis-à-vis des Arabes, ce qui n'est pas simplement une différence lexicale. Cela confirmerait, dans le contexte de notre thèse, que la SCI ne s'est pas émancipée de la sociologie d'Eisenstadt. La SCI reste à l'intérieur de la bulle juive et continue à exclure les Arabes en tant qu'acteur de leur sociologie¹²⁹. Ces derniers subissent l'histoire, comme l'indique le registre lexical utilisé pour la SCI.

¹²⁸ Comme nous le voyons dans les chapitres de *Palestinians, the Making of a People* (1993).

¹²⁹ Shafir montrent quelques épisodes où les Arabes sont les initiateurs d'actions physiques contre les immigrants ou d'action politique contre l'achat des terres, mais cela ne suffit pas, dans ses textes, à renverser le rapport de force qu'il décrit.

III Langage et pouvoir symbolique

La dernière critique énoncée à l'encontre d'Eisenstadt était qu'il utilisait un vocabulaire sioniste qui par conséquent biaisait ses recherches. Les termes principalement visés ici sont *Aliyah* et *Eretz Israël*. En effet, en Hébreu *l'Aliyah* fait référence au pèlerinage à Jérusalem et à la Terre Sainte et a donc une connotation théologique qui rattache les différentes vagues d'immigration débutées dans les années 1880 aux pèlerinages que les Juifs ont entrepris depuis les temps bibliques, plutôt que d'utiliser le terme plus objectif de *hagira* qui signifie simplement immigration (Kimmerling ; 1992, p.454). Quant à *Eretz Israël*, utilisé dans les études sociologiques en référence à la Palestine avant 1948 et qui signifie la Terre d'Israël, il renvoie à l'appellation biblique et implique que la terre a toujours appartenu aux Juifs peu importe qui la contrôlait ou qui l'habitait¹³⁰ (Idem).

Il ne s'agit pas ici de refaire la démonstration que le langage n'est pas neutre à la base mais plutôt de voir comment les sociologues l'utilisent. Nous pensons, une fois de plus, que les sociologues critiques n'utilisent pas le même registre qu'Eisenstadt mais que cela ne signifie pas pour autant que leur vocabulaire est universel et scientifique. En accord avec notre compréhension de l'utilisation du langage théorisée par Bourdieu nous nous attendons à trouver dans la SCI un vocabulaire antisioniste qui traduirait l'appartenance sociale des chercheurs à l'intérieur du champ de la sociologie israélienne.

¹³⁰ Il est intéressant de noter que dans les textes d'Eisenstadt en langues anglaise et française le terme d'*Aliyahh* est maintenu lorsque sont désignées les grandes vagues de migration alors que le terme d'*Eretz Israël* est automatiquement traduit par Palestine. En fait, lorsqu'Eisenstadt parle des mouvements migratoires en général il traduit le terme en anglais, par contre la référence aux grandes migrations se fait avec les termes hébreux : la première *Aliyahh*, la deuxième *Aliyahh* etc..

Il est important de voir que si le vocabulaire reste l'indicateur premier du langage, nous tenons également compte du sens plus général, à savoir si les mots sont utilisés avec une connotation négative ou positive. De plus, nous devons faire preuve de sensibilité vis-à-vis du contexte de production du langage. En effet, certaines idées étaient populaires dans les années 1950-60 et ont été remises en question par la suite. Nous pensons ici à l'idée même de la modernité ou la vision de l'Occident comme étant la référence universelle et qui sont aujourd'hui dénoncées comme étant eurocentriques. Finalement, nous regarderons comment les images des Juifs et des Arabes sont véhiculées dans les textes, non plus à l'intérieur des mots mais dans la syntaxe. Par exemple, la vision d'un Israël « colonisateur » développée par la SCI se retrouvera par l'utilisation de verbes d'action avec Israël ou Israéliens comme sujet, alors que le sentiment de « catastrophe » pour le peuple palestinien se retrouvera dans l'utilisation du mode passif à leur égard.

Ce que nous pensons trouver dans cette partie est que le langage utilisé par Eisenstadt, Kimmerling et Shafir est une fois de plus le reflet de leur période et non plus l'expression de paradigmes distincts. Nous commencerons par exposer l'utilisation du vocabulaire chez Eisenstadt, puis chez Kimmerling et Shafir.

1. Langage et pouvoir symbolique chez Eisenstadt

Écrivant dans une perspective de la création de l'État, nous nous attendons à trouver un lexique très positif à l'encontre du sionisme, de l'État et des immigrants Juifs. En effet, pour Eisenstadt le sionisme et ses réalisations sont l'expression d'un passage à la modernité, ce qui dans les années 1950 montre une réussite et un progrès.

Les valeurs sont centrées autour du renforcement économique et de l'indépendance de la communauté juive et de sa conduite sur des bases de justice sociale et de sécurité (Eisenstadt ; 1948 p.8).

Les liens entre l'idéologie sioniste et l'identité collective sont étroits et se retrouvent à la base du nouvel État.

La défense nationale, le regroupement des Exilés, une société juste, etc. sont des dérivés de l'idéologie sioniste socialiste de base, et ont été dans une certaine mesure transférés à l'État et à ses symboles (Eisenstadt ; 1967, p.362)

Encore une fois, ceci est décrit de façon positive, on a le désir de créer une « société juste », de « justice sociale », « d'idéaux socialistes » et de « sécurité ». Le passage à la modernité est également décrit comme un phénomène positif qui, comme dans tous les autres cas de modernisation, voit l'amélioration des conditions de vie, aussi sur le plan de la santé et de « l'hygiène ». Eisenstadt remarque la baisse du taux de mortalité chez les Juifs orientaux après leur arrivée en Israël due aux meilleures conditions d'hygiène.

Outre le passage à la modernité et l'idéologie sioniste, les immigrants eux-mêmes sont présentés de façon positive, essentiellement dans l'image du pionnier. Les pionniers sont des héros qui se sacrifient pour la communauté en travaillant la terre (Eisenstadt ; 1951, 1954, 1967). L'idéal du pionnier est à atteindre car cela signifie également faire partie de l'élite (Eisenstadt ; 1967, p.18). Ce sentiment de sacrifice trouve sa gratification dans ce sentiment d'appartenance à l'élite et non pas dans des rémunérations économiques :

L'éthique des pionniers restait très ferme sur ce point ; on estimait que la satisfaction du devoir accompli et l'estime personnelle qui en résultait constituaient une récompense adéquate de l'activité politique et sociale (Eisenstadt ; 1954, p.551).

Le pionnier n'est pas un bureaucrate qui trouve des solutions théoriques mais un homme de terrain qui innove par la mise en pratique de solutions.

[...] de jeunes personnes qui tentaient de forger de nouveaux symboles et de trouver des solutions aux problèmes d'envergure sociale et nationale qui voyaient leur activités pratiques comme l'expression symbolique de telles solutions (Eisenstadt ; 1967, p.19)

C'est une vision très idéale où la création d'une société nouvelle était un but suffisant pour maintenir l'ordre. Dans le *Yishouv*,

[l]es diverses fonctions politiques et semi-politiques, remplies par les institutions nationales, ainsi que les fondements de leur pouvoir, ne reposaient pas sur un pouvoir étatique ou sur une autorité politique coercitive. Elles étaient assurées entièrement sur la base de sacrifices et de travail volontaires (Eisenstadt ; 1954, p.548)

En fait, Eisenstadt rappelle qu'il existe des différences entre les groupes qui constituent le *Yishouv*. Cependant, ces différences sont atténuées par la solidarité qui existe entre les différents groupes dans le but de créer un foyer national juif et du fait de l'organisation du pouvoir à l'intérieur du *Yishouv*, où chaque groupe était plus ou moins autonome s'autogérant et donc avait son propre système de pouvoir. Eisenstadt note que le pouvoir n'était pas centralisé mais diffus à l'intérieur des différents regroupements. Par contre, une fois que l'État est déclaré et qu'il y a institutionnalisation du pouvoir les différences ressortent et les risques de conflits émergent (Eisenstadt ; 1954).

Un autre aspect du pionnier, qui se trouve peut-être plus dans la tournure des phrases que dans les mots utilisés est cette idée qu'il est un acteur de l'histoire. En effet, loin d'être passifs et d'attendre les ratifications qui leur donneraient la possibilité de créer un foyer national, les pionniers ont pris en main leur entreprise et par leurs activités économique et politique, ont créé un cadre social.

Par leur activité et par l'activité du mouvement dont ils provenaient, ils engendraient de façon continue une réalité sociale et économique puissante, contenant des positions de force et devant sans cesse résoudre les problèmes qu'elles soulèvent (Eisenstadt ; 1954, p.548)

Les pionniers sont donc actifs dans la réalisation de leurs buts et cela se voit dans les verbes d'actions qui les caractérisent : ils « ont immigré », « travaillé la terre », « se sont organisés » politiquement, économiquement et socialement. Cet enthousiasme pour le pionnier n'efface pas le fait que les immigrants soient arrivés dans un contexte incertain : dépendant des capitaux étrangers pour l'achat des terres, devant faire face à un gouvernement mandataire et lancer une économie agricole dans un environnement peu propice à une telle réalisation. Mais au lieu de donner une vision des immigrants comme étant « faibles » cela renforce, au contraire, l'idée d'accomplissement et de force du pionnier.

L'utilisation du vocabulaire est aussi intéressante lorsqu'on regarde la façon dont Eisenstadt décrit les non-pionniers : juifs Orientaux et non-Juifs. Les Juifs orientaux de par leur côté traditionnaliste¹³¹ et du fait qu'ils ont immigré, selon Eisenstadt, pour des raisons autres que sionistes, apparaissent comme incompatibles avec l'idéal du pionnier. Eisenstadt note d'ailleurs que « beaucoup d'entre eux n'étaient pas préparés à jouer un rôle actif dans la formation de la nouvelle communauté » (Eisenstadt ; 1950, p.203). S'ils ne jouent pas un « rôle actif », ils subissent et doivent être absorbés par le système. Il en est de même pour les communautés non-juives.

Rappelons également que la tâche principale d'Eisenstadt est d'exposer la création d'un système social au travers d'un cadre fonctionnaliste et que cela se ressent en ce qu'il attache plus d'importance aux réussites qu'aux échecs. Toutefois,

¹³¹ Cf. la façon dont Eisenstadt dresse le portrait des Juifs orientaux dans notre partie précédente (deuxième hypothèse).

chaque sujet qu'il étudie comporte une partie sur les problèmes créés, les tensions possibles et les risques de désintégration du système dans la tradition wébérienne de la présentation d'un idéal-type¹³².

On peut noter une autre dimension du lexique qui n'a pas été soulevé par les sociologues critiques ; le vocabulaire est typiquement fonctionnaliste : le « charisme » (1967, p.362), la « gratification », les « rôles », la « neutralisation des attitudes des pays d'origines » (1948, p.6), le « système social », la « cristallisation ». Aujourd'hui très peu d'études vont utiliser ces termes. Cela confirme donc que les études d'Eisenstadt sont le reflet de son habitus (sionisme et fonctionnalisme). Ce point est renforcé par le fait qu'à l'époque d'Eisenstadt le lexique de la colonisation a également une connotation positive¹³³. En effet, dans les textes d'Eisenstadt les termes utilisés par les sociologues critiques, comme « colons » ou « colonies juives », n'ont pas un ton accusateur. Il s'agit du vocabulaire de l'époque où l'entreprise de colonisation montrait un désir de modernisation et était donc perçue comme bénéfique, et ce, aussi bien en Israël que dans le reste du monde.

2. Langage et pouvoir symbolique chez Kimmerling et Shafir

Encore une fois, malgré nos attentes nous trouvons des similitudes entre le vocabulaire des sociologues critiques et celui d'Eisenstadt. En effet, comme nous venons de le voir et même s'il ne le théorise pas, il existe dans la société du *Yishouv* que décrit Eisenstadt un rapport de force entre les pionniers, qui représentent la classe dominante et qui sont des acteurs, et les minorités juives et non-juives qui

¹³² *The Israeli Society* (1967) est une bonne illustration de cette façon de procéder ; chaque chapitre traite d'un aspect de la société israélienne et termine par les problèmes et risques qui lui sont liés.

¹³³ D'ailleurs la SCI avance la thèse du colonialisme qui est différente de la colonisation.

représentent les classes dominées et qui sont passives ou qui subissent. Ce rapport est au centre de la SCI qui l'utilise pour appuyer la thèse du colonialisme. Cela se retrouve dans le vocabulaire utilisé pour décrire les Juifs et les Palestiniens.

Ce qui est frappant dans le vocabulaire utilisé pour la conceptualisation des Palestiniens est la caractéristique d'avoir été les victimes de leur histoire et le sentiment d'impuissance d'un peuple face à l'histoire. Nous retrouvons cela chez Kimmerling et Migdal sous différentes formes tel que nous le voyons avec ces citations

le destin ne les a pas traités avec douceur (1993, xv)

A la fin du 18^e siècle, de puissantes forces économiques et politiques qui se jouaient en Europe ont commencé à affecter la vie quotidienne au Moyen-Orient, demandant à ses peuples de redéfinir aussi bien leurs communautés que leurs visions (Idem, xv).

Le sionisme est une force qui affecte des aspects cruciaux de la vie des *fellaheens* (Idem, p.32, nous soulignons)

Les Palestiniens ont été victimes de phénomènes qui les ont dépassés, que ce soit la modernisation de l'Europe ou l'entreprise sioniste, ils n'ont pu y faire face. Si l'on se rappelle de la vision que Kimmerling a des Arabes et de la société de Palestine à la fin du 19^e siècle (traditionnaliste, sous-développée, féodale¹³⁴), cela nous paraît être un constat évident. Le point intéressant que cela soulève ici, c'est que le sentiment d'impuissance des Arabes renforce la thèse du colonialisme autant que celle de la modernisation, et qu'une fois encore, Kimmerling ne sort pas du cadre de référence de la sociologie israélienne traditionnelle¹³⁵.

¹³⁴ Kimmerling ; 1983, p.41

¹³⁵ Rappelons que ce qui nous intéresse n'est pas de montrer qui a tort ou raison, mais plutôt de voir si la SCI représente réellement la révolution et la rupture qu'elle se veut représenter.

Les paysans palestiniens ne pouvaient gagner (« no-win situation », dans le texte) lors de la modernisation car les Arabes plus riches adoptaient des technologies qui diminuaient le besoin en main d'œuvre des paysans palestiniens (Kimmerling et Migdal ; 1993, p.12)

C'est intéressant que ce sentiment de victimisation soit restreint aux Palestiniens car comme nous le voyons avec cette citation, les « Arabes plus riches » ne sont pas des Palestiniens, ces derniers étant des « paysans ». Bien que Kimmerling ait décrit le recours à une main-d'œuvre exclusivement juive comme un conflit interne à la communauté¹³⁶, les Palestiniens y voient une domination économique

Les arabes voient la demande pour de la main d'œuvre juive comme un boycott économique qui les exclut des bénéfices qui étaient produits sur leur terre (Kimmerling ; 1983, p.51) :

Le déséquilibre entre l'action des Juifs et le manque d'action des Palestiniens se retrouvent dans l'emploi du mode actif ou passif, tel que nous le voyons dans l'exemple suivant.

Doucement les terres les plus fertiles dans les vallées du Nord et des plaines côtières sont passées aux mains juives avec des emplois et des meilleurs salaires allant aux nouveaux venus juifs (Kimmerling et Migdal ; 1993, p.24).

Nous avons donc l'impression que les Juifs ont reçu les meilleures terres alors qu'ailleurs les auteurs ont expliqué que seules les terres des vallées du Nord et des plaines côtières étaient vendues puisque les autres étaient la propriété des villages de *fellaheens* qui avaient totalement fermé le marché. Pour eux, le contour géographique à l'établissement de la communauté juive du *Yishouv* était donné par le refus des *fellaheens* de vendre leurs terres. L'action nationaliste des *Fellaheens* aurait pu être mise en valeur mais elle est simplement passée sous silence, renforçant le fait qu'ils ne sont pas des acteurs.

¹³⁶ Tel que nous l'avons vu plus haut dans notre deuxième hypothèse.

Les notables arabes ont signé une pétition pour arrêter l'immigration juive et l'achat des terres en Palestine, c'est la première et l'une des rares occasions où les Arabes ont tenté de prendre une action au niveau d'opération des sionistes¹³⁷ (Kimmerling ; 1983b, p.15)

D'ailleurs, comme nous l'indique cette citation, les Palestiniens sont rarement perçus comme des acteurs de l'histoire, sauf lorsqu'il s'agit de déjouer le système. Ils sont dans la réaction, alors que les immigrants Juifs étaient dans l'action.

Pour sûr, il y avait des failles dans le système administratif [britannique] qui permettaient aux paysans – qui par nécessité étaient experts en la matière – de contourner les règles et réglementations (Kimmerling et Migdal ; 1993, p.30)

Nous voyons ici que la victimisation chez Kimmerling et Migdal passe par la légitimation des actions illégales des Palestiniens.

Le rapport de force n'est donc jamais égal et les immigrants Juifs, ou sionistes selon les textes, sont toujours puissants face aux Palestiniens impuissants, non organisés, sans conscience de classe, sans classe dirigeante¹³⁸ comme nous le voyons dans la citation suivante

1948 marque un point tournant dans les relations sociales et politiques, et par conséquent économiques, entre la communauté juive qui atteint la souveraineté sur une grande partie de la Palestine (qui est devenu l'État d'Israël) et la collectivité arabe qui s'est écroulée (Kimmerling ; 1983, p.56)

Cette vision des Palestiniens contraste avec la description que Kimmerling et Migdal donnent des immigrants Juifs ; ceux-ci sont « puissants » (Kimmerling et Migdal ; 1993, p.6), prennent des « positions audacieuses » (idem, p.24), ont des « plans ambitieux » (idem, p.32). Cela reprend la vision d'un État fort mais, comparé à Eisenstadt qui voit dans l'action des immigrants une force positive, les adjectifs

¹³⁷ On est dans les années 1910, note de l'auteur.

¹³⁸ Il serait intéressant de voir comment les sociologues critiques réagiraient si ces attributs avaient été donnés par l'étude fonctionnaliste.

choisis par Kimmerling ont dans son contexte une connotation négative, impliquant le désir de conquête et donc de colonialisme. Nous utilisons la citation suivante comme un exemple pour illustrer ce point qui est récurrent dans les textes de Kimmerling.

Lorsqu'il parle de la guerre d'Indépendance ;

le nouvel État était engagé dans une guerre coûteuse contre les Arabes palestiniens et plusieurs États arabes [...] En résultat de cette guerre, Israël a ajouté des territoires au-delà des frontières déterminées par la résolution des Nations Unies. Quelques 700 000 Arabes palestiniens ont été déracinés de leurs maisons et rejetés en tant que réfugiés (Kimmerling ; 1992, p.447)

Kimmerling utilise le mode passif qui laisse dans le flou qui a initié la guerre et donc retire aux Arabes le rôle d'acteur pour mettre l'accent sur deux facteurs : Israël a ajouté des territoires, les Juifs sont ici encore des acteurs et des colonisateurs et, les Arabes palestiniens ont été « déracinés », ici encore ils subissent un phénomène qui les dépasse. Le terme de « déraciné » est aussi puissant parce qu'il donne au lecteur l'image de quelqu'un sorti de force de son contexte naturel¹³⁹ et, alors que la controverse n'a pas été résolue, indique un parti pris¹⁴⁰.

Il y a aussi déséquilibre entre le fait qu'Israël est un État, image de puissance et d'organisation, alors qu'en face on est en présence de réfugiés palestiniens, image d'impuissance et de désorganisation mais aussi de victimes. Par ailleurs, Israël est un État, image impersonnelle avec laquelle le lecteur ne peut s'identifier, alors que l'identification aux réfugiés est favorisée par le fait qu'on est dans le personnel et le qualitatif (700 000 personnes).

¹³⁹ La controverse au sujet du départ des Palestiniens ; à savoir s'ils ont quitté sous l'appel de leurs dirigeants et avec l'espoir de revenir vainqueurs ou s'ils ont été chassés par l'armée israélienne ; n'a pas encore été résolue. Nous renvoyons le lecteur intéressé aux nombreux ouvrages sur la question. Dans notre bibliographie complémentaire, voir les livres de B. Morris et E. Karsh. Ici, ce qui nous intéresse ce ne sont pas les faits, mais comment ils ont été relatés et interprétés par les sociologues israéliens.

¹⁴⁰ Nous reviendrons sur le choix d'un langage universel et scientifique ci-après.

L'utilisation des images biaise la lecture autant que le choix du vocabulaire. D'ailleurs, l'utilisation du vocabulaire chez Kimmerling n'est pas scientifique et universel tel que nous le voyons dans les exemples suivants. Tout d'abord, malgré le fait que Kimmerling critique le recours à l'hébreu chez Eisenstadt, il utilise lui-même des mots en arabe pour décrire la Palestine, essentiellement dans les noms des villes (Kimmerling et Migdal ; 1983, p.3-4). L'utilisation, dans ses textes, du terme en arabe et de sa traduction : Al Nakba – la catastrophe, en référence à 1948 n'est certes pas neutre. En référence aux intellectuels Palestiniens, Kimmerling note qu'ils « ont des racines dans la Bande de Gaza occupée » (1992, p.457). Pourquoi l'ajout de « occupée » ? Mais considérons la citation suivante tirée de l'introduction à *Palestinians ; the Making of a People* (1983)

Par souci de facilité¹⁴¹ on utilise les termes Palestiniens et Palestine même lorsque leur utilisation est anachronique – quand les Arabes n'avaient pas encore développé le sens de participer à une histoire commune (Kimmerling et Migdal ; 1993, xviii)

Cette démarche est problématique à plusieurs niveaux. Si le but du livre est de montrer comment les Palestiniens se sont constitués en peuple, alors le rapport au temps semble être une variable importante. Or ici, comment savoir à quel moment les Arabes avaient développé ce sens de participation et sont devenus des Palestiniens ? Sur le plan méthodologique cela pose un problème car on utilise un concept qui n'est pas valide. Tant que les Arabes de Palestine n'avaient pas de conscience de classe, peut-on utiliser le terme Palestinien à leur égard ? Il est intéressant de noter ici que dans les textes d'Eisenstadt ce dernier peut utiliser le mot « palestinien » en référence aux Juifs qui habitaient le Vieux *Yishouv* et par comparaison aux nouveaux venus qui étaient européens.

¹⁴¹ *convenience* en anglais dans le texte

Le terme « palestinien » dans notre compréhension contemporaine a une connotation qui dépasse le simple fait d'habiter sur une terre, c'est pourquoi il semble, aujourd'hui, illogique de l'appliquer à la communauté juive. Cela nous conduit à notre dernier point : parler de palestinien sans repère temporel crée l'impression que dès le départ il y avait un peuple palestinien qui habitait un pays et l'incursion des immigrants Juifs dans ce contexte n'est plus la même que dans la réalité mandataire de la Palestine¹⁴².

Le vocabulaire utilisé par Kimmerling n'est donc pas dépourvu de connotation politique et en cela, il ne sort pas, une fois de plus, du cadre de la sociologie israélienne. Par ailleurs, chose à laquelle nous ne nous attendions pas, Kimmerling utilise dans ses premiers textes un vocabulaire fonctionnaliste¹⁴³. En effet, on retrouve les termes qui étaient si chers à Eisenstadt : « cristallisation » (Kimmerling ; 1983, p.51), « l'absorption des immigrants » (Idem, p.46), « système social » (Idem, p.53) et ce, en tant que concept et non pas pour critiquer le fonctionnalisme. Mais comme nous pouvons l'imaginer, il y a un changement dans le vocabulaire de Kimmerling entre 1983 et 1993, il parle plus des sionistes (personnes) en 1993, alors qu'en 1983 il parle d'idéologie sioniste ou de leadership sioniste alors que les personnes sont des immigrants Juifs. Nous avons là une personnification du sionisme alors qu'avant l'idéologie était séparée des immigrants.

Bien qu'il ne développe pas les questions d'identité israélienne ou palestinienne dans les textes étudiés, le vocabulaire et la syntaxe de Shafir nous donnent une bonne idée de sa vision des uns et des autres. Notons dès le départ que

¹⁴² Alors que comme nous l'avons vu dans notre section précédente sur la formation de l'identité palestinienne, les auteurs ont pris le parti de dire que celle-ci s'est développée à cause des pressions exercées par le sionisme et que donc, elle est postérieure à l'arrivée de la première vague d'immigrants Juifs dans les années 1880.

¹⁴³ Après réflexion, Kimmerling étant un étudiant d'Eisenstadt, le fait qu'il utilise en début de carrière un vocabulaire fonctionnaliste appuie l'idée que le chercheur est le produit de son habitus.

pour Shafir l'équilibre des forces n'est pas toujours constant. Les immigrants Juifs sont vus comme faibles à leur arrivée, c'est pourquoi selon lui ils n'ont pas opté pour un conflit militaire dans leur volonté d'acquérir des territoires (Shafir ; 1989, p.216) ; ils sont sans ressources, dépendants de la diaspora et doivent abaisser leur niveau de vie (Idem). Ils sont aussi les victimes du harcèlement des paysans arabes (Idem). Les paysans arabes jouent d'ailleurs un double jeu ; d'un côté ils vendent leurs titres de propriété aux immigrants Juifs, d'un autre ils demandent aux Anglais d'interdire la vente des terres aux Juifs (Idem). D'un autre côté la Palestine est vue comme étant vulnérable c'est pourquoi elle est rendue susceptible à la colonisation juive (Idem, p.23)

Le vocabulaire choisi par Shafir pour décrire les immigrants et leurs actions n'est pas objectif et scientifique. Au contraire il véhicule même les stéréotypes racistes utilisés de manière générale à l'encontre des Juifs comme dans l'affirmation suivante :

L'appétit grandissant des Juifs pour la terre (Shafir ; 1996b, p.196)

Le problème majeur chez Shafir, concernant le vocabulaire, c'est que celui-ci utilise tout le lexique du colonialisme vis-à-vis des immigrants Juifs et d'Israël sans avoir pour autant démontré qu'Israël est bien un modèle de colonialisme. L'emploi du vocabulaire le donne pour acquis et laisse le lecteur avec l'image qu'Israël est un pays raciste et que les sionistes ont sciemment voulu la domination puis l'exclusion des Palestiniens. Nous retrouvons cette idée dans sa définition du sionisme comme étant

la colonisation réussie de la Palestine et la création d'une colonie pure et homogène juive (Shafir ; 1996a, p.25)

Outre le fait qu'il manque une référence à cette définition¹⁴⁴, en la prenant et en l'appliquant comme concept nous voyons que cela biaise ses recherches et la lecture que l'on va en faire. En effet, les sionistes sont donc, de facto, des colonisateurs.

Nous retrouvons cette même utilisation problématique du vocabulaire dans les concepts qu'il développe. La création d'un secteur économique juif est appelée la « conquête du travail » et l'acquisition des terres par l'achat est appelée « la conquête de la terre ». Il semble qu'il s'agit là d'un exemple de vocabulaire biaisé et non scientifique, tel qu'on le trouve en général dans des discours politiques. De plus, pour Shafir, lorsque les Palestiniens attaquent les immigrants, ils sont dans l'auto-défense (Shafir ; 1996a, p.28), ce qui encore une fois dénote un caractère politique vu que cela reprend la déclaration des Pays Arabes au lendemain de la déclaration des Nations Unies que nous avons vu ci-dessus.

Pour conclure cette partie, il nous semble que ni Kimmerling ni Shafir ne sont capables de surmonter le test de leur propre critique : leur sociologie apporte soutien et légitimité aux revendications politiques de leur époque, ils restent à l'intérieur de la bulle juive et leur vocabulaire n'est ni objectif ni scientifique. Si leur sociologie diffère de celle d'Eisenstadt, elle ne s'en émancipe pas et en cela, nous restons à l'intérieur du discours de la sociologie israélienne.

¹⁴⁴ En effet, est-ce la sienne ? Celle d'activistes sionistes ? A quelle époque ? Une chose est sûre, c'est que ce n'est pas celle de Herzl et du Congrès sioniste qui eux définissaient le sionisme comme un retour à Sion, la création d'un foyer national juif en Palestine.

PARTIE G

SOCIOLOGIE CRITIQUE ISRAÉLIENNE :

RUPTURE OU CONTINUITÉ ?

Dans les chapitres précédents, nous avons décrit comment la SCI a été présentée comme une révolution et comment, à l'encontre de cela, nous la percevons comme un moment du discours de la sociologie israélienne. Nous voulons affiner cet argument en faisant ressortir les thèmes qui sont apparus dans notre étude de textes et qui tendent à appuyer la continuité que nous avons trouvée entre la sociologie d'Eisenstadt et la SCI. Finalement, nous voulons donner une évaluation critique de la SCI en faisant ressortir ses propres biais et limites, déterminés par les dimensions politiques et sociales de son discours.

I Nouveau thème:

Deux thèmes sont ressortis de notre étude de texte. Le premier concerne la pratique sociologique des chercheurs et le deuxième la méthodologie. Les sociologues critiques portent un jugement de valeur explicite quant à la qualité du travail sociologique d'Eisenstadt sans toutefois s'attarder à leur propre production. Au-delà d'un simple exposé du manque de réflexivité que nous retrouvons chez les sociologues critiques, nous voulons apporter notre propre évaluation vis-à-vis de leur travail de sociologue.

1. Bonne ou mauvaise sociologie

L'évaluation critique de toute sociologie est délicate vu qu'elle encourt le risque de poser des jugements de valeur sur ce qui nous apparaît comme étant de la mauvaise sociologie. Pour Ram,

La sociologie à son pire est la combinaison de ce que Mills appelle les grands récits et l'empirisme abstrait ; à son meilleur, c'est un champ de bataille d'idées sociales (1999, xi).

Dans cette thèse, nous avons repris l'idée de Bourdieu qui choisit de voir la sociologie comme un champ de bataille d'intérêts et de capital. Autrement dit, Bourdieu nous rappelle que derrière « les idées sociales qui se battent » se trouvent des chercheurs qui appartiennent à un univers social, ou plusieurs. Le passage d'une sociologie fonctionnaliste à une sociologie critique en Israël illustre bien ce fait. Comme nous l'avons montré les sociologues critiques et Eisenstadt appartiennent à deux moments distincts de l'histoire et leur socialisation a donc joué sur leur production scientifique. Ce que nous voulons ajouter ici est l'élément de critique que Kimmerling et Shafir apportent et la façon dont il est apporté.

La sociologie a un caractère dialectique et contient à la fois une dimension répressive et une dimension libératrice. Faire ressortir et développer son potentiel libérateur dépend, en majeure partie, de la pénétration d'une critique historique informée de la sociologie en tant que théorie et en tant qu'institution sociale. (Gouldner in Ram ; 1999)

« Apporter une critique historique informée de la sociologie en tant que théorie et institution » est immanquablement le but que les sociologues critiques donnent à leur entreprise. Ce qui est dérangeant ce n'est pas qu'ils présentent les limites et les biais de la sociologie fonctionnaliste d'Eisenstadt mais qu'ils discréditent son travail en imposant leur jugement de valeur de ce qu'est une bonne sociologie et en lui imputant

des motivations qu'il aurait eues ou non, ceci est d'ailleurs difficile à retracer puisqu'aucune entrevue ou texte n'est cité à l'appui. Au final, au lieu de livrer au lecteur la vision du monde d'Eisenstadt, ils imposent leur propre lecture comme nous allons maintenant l'illustrer.

1.1 La supériorité de la SCI

Shafir pense que la SCI est supérieure à la sociologie fonctionnaliste d'Eisenstadt en raison de deux aspects. Selon lui, la SCI a une meilleure base théorique car elle tient compte de plusieurs récits. Cette sociologie est donc plus riche parce qu'elle tient et rend compte de la « complexité de la réalité historique » (1996a, p.29-30).

Sur le plan académique, Shafir explicite la raison pour laquelle il pense sa sociologie comme supérieure dans le paragraphe suivant :

Baruch Kimmerling a observé que si les Israéliens avaient tendance à mettre l'accent sur les raisons et les motivations non colonisatrices de leur immigration en Palestine, les Arabes dirigent leur attention sur les résultats. Tant que les premiers n'apprendront pas des résultats et que les derniers n'apprendront pas des intentions, aucun n'a de chance d'accéder à de nouvelles connaissances. Mon étude, s'intéressant aux actions des Juifs durant le processus de formation de l'état et de la nation d'Israël, focalise nécessairement plus sur les résultats, mais elle examine à plusieurs reprises les intentions des immigrants juifs¹⁴⁵ (Shafir ; 1989, xiv).

Pour lui, sa sociologie ne commet pas les erreurs de ses pairs ce qui la place donc au-dessus, comme nous le voyons encore avec la citation suivante :

Mon but dans cette étude est de proposer une perspective théorique alternative aussi bien à la perspective fonctionnaliste qu'élitiste, bien que je ne leur porte pas une estime égale.

¹⁴⁵ Il se trouve que le travail d'Eisenstadt a également été de montrer les actions des immigrants lors de la formation de l'État. La différence entre son regard et celui de Shafir est précisément que ce dernier a vu dans les actions le résultat d'un effort conscient de colonialisme alors qu'Eisenstadt y a vu le résultat de l'idéologie sioniste qui voulait établir un foyer national. Nous reviendrons sur ce point lors de notre évaluation critique.

Cette étude rejette *in toto* le volontarisme extrême de la perspective fonctionnaliste alors qu'il complète l'approche élitiste avec laquelle il partage certains postulats de base concernant l'importance du pouvoir et de l'organisation ainsi que de leurs utilisations (Shafir ; 1989, p.2)

La deuxième raison qui pousse Shafir à voir la SCI comme supérieure est le fait que celle-ci s'est détachée de l'emprise de l'idéologie sioniste travailliste.

Spécialement dans une culture qui a été longtemps dominée par les mythes et l'idéologie, je pense que l'avancement d'une histoire autonome est un événement apprécié (Shafir ; 1996a, p.29).

En fait, c'est le déclin du sionisme travailliste et la perte des élections de 1977 qui a laissé la place à l'émergence « d'une sociologie critique et pour l'humanisme » (Shafir ; 1996b, p.209).

Chez Kimmerling, le sentiment de faire de la meilleure sociologie s'apparente à son concept de « décisions de cadre d'analyse¹⁴⁶ ». Dans un texte en théorie sociale, Kimmerling (1992) explique comment le choix du cadre d'analyse restreint la recherche car le chercheur part avec des postulats qui sont le résultat de ses propres biais idéologiques. Ces décisions vont en répercussion dominer la recherche à venir. Il illustre cela avec l'exemple de la sociologie fonctionnaliste d'Eisenstadt qui prend pour acquis le sionisme comme élément moteur de l'immigration juive en Palestine et qui échoue à le considérer comme un outil conceptuel sur lequel on peut débattre. En mettant à jour ce biais conceptuel, Kimmerling réussit à montrer comment la SCI sort des choix de cadre d'analyse de la sociologie fonctionnaliste et se retrouve libérée de pratiquer une sociologie autonome du politique (1992, p.fin texte). Il est intéressant de noter que ni Shafir ni Kimmerling n'émettent l'hypothèse que la raison pour laquelle le sionisme en tant que donnée conceptuelle n'a pas été problématisé est

¹⁴⁶ *Framework decisions* en anglais dans le texte.

parce qu'à l'époque du *Yishouv*, le sionisme allait de soi tel que le mentionnent Ben Rafaël (1996, p.179) et Lissak (1996).

Finalement, ce que Shafir et Kimmerling échouent à prendre en compte, ce sont leurs propres biais conceptuels et idéologiques¹⁴⁷. A l'inverse, ils se voient réellement comme les porte-parole d'une sociologie ouverte et porteuse d'un message d'espoir pour toute la société.

Le pluralisme et une plus grande mesure d'ouverture sur les faits et questions inconfortables seraient un deuxième héritage du débat sur le passé d'Israël et des approches de son étude (Shafir ; 1996b, p.210)

Derrière les buts louables de la SCI et à la hauteur des enjeux sociologiques, sociaux et politiques qu'elle apporte, se trouve l'aspect peu reluisant du débat où les revendications des sociologues deviennent des attaques de front vis-à-vis de leurs prédécesseurs.

1.2 L'infériorité de la sociologie israélienne traditionnelle

Une des critiques de Kimmerling vis-à-vis d'Eisenstadt est de voir que « depuis le début, la sociologie israélienne s'est tournée sur elle-même » (1992). C'est une critique intéressante lorsque l'on compare la proportion de livres et d'articles qu'Eisenstadt a consacrés à la théorie sociale et aux études comparatives de sociétés autres qu'Israël à celles écrites par Kimmerling et Shafir¹⁴⁸.

Dans le lexique utilisé par les sociologues critiques, il y a une ridiculisation d'Eisenstadt et de la sociologie fonctionnaliste qui a été condamnée par les autres

¹⁴⁷ Nous reviendrons sur ce point dans notre évaluation critique.

¹⁴⁸ En effet Kimmerling et Shafir ont essentiellement écrit sur Israël alors qu'Eisenstadt a une bibliographie très variée.

sociologues israéliens. Nous voulons citer quelques exemples qui montrent comment les appréciations des sociologues critiques dépassent le cadre de la pratique sociologique pour entrer dans le champ normatif. Nous voyons cela de façon subtile dans le choix du vocabulaire où chez Kimmerling et Migdal l'utilisation du mot « obscur » pour faire référence aux recherches passées est récurrente (1993, p.12). Ou encore chez Shafir qui veut « une révision de l'interprétation dominante du passé et de son patrimoine débilisant¹⁴⁹ » (Shafir 1996c, p.228).

Le discrédit à l'endroit d'Eisenstadt est assez violent chez Shafir comme le montrent les citations suivantes :

L'analyse fonctionnaliste n'était pas juste simpliste, fausse, biaisée ou asymétrique, mais tout bonnement mauvaise, l'opposée de ce qui s'est passé (Shafir ; 1996b, p.200)

Rappelons que pour Shafir, le sionisme est le résultat du colonialisme, et donc il n'est pas étonnant de voir qu'il considère l'analyse fonctionnaliste, qui elle prend le sionisme comme la motivation première de l'immigration et par conséquent de la formation de l'État, comme l'opposée de la réalité.

Ce n'est pas pour dire que les sociologues fonctionnalistes n'étaient pas professionnels ou manquaient de sens critique, mais plutôt qu'ils ne pouvaient pas le rester de façon consistante ; non plus qu'ils ont volontairement choisi de tronquer la réalité mais plutôt qu'ils ne pouvaient pas la voir différemment (Shafir ; 1996b, p.202).

Pour Shafir la raison du manque de constance ou de sens critique n'est pas liée au fait d'écrire à l'intérieur d'un paradigme, d'une époque, d'une structure sociale ou d'une génération comme l'avancent de nombreux sociologues (Kuhn, Bourdieu, Foucault, Habermas, Shapira). Selon lui, le manque de constance vient du choix des sociologues fonctionnalistes israéliens de se maintenir à l'intérieur de « l'orthodoxie

¹⁴⁹ *long debilitating legacies* en anglais dans le texte.

idéologique » sioniste. En effet, selon Shafir, après avoir démontré les inconsistances du système, les sociologues fonctionnalistes choisissaient de se replier à l'intérieur de l'idéologie (Shafir ; 1996b, p.202). Deux choses sont intéressantes ici. Premièrement, il s'agit d'une accusation assez sévère quant à l'intégrité des chercheurs qui mériterait d'être appuyée par des données. Deuxièmement, et nous reviendrons sur cela par la suite, Kimmerling et Shafir ne sont pas exempts d'un agenda politique.

La confrontation avec la sociologie critique passe à ce point d'un débat de substance à un conflit de civilisation aux dimensions épiques : Lissak affecte la posture d'un Neturei Karta ultra-orthodoxe dans sa défense de la cité de la science contre les barbares qui se tiennent à la porte » (Shafir ; 1996b, p.201).

Le ton utilisé ici indique la dérision avec laquelle Shafir traite du débat qui l'oppose aux sociologues fonctionnalistes. Pour lui, il s'agit effectivement de porter ce débat sur le plan normatif. Or, derrière le passage de la thèse de la formation de l'État à celle du colonialisme nous retrouvons le tournant même que la sociologie en tant que discipline a pris dans le monde occidental. Les questions du rôle du chercheur, des promesses de la science, de l'avancement de la Raison, de l'État-nation, entre autres, lui appartiennent autant qu'elles ont appartenu au débat sur la scène internationale.

II Critique immanente de la SCI

Ce n'est pas suffisant de dire que tout le reste est mauvais. Ceci doit être démontré et documenté en offrant des théories qui sont plus inclusives et compréhensives que celles qui ont été utilisées avant (Layder ; 1994, p.222).

Nous voulons commencer notre exposé critique par ce que nous percevons comme des erreurs méthodologiques commises par les sociologues critiques. Ces

erreurs sont d'autant plus étonnantes si on considère qu'elles relèvent de concepts auxquels Kimmerling et Shafir se réfèrent dans leur critique d'Eisenstadt. Nous avons noté un manque de réflexivité, des problèmes méthodologiques qui comprennent une mauvaise gestion de la chronologie, une sélection biaisée des citations.

1. Réflexivité

Le concept de réflexivité est assez récent en sociologie, aussi le fait qu'Eisenstadt ne l'utilise pas dans les années 1950-60 reste peu surprenant. Ce qui l'est, est que les sociologues critiques reprochent le manque de réflexivité chez Eisenstadt tout en ne soumettant pas leur pratique à cet exercice. Kimmerling nous met en garde dès le début de son texte sur les cadres d'analyse :

Ma thèse générale est que la sociologie est à la fois une réflexion d'une réalité politico-sociale construite et un partenaire dans la construction de cette réalité (1992, p.446).

Dans ce cas là, pourquoi n'analyse-t-il pas sa propre participation à la construction de la réalité ? Le découpage de Kimmerling est aussi le résultat de son choix de cadre. Il choisit de mettre l'accent sur les rapports entre Juifs et Palestiniens, mais les autres écoles auraient découpé la société différemment. On aurait pu trouver les relations entre femmes israéliennes, femmes palestiniennes, femmes juives orientales, ou femmes religieuses et femmes laïcs, par exemple. Pour reprendre Bourdieu, le chercheur ne peut pas sortir de son cadre, mais le mettre à nu par un exercice de réflexivité lui permet de diminuer l'emprise qu'il a sur lui tout comme il révèle au lecteur l'espace social dans lequel le chercheur se trouve et duquel il écrit.

En raison de leur background et de leur tempérament, la plupart des sociologues se sentaient chez eux dans les circonstances partisans d'une société d'immigrants colons. La plupart étaient très fortement dédiés à L'idéologie et aux pratiques sionistes, et la

plupart étaient d'origine européenne de l'Est ou des descendants de la première génération d'immigrants d'Europe de l'Est [...] ces sociologues faisaient tous partie de l'élite laïque groupée à l'intérieur du mouvement travailliste et ils perpétuaient ces normes sociales et codes implicites. Ils ont participé à la création des mythes et des interprétations cruciaux que la société a d'elle-même. En tant que partie du complexe politico-culturel du mouvement travailliste, ou Mapai, ces sociologues avaient confiance en leur habileté d'exercer une influence depuis le centre (Kimmerling ; 1992, p.455).

Dans son texte, Kimmerling veut montrer que les décisions de champ prises par Eisenstadt sont biaisées et que tant qu'il représentait le discours dominant de la sociologie israélienne, ce cadre conceptuel ne pouvait être remis en question. En nous donnant ces données contextuelles sur l'appartenance sociale, politique et historique d'Eisenstadt, il nous montre quel point celui-ci représente dans le champ de la sociologie israélienne. Toutefois, il ne nous livre pas le point que lui, Kimmerling, représente. Or, ce que Bourdieu prescrit est que le chercheur fasse avant tout cet exercice pour lui-même.

Ou encore, lorsque Shafir médite sur le fait que

En contribuant au désapprentissage des mythes et des idéologies, et possiblement au réapprentissage du passé, les nouvelles perspectives sur l'histoire et la société israélienne ont contribué à une atmosphère qui a rendu possible et promu les présents efforts vers le processus de paix (Shafir ; 1996a, p.30)

Comment se fait-il que le réapprentissage du passé ne devienne pas, dans ce cas, la construction des mythes de la société israélienne des années 1980 ? Si le discours sociologique d'Eisenstadt est à ce point biaisé par son appartenance contextuelle, comment Shafir pense-t-il être exempt d'une telle erreur ? Il est vrai que, comme nous l'avons déjà vu¹⁵⁰, Shafir reconnaît que son cheminement a été influencé par le fait d'avoir grandi dans la génération post-1967. Pourtant, il ne pousse pas jusqu'à analyser comment ce contexte a joué sur lui, tel qu'il le fait lorsqu'il s'agit d'Eisenstadt.

¹⁵⁰ Cf. partie E Les dimensions politiques et sociales de la sociologie israélienne.

2. Anachronisme et rapport au temps

A l'intérieur de la SCI, le rapport au temps est problématique. Nous voulons donc ajouter à notre analyse le concept d'anachronisme. Par anachronisme, nous comprenons l'intégration d'une erreur face à la chronologie. Nous avons découpé ce concept en trois points. Premièrement, le recul temporel du chercheur vis-à-vis de son sujet d'étude, deuxièmement le regard sur une période antérieure avec des yeux contemporains et finalement les problèmes relatifs à la chronologie utilisée par les sociologues critiques.

2.1 Recul temporel

Une des critiques de Kimmerling et Shafir à l'encontre d'Eisenstadt est qu'il n'a pas su voir dans le conflit israélo-palestinien le facteur déterminant de la société israélienne. Eisenstadt est un fonctionnaliste qui a aussi été influencé par Weber. Nous voyons cette influence à l'intérieur de ses textes, nous pensons plus particulièrement à *Israeli Society* (1967), où chaque chapitre est écrit selon le modèle d'un idéal-type. En effet, après avoir décrit l'institution choisie, Eisenstadt développe quels problèmes pourraient émerger au sein de la société israélienne si certains facteurs risques ne sont pas contenus. Il en fait de même concernant les minorités non-juives, notant que s'il y a en puissance une grande force d'intégration, les risques d'aliénation sont également présents et la rencontre entre les deux communautés pourrait générer beaucoup de positif tant sur le plan politique qu'identitaire mais cela dépendra de la situation politique internationale (Eisenstadt ; 1967, p.406).

Autrement dit, Eisenstadt, en tant que fonctionnaliste, a pris une photo de la société israélienne telle qu'elle apparaissait dans ses institutions. Toutes les tensions sont présentes, les clivages sociaux entre différents groupes (sépharades – ashkénazes, laïcs – religieux, Juifs – Arabes), les problèmes au niveau de l'organisation politique et économique, à l'état descriptif de potentiel. En fait, lorsque Shafir écrit que chaque école de pensée s'est développée autour d'un vide (« *blind spot* ») présent dans la sociologie d'Eisenstadt il serait plus correct de dire, nous semble-t-il, que chaque école a repris un idéal-type et l'a développé en fonction des événements qui ont eu lieu les années suivant la photographie. Dans les années 1950, il était difficile de voir quel sujet allait primer. Par contre, avec le temps, cela devient plus évident.

En effet, « *The Israeli Society* », qui reprend toutes les études antérieures d'Eisenstadt dans un livre qui se veut, et qui a été vu comme, l'anthologie de la sociologie israélienne, est paru l'année de la Guerre des Six Jours. Cette guerre est perçue par les sociologues critiques comme étant la réouverture de la frontière et donc le point tournant non seulement de l'histoire d'Israël mais aussi des relations entre Juifs et Arabes comme nous l'avons vu précédemment. Regarder le conflit israélo-arabe comme le focus de la société israélienne paraît tout à fait indiqué lorsqu'on écrit après la Guerre des Six Jours, le traité de paix avec l'Égypte, la montée de l'OLP et l'Intifada. Le point que nous voulons faire ici, est qu'Eisenstadt écrivant dans les années 1950 et 1960 ne pouvait qu'exposer les points de tensions comme le montre son objectif (1950, p.199) alors qu'il était plus aisé pour les sociologues critiques, bénéficiant de quarante ans d'événements supplémentaires, de voir dans quelles directions la société s'est engagée¹⁵¹.

¹⁵¹ Les sociologues critiques bénéficient aussi de quarante ans supplémentaires de développement sociologique. Comme nous l'avons vu sous la rubrique "pratique d'une meilleure sociologie", cela ne les a pas empêchés de commettre les erreurs qu'ils reprochaient à Eisenstadt.

2.2 Regard contemporain

Notre deuxième point touche l'erreur de regarder le passé avec des yeux contemporains¹⁵², ce qui dans le cadre de cette thèse signifie que les sociologues critiques israéliens regardent les événements de la création de l'État avec leurs yeux des années 1980.

Cette idée a déjà été avancée par Shapira lorsqu'elle démontre que les nouveaux historiens reportent la description de l'État des années fin 1970 sur le contexte de 1948.

La discussion sur le problème des réfugiés arabes par les jeunes chercheurs ou la question des arrangements passés ou non passés entre Israël et les pays arabes après la guerre de 1948 a été traitée dans le contexte de la réalité des années 1970 et 1980 [...] l'équilibre des forces entre Juifs et Arabes, qui était plutôt vague en 1948, était pour [les nouveaux historiens] évident : Israël était la partie forte et agressive, alors que les Palestiniens étaient faibles et blessés [...] L'analogie qui s'est formée dans leur réflexion, consciemment ou non, entre la conquête israélienne de 1967 et le comportement d'Israël par la suite, et les événements de 1948 et après, les a conduits à ignorer la fragilité de l'existence d'Israël dans les premières années, avant qu'il soit accepté sur la scène internationale comme un fait irréfutable (Shapira ; 1995, p.14-15).

Nous retrouvons cette erreur chez Shafir qui voit dans les retombées de la guerre des Six jours :

le fossé entre l'évidence que la société israélienne se définit au cours de ses relations multiples avec les Arabes Palestiniens sous occupation israélienne, et l'invisibilité historique et sociologique des Palestiniens dans les récits de la formation de la société israélienne des premières années (*in* Silberstein ; 1999, p.).

¹⁵² Cette erreur est très pointée du doigt en histoire. Le lecteur peut se référer au livre de Carr dans la bibliographie complémentaire.

Dans cette citation nous voyons la présence des deux contextes, celui contemporain de Shafir et celui qu'il veut étudier, le lien logique qu'il effectue entre l'occupation israélienne (1967) et la période du *Yishouv*. Le but de Shafir est

de revisiter et d'offrir un cadre conceptuel pour l'analyse de ce que je considère la période la plus critique de l'histoire israélienne ; la génération des pères fondateurs (Shafir ; 1996a, p.24).

Or, le problème est qu'il se base sur la réalité post-1967 pour tirer des conclusions qu'il tente ensuite d'appliquer à la génération des pères fondateurs. En effet, les « Arabes Palestiniens sous occupation israélienne » ne sont une donnée qu'à partir de 1967, il n'est donc pas chronologiquement possible de dire que c'est à l'intérieur de cette relation que la société israélienne des premières années¹⁵³ a été formée.

Encore une fois, nous ne remettons pas en cause que les relations entre Juifs et Arabes sont étudiées de façon non satisfaisante dans la sociologie d'Eisenstadt. Mais il en est de même pour les relations entre Juifs laïcs et religieux. A la différence que les relations entre ces deux groupes n'ont jamais atteint le niveau de conflit ou d'intérêt de la population internationale que les relations entre Juifs et Arabes. La question préoccupante pour Shafir est donc dictée par son contexte et nous ajoutons ici qu'il semble effectuer un transfert de situation.

Le regard contemporain doit également être limité lorsqu'on lit Eisenstadt en termes de vocabulaire et de sa vision du monde. En effet, les études d'Eisenstadt étant typiques de son époque, sa description des Juifs orientaux ou des Arabes comme étant traditionnels et tout le lexique qui s'y rattache doit être replacée dans ce contexte, tout comme l'utilisation de concepts tel que l'absorption des immigrants. L'état de la

¹⁵³ 1880-1918, c'est-à-dire les deux premières *Aliyoth*

sociologie dans les années 1950 n'avait pas encore remis en cause la Raison et la science, la modernisation n'était pas de l'eurocentrisme mais du progrès etc.. Autrement dit, lire Eisenstadt en 2013, ou dans les années 1990, demande de le replacer en contexte afin de le lire tel qu'il a écrit et non pas de façon anachronique tel qu'ont tendance à le faire les sociologues critiques¹⁵⁴.

2.3 Erreur ou confusion chronologique

Finalement, l'utilisation de la chronologie est problématique à l'intérieur de la SCI. En effet, lorsque Kimmerling et Shafir parlent de colonialisme, il n'est pas toujours évident de savoir s'ils font référence au contexte du *Yishouv*, de 1948 ou de 1967. Shafir est clair sur son postulat que d'après lui les périodes pré 1948 et post 1977 présentent une continuité dans le mouvement de colonisation,

Je présente donc une perspective théorique et conceptuelle qui met en avant la centralité de la colonisation à l'intérieur du sionisme et qui en même temps mesure les changements qui ont pris place, dans les nouvelles circonstances, à l'intérieur du modèle de colonisation (Shafir ; 1996c, p.228)

Cette continuité demande toutefois à être expliquée et ancrée dans une chronologie. Or, par exemple, Shafir peut passer de 1993 à 1948 dans le même paragraphe sans préambule et cela donne une idée confuse des événements auxquels il se réfère, comme nous le voyons dans la citation suivante

Lorsque la demande à l'auto- limitation de territoires a été acceptée en 1993 comme faisant partie de la reconnaissance mutuelle avec le nationalisme palestinien cela a demandé de retourner des gains territoriaux au travers d'un processus de décolonisation. Dans la perspective palestinienne même la séparation et la partition sont une perte de

¹⁵⁴ Oui, Eisenstadt écrit à l'intérieur d'une vision du monde eurocentrique. Remettre en cause cette vision du monde revient à montrer ses limites mais ne devrait pas servir à discréditer le travail d'un chercheur. Il serait plus problématique de lire un auteur contemporain qui écrirait à l'intérieur de cette vision du monde.

territoire. Ni la commission Peel ni le plan de partition de l'UNSCOP n'acceptaient les rations des populations en tant que données (Shafir ; 1996b, p.198)

L'approche colonialiste des sociologues critiques et la fluctuation de la frontière demande une redéfinition de la citoyenneté : quelle est la place des minorités dans la société et surtout des Palestiniens. Posent-ils leur question vis-à-vis la période du *Yishouv* ou de la société des années 1980 et 1990 ?

D'autres erreurs chronologiques sont encore plus frappantes. Nous en avons relevé deux pour l'exemple¹⁵⁵. Dans son texte (1998), Kimmerling donne les facteurs qui selon lui ont conduit à la défaite du parti travailliste en 1977. Il note entre autres ; « un plus grand nombre de sépharades », « la guerre traumatique de 1973 » et « la guerre du Liban de **1982** » ; « Tout cela a conduit au soulèvement de **1977** » (Kimmerling ; 1998, p.53, caractères gras ajoutés). C'est intéressant que la guerre du Liban de 1982 ait joué un rôle dans les soulèvements de 1977.

Quant à Shafir, il définit que la période de formation s'étend **1908-1920** et ensuite, il divise cette période en « six étapes de colonisation qui peuvent être regroupées en deux blocs de trois, le premier représente la période de la première *Aliyah* (**1882-1903**) » (1996c, p.232, caractères gras ajoutés). Là encore, les dates ne sont pas toujours utilisées de façon consistante.

¹⁵⁵ Nous avons déjà discuté de l'erreur d'anachronisme chez Kimmerling et Migdal quant à leur utilisation du terme Palestinien dans notre chapitre précédent. Nous n'y reviendrons donc pas ici.

3. La méthodologie

L'anachronisme fait déjà partie des erreurs de méthodologie. Nous voulons ajouter ici le manque de référence et le caractère sélectif vis-à-vis des affirmations posées par les sociologues critiques, comme nous le voyons dans les citations suivantes.

Les immigrants Juifs soutenaient que la terre était inhabitée ce qui en termes pratiques voulait dire que les nouveaux venus voyaient la population locale comme partie intégrante de l'environnement qui devait être dominé, apprivoisé et rendu accueillant pour eux-mêmes (Shafir ; 1996a, p.28)

Si Shafir se base sur le credo sioniste qui voyait « une terre sans peuple pour un peuple sans terre », de là à affirmer que les immigrants voulaient « dominer, apprivoiser et rendre accueillant pour eux-mêmes », d'où tire-t-il ces données ? A-t-il fait des entrevues ou compulsé des entrevues d'époque ? S'appuie-t-il sur des discours, des lettres, une revue de presse ?

Autre exemple, Shafir écrit :

L'achat par des Juifs des terres détenues par les *fellaheen* par conséquent a conduit à l'expulsion des locataires (1996b, p.196).

Le fait de ne pas donner de chiffre ou de valeur approximative laisse à penser qu'il s'agissait d'un phénomène de grande ampleur. Pourtant, Kimmerling, parlant du même phénomène, indique qu'il était petit en nombre mais qu'il avait une grande importance sur le plan psychologique (Kimmerling ; 1983). Ajouter des valeurs comparatives en référence permettrait au lecteur de se faire une meilleure idée de l'événement et de vérifier la validité de l'affirmation.

Un autre problème méthodologique est le caractère sélectif des citations que reprend Shafir. Par exemple, celui-ci cite Shapira¹⁵⁶ qui appuie l'utilisation de la théorie du colonialisme pour étudier l'histoire d'Israël sans mentionner que dans ce même texte, Shapira a un regard critique vis-à-vis de la nouvelle histoire, essentiellement dans l'utilisation des sources et la sélection des événements (Shapira ; 1995, p.14, p.26-27). Shafir utilise Shapira uniquement dans les citations qui appuient son point ce qui laisse penser que celle-ci est en accord avec son argumentation. Ce qui n'est pas la réalité¹⁵⁷.

Ces problèmes de méthodologie touchent au point sensible de l'intégrité intellectuelle du chercheur qui demande à ce dernier de livrer toutes les données de ses recherches et non pas uniquement celles qui appuient son point de vue. Si cela fait défaut chez Shafir, il n'en est pas de même pour Eisenstadt. Par exemple, lorsqu'il avance que les Juifs orientaux n'ont pas tous été mus par des idéaux sionistes, il indique qu'il n'existe pas de statistiques qui peuvent confirmer cette affirmation (Eisenstadt ; 1950). Le lecteur est donc à même de décider s'il veut ou non accepter l'affirmation du chercheur. Toujours dans ce texte, Eisenstadt énonce une hypothèse et précise que celle-ci n'a pas été vérifiée par la recherche (1950, p.204). De plus, il est fréquent de trouver des phrases du type : « il est dangereux d'avancer que », « on pourrait suggérer que » (Idem, p.210) ou encore « à ce stade de notre connaissance, nous ne pouvons pas encore dire... » (1956, p.274) qui montrent une certaine prudence chez Eisenstadt.

¹⁵⁶ Professeur Shapira se présente comme une sioniste libérale, membre du parti travailliste et ne fait donc pas partie des nouveaux historiens.

¹⁵⁷ Shapira est spécialisée dans l'histoire juive contemporaine et particulièrement l'histoire du sionisme et sa vision est loin de celle du colonialisme. Elle encourage l'innovation mais met en garde contre le manque de rigueur méthodologique des nouveaux historiens et sociologues (1995, p.27).

Même si Eisenstadt écrit une sociologie « totale », il ne prétend pas détenir la vérité. Il émet des hypothèses qu'il teste et tire des conclusions qui deviennent des pistes de réflexion pour des recherches ultérieures. Son entreprise n'est pas une fin en soi et en cela il est très wébérien, où la connaissance n'a d'autres buts que d'être un jour dépassée.

Pour finir ce point nous voulons revenir sur la critique qu'Eisenstadt écrit pour les élites. Nous avons relevé plusieurs citations où nous voyons que celui-ci se montre critique ou tout du moins expose ce qu'il voit se passer avec les élites. Nous en donnons trois pour l'exemple.

L'élite a changé les nouveaux groupes [d'immigrants] en objets d'un effort politique, économique, et socio-éducatif pour les façonner selon les valeurs et les intérêts des élites (Eisenstadt ; 1967, p.182)

Le contrôle informel et mutuel s'était affaibli et les élites avaient facilement recours à un contrôle et une organisation plus formels [...] l'illusion que les vieilles relations persistaient pouvait souvent être maintenue (Eisenstadt ; 1967, p.183)

Les nombreuses orientations contradictoires des élites et leurs résultats parfois paradoxaux étaient apparents dans toutes les sphères principales des politiques économiques et sociales affectant le développement économique et social, les politiques des salaires, les relations de travail, les allocations des fonds publics et l'absorption des immigrants (Eisenstadt ; 1967, p.185).

Cette réhabilitation des travaux d'Eisenstadt était importante car elle montre une critique à l'encontre des révisionnistes quant à l'utilisation de leurs sources¹⁵⁸. En nous basant sur les résultats de notre étude de textes nous voulons proposer notre propre évaluation de la SCI.

¹⁵⁸ Cette critique se retrouve être le point principal d'Ephraïm Karsh dans son livre, *Fabricating Israeli History*. Karsh montre comment B. Morris a, entre autres, falsifié ses sources en reproduisant les originaux de lettres de Ben Gourion. Puisqu'il traite essentiellement des écrits d'historiens, nous n'en parlerons pas plus en détail ici.

III Discussion critique de la SCI

Nous voulons orienter notre discussion critique autour des quatre catégories énoncées dans notre introduction ; à savoir la production académique, l'originalité, les liens avec le politique et le paradigme nouveau.

1. Production académique

Cette première catégorie renvoie autant à « ce qui est dit » qu'à « qui parle », au texte qu'à l'auteur en tant que marqueur social.

Il est intéressant de noter que si, comme l'écrit Silberstein, la SCI représente les « exclus, les dominés et les subjugués » (Silberstein ; 1999, p.110), les sociologues critiques appartiennent toujours à l'élite de la société israélienne. En effet, dans les années 1990, l'université israélienne est, comme à l'époque d'Eisenstadt, essentiellement composée d'hommes, laïcs et Ashkénazes (Ben-Yehouda ; 1997).

De plus, Eisenstadt comme Pappé reconnaissent le caractère élitiste de leur travail. Le débat sur la création de l'État d'Israël touche à l'identité israélienne. Or, et bien que le débat entre les deux thèses ait atteint le grand public, ce sont toujours les chercheurs qui s'investissent dans la production de l'identité. A l'inverse d'une sociologie qui regarderait la culture populaire et autres artefacts de la société comme représentation d'une identité israélienne, aussi bien chez Eisenstadt que chez les

sociologues critiques les valeurs sociales sont celles que le chercheur prête aux motivations des acteurs.

Nous avons également relevé que dans leur façon d'interpréter les événements, les sociologues critiques n'ont étudié le rapport entre les Juifs et les Arabes que du point de vue des actions que les Juifs ont prises. En cela, nous voyons que la SCI reste une sociologie « blanche », « eurocentrique », « renfermée sur elle-même » qui nie la possibilité que les Arabes aient été acteurs de leur histoire et aient participé à la situation dans laquelle ils se trouvent aujourd'hui.

Dans Smootha, nous voyions déjà que les thèmes négligés par les études sur les Arabes sont tous des thèmes où ceux-ci sont des acteurs ; à savoir le gouvernement militaire, le mouvement nationaliste Al-Ard, Rakah, la classe moyenne, l'intelligentsia arabe, les conditions de travail du prolétariat arabe, les services sociaux, le développement de l'enfant, les aînés, le fossé socio-économique entre Arabes et Juifs, le logement (1978, p.20). En prenant pour acquis que les Juifs sont des colonisateurs, les sociologues critiques nous placent à nouveau en présence d'un peuple arabe passif face à la domination occidentale, incarnée par les Juifs dans ce contexte. Bien que l'idée soit de critiquer cette domination, nous restons malgré tout à l'intérieur d'un contexte orientaliste.

Cela nous rappelle l'idée avancée par Bourdieu que le sociologue puisse faire un travail de zoologue. Celui-ci aime les animaux assez pour les préserver et les étudier mais les garde en cage afin de les exhiber. Au final, introduire les Palestiniens dans l'histoire d'Israël en tant qu'acteurs reste toujours à faire.

2. Originalité

Cette catégorie renvoie à l'originalité de la thèse de la SCI, à savoir si elle a déjà été émise dans d'autres contextes historiques ou géographiques. Nous avons vu que Shafir et Kimmerling se sont grandement inspirés de la théorie de la frontière de Turner qu'ils ont appliquée, chacun à sa manière, au contexte de la société israélienne. Nous avons également vu que sur le plan théorique, la sociologie israélienne a évolué en parallèle de la sociologie en tant que discipline sur le plan international avec entre autres la remise en cause de la modernité et de ses valeurs. Finalement, nous voyons que la sociologie d'Eisenstadt était fortement inspirée de la sociologie américaine de son époque. Il en est de même pour la sociologie critique. Le parallèle entre la critique de l'histoire nationale américaine, comme étant une histoire blanche et colonialiste qui n'a pas tenu compte de l'apport des différentes communautés et des relations conflictuelles entre dominants et dominés, telle qu'elle a commencé à se former dans les années 1970, et les remises en question, pour les mêmes raisons, de l'histoire nationale israélienne est frappant.

A l'intérieur du contexte local de la sociologie israélienne, la SCI est la dernière venue de l'approche conflictuelle. En cela, elle reprend l'accent mis sur les points de tensions entre les différents groupes sociaux, dans ce cas Israéliens et Palestiniens. La thèse même du colonialisme dans le contexte israélien avait été avancée sur la scène politique mais n'avait pas percé le milieu académique. De ce fait, l'originalité de la SCI est difficile à démontrer. La chose que nous pouvons affirmer est que sociologie fonctionnaliste et SCI portent les marques de leurs époques tant dans le vocabulaire que dans les concepts qu'elles utilisent et les visions du monde qu'elles représentent.

3. Liens avec le politique

L'une des critiques principales de la SCI à l'encontre d'Eisenstadt concerne les liens qui existent entre sa sociologie et le politique. Pour Kimmerling il existait une double légitimation : les chercheurs écrivaient pour l'élite et l'élite accordait son crédit aux chercheurs. Cela avait pour résultat une sociologie engagée et donc pas d'autonomie (1992, p.457). Lissak réfute cela en disant que les sociologues décrivaient ce qu'ils voyaient dans le contexte social et politique de l'époque (1996).

Si l'on considère que

l'une des tâches les plus essentielles de toute science de la vie culturelle humaine est d'ouvrir la compréhension intellectuelle aux « idées » pour lesquelles les hommes ont lutté et continuent de lutter soit en réalité soit en apparence (Weber ; 1904),

on peut voir dans la SCI un demi succès. En effet, c'est par la déconstruction de mythes, que l'on peut atteindre les « idées pour lesquelles les hommes luttent ». En ce sens, le dé-constructionnisme est un travail auquel s'adonnent les chercheurs et qui doit apporter une meilleure compréhension de la société ou des faits historiques. Toutefois, dans leur travail de déconstruction et dans leur désir de s'éloigner de l'idéologie sioniste travailliste, les sociologues critiques ont complètement annihilé la philosophie sioniste.

Avec la thèse d'un Israël colonisateur à la recherche d'une terre et d'une main-d'œuvre à subjuguer, ces chercheurs ont passé sous silence la philosophie qui a animé les acteurs de l'histoire qu'ils tentent de comprendre. Le sionisme du XIX^e siècle est avant tout la recherche d'un idéal ; à savoir le retour à Sion. Reconnaître l'importance de cet idéal ne doit pas être synonyme d'une obéissance aveugle aux

besoins d'une élite politique. Néanmoins, l'éliminer ne serait pas un oubli mais un raté de l'histoire. Car on ne peut comprendre les faits historiques que par la compréhension des sentiments des hommes, de même que les sentiments des hommes ne peuvent être rendus visibles qu'une fois mis en action (Simmel ; 1964).

Finalement, parce que le discours des sociologues critiques suit les grandes lignes des positions politiques en Israël dans les années 1990, que ces revendications trouvent leurs égales dans les média locaux et internationaux, nous pouvons dire que la SCI était, à cette époque, le discours dominant. De la même manière que la vision de la sociologie fonctionnaliste l'était pour son époque. Dans cet ordre d'idée il est intéressant de noter que tout discours qui sortirait de cette tendance ne jouirait pas de la même légitimité ou de la même accessibilité aux revues scientifiques. Si l'on parcourt une revue telle que *Journal of Palestine Studies*, celle-ci ne reproduit qu'un type de discours¹⁵⁹. Cela renforce notre conception de la vision des sociologues critiques comme étant les représentants et les gardiens du discours dominant et cela va donc à l'encontre de leurs revendications de représenter une vision alternative qui tiendrait compte *des réalités vécues*, comme nous l'avons vu plus haut.

4. Paradigme nouveau

Tout au long de cette thèse nous avons montré que loin de représenter une rupture avec la sociologie d'Eisenstadt, la SCI s'inscrit en continuité, à l'intérieur des vides laissés par la vision fonctionnaliste et qu'elle fait donc partie de la sociologie

¹⁵⁹ Au sujet de la revue *Journal of Palestine Studies* et de son utilisation des nouveaux historiens à des buts de délégitimation de la vision israélienne des faits, lire E. Karsh « Preface to the Second Edition », in *Fabricating Israeli History*, 2001. L'auteur montre, entre autres, comment en ne publiant qu'une version des faits la revue ne permet pas d'ouvrir un véritable dialogue académique.

israélienne en tant que discours. Bien que la SCI soit une sociologie qui avance des thèses opposées à la sociologie fonctionnaliste, elle ne s'en émancipe pas.

Les différences de points de vue, d'approches théorique et méthodologique qui existent entre Eisenstadt et les sociologues critiques étaient évidentes avant même de commencer cette recherche. Ce qui nous a surpris c'est le nombre de similitudes entre eux. Comme cela est ressorti dans notre étude de texte, la compréhension occidentaliste du contexte israélien est très forte même chez Kimmerling et Shafir.

Les études précédentes avaient choisi de montrer les points de rupture entre sociologie fonctionnaliste et SCI sur les plan théorique, académique, politique et idéologique¹⁶⁰. Nous avons à l'inverse fait ressortir que ces différences sont le reflet que l'une comme l'autre représente le discours dominant de son époque. Nous voulons terminer ce chapitre en rappelant les similitudes qui existent entre les deux sur le sujet principal de la SCI, à savoir les rapports entre Juifs et Arabes à la période du *Yishouv*.

Tout d'abord, aussi bien Eisenstadt que Kimmerling et Shafir s'intéressent à la construction de l'État ; le premier au travers de la mise en place des institutions et de l'identité pionnière, les seconds au travers des différentes phases de colonialisme. Ces deux perspectives montrent que les immigrants juifs se sont tenus à l'écart de la population arabe.

Pour Eisenstadt la raison était qu'ils voulaient construire un État en dehors de la réalité mandataire, alors que pour Shafir l'exclusion était le résultat d'un acte raciste de négation. Cela se retrouve dans la façon dont les auteurs traitent de

¹⁶⁰ Cf. notre troisième partie : La sociologie israélienne comme évolution ou révolution.

l'idéologie sioniste ; pour Eisenstadt il s'agit d'un élément moteur qui regroupe une population immigrante en proie aux tensions vu leurs différences, alors que Shafir y voit une version locale du colonialisme européen et la volonté de créer des colonies ethniques pures.

La périodisation qu'ils utilisent est la même, elle est basée sur les différentes vagues d'immigration. Finalement, le rapport aux Arabes est similaire en ce que les auteurs ne s'intéressent à eux que dans leur rapport au groupe majoritaire. En insistant sur l'aspect colonisateur des immigrants juifs, les sociologues critiques n'ont étudié les relations entre Juifs et Arabes que du point de vue du groupe dominant. En cela, leur approche, bien qu'opposée dans les idées, ne diffère pas de celle d'Eisenstadt.

De fait nous pouvons conclure que, d'Eisenstadt aux sociologues critiques, ce sont les non-relations entre Juifs et Arabes, plutôt que les relations entre eux, qui caractérisent la sociologie israélienne en tant que discours. Finalement, nous voyons qu'au-delà de leurs divergences théoriques, leurs convergences de pratiques et ce qu'elles représentent au sein de la société confirment que sociologie fonctionnaliste et SCI appartiennent au même discours. Les divergences qui forment le cœur du débat entre sociologues fonctionnalistes et sociologues critiques mettent tout au plus à jour les rapports de force qui existent à l'intérieur du champ de la sociologie israélienne.

CONCLUSION

Pour Featherstone (1988), une étude post-moderne du domaine scientifique utiliserait

une étude de champ à la Bourdieu et mettrait l'accent sur l'économie des biens symboliques : les conditions de production et de demande pour de tels biens, ainsi que les processus de compétition et de monopolisation, et la lutte entre l'establishment et les outsiders (p.205)

Dans cette thèse nous avons utilisé la théorie de la pratique de Bourdieu et la théorie du discours de Foucault afin de comprendre le changement survenu à l'intérieur de la sociologie israélienne au cours des cinquante premières années de son existence ; à savoir comment on est passé de la thèse de la construction de l'État à la thèse du colonialisme. Ces deux théories nous ont permis de comprendre un discours scientifique aussi bien dans son extériorité, l'influence du contexte, que dans son intériorité, les luttes pour la production du vrai. Elles sont donc complémentaires en ce que l'une représente la structure sociale (champ) qui soutient la seconde (discours)¹⁶¹.

Une sociologie post-moderne tel que conçue ici abandonnerait ses ambitions générales de sciences sociales et à la place étudierait de façon parasitaire les ironies, les incohérences et l'intertextualité des écrits sociologiques (Featherstone ; 1988, p.205)

Notre approche méthodologique est également originale en ce que nous avons retourné contre eux-mêmes les critiques que Kimmerling et Shafir ont posé à l'encontre d'Eisenstadt. Le but principal était de limiter notre propre intrusion dans l'exercice d'évaluation de la SCI. Cela nous a permis également d'affiner un modèle

¹⁶¹ L'utilisation complémentaire de Bourdieu et Foucault représente une des originalités de cette thèse.

d'analyse qui peut être reporté à d'autres contextes. Ce modèle d'analyse comporte quatre éléments et est dirigé vers la contextualisation de la production de texte.

Premièrement, il s'agit de décrire le contexte académique, politique et historique. Dans certains cas, comme dans le nôtre, le contexte de production d'un texte n'est pas le même que le contexte de parution¹⁶². Il s'agit alors de s'interroger sur les motivations qui ont repoussé la sortie d'un discours. Deuxièmement nous établissons les liens entre les revendications politiques et les questions de recherche ou ambitions des chercheurs. Troisièmement, nous faisons intervenir l'auteur en tant que marqueur social et fonction. L'auteur, étant le produit de son habitus inscrit le texte à l'intérieur d'une structure sociale, ou champ. Et, comme toute structure sociale, le champ révèle des prises de position qui sont des luttes pour le pouvoir.

Dans le cadre d'un champ scientifique, l'enjeu est la production du vrai. Objectiver l'auteur en dévoilant son œil nous permet de comprendre comment son raisonnement est le reflet d'une époque plus que d'une pensée individuelle sur cette époque. Finalement, la chose novatrice a été d'utiliser les critiques des sociologues critiques pour bâtir nos hypothèses. Cela nous permet de rendre compte s'il y a une rupture et révolution ou si nous sommes simplement à un moment donné du discours qui est, selon Foucault, en cassure avec ce qui s'est dit précédemment mais toujours à l'intérieur du même discours.

Il y a bien évidemment des leçons à tirer d'une sociologie post-moderne : elle met l'accent sur la façon dont les théories sont construites, leurs postulats cachés et questionne l'autorité des chercheurs à être le porte-parole de l'Autre...
(Featherstone ; 1988, p.205)

¹⁶² Rappelons que la thèse d'un Israël colonisateur est présente sur la sphère politique depuis les années 1950 mais qu'elle n'a intégré le domaine académique que dans les années 1985-1990.

Nous comprenons la sociologie d'Eisenstadt et la SCI comme représentant le discours dominant de leur période. En cela, chacune d'elle nous renseigne sur l'état des lieux de la société israélienne mais nous livre également une représentation plus large de la discipline dans le monde, à ce moment donné. Le fonctionnalisme qui prévalait dans la période d'après-guerre ne convient plus sur les plans idéologique, politique, scientifique et académique. Par conséquent, le passage à la SCI est une forme locale du phénomène global de remise en question de l'État-nation, de l'ampleur et du poids des mouvements sociaux, de l'idée même de la science et de la Raison, de l'éclatement de la discipline et de la spécialisation des domaines de recherche ainsi que l'augmentation de la demande de participation des sociologues dans la sphère public. En même temps, la SCI reste à l'intérieur de la sociologie israélienne : elle ne crée rien de nouveau et ne parvient pas à s'en détacher.

Le sociologue a des enjeux dans le jeu qu'il prétend décrire et il doit donc prendre pour objet non les enjeux des autres mais les siens (Bourdieu ; Spécificité du champ scientifique p.117)

Cette thèse en elle-même n'a rien d'étonnant, elle est le reflet du contexte où elle a été écrite et s'inscrit culturellement dans un discours postmoderne. Son enjeu principal était de montrer les ironies et les inconsistances des sociologues critiques afin de révéler ce que nous percevions comme un manque d'intégrité intellectuelle de leur part. Notre troisième influence théorique étant Weber, ce qui nous dérange dans la SCI n'est pas tant les idées qu'elle promeut, mais la façon dont elle livre son message. Puisque les sociologues critiques accusaient Eisenstadt d'avoir joué au prophète social, nous voulions démontrer qu'ils en avaient fait autant.

Dans la littérature qui traite de la SCI et du débat qu'elle a suscité, la quasi-totalité des auteurs s'intéresse aux idées qu'elle véhicule ; les nouvelles qu'elle avance et les anciennes qu'elle critique. Toutefois, nous voyons que derrière ce débat

se dessine celui plus subtil du rôle du chercheur dans la société. En effet, lorsque les tenants de la SCI critiquent le rôle joué par Eisenstadt et ses collègues dans ce qu'ils appellent la mise en place structurelle des mythes de la société israélienne tout en revendiquant une sociologie engagée dans la recherche d'une société plus « juste », plus « égalitaire », que critiquent-ils exactement ? Le fait que le sociologue joue un rôle politique ou le fait que le rôle politique joué par Eisenstadt ne corresponde pas à celui qui, selon eux, correspond au rôle du chercheur dans la société ?

BIBLIOGRAPHIE

- Bauer Julien, Le système politique israélien, PUF, Paris 2000.
- Ben-Eliezer Rafael, « Critical Versus Non-Critical Sociology : An Evaluation », *Israel Studies*, I (1), 1996.
- Ben-Porat Guy, « Israeli Society : Diversity, Tensions, and Governance » in Ben-Porat et al., Israel Since 1980, Cambridge University Press, New York, 2008.
- Ben-Yehuda Nachman, « The Dominance of the External : Israeli Sociology », *Contemporary Sociology*, Vol. 26 (1997), pp.271-275.
- Bernstein Deborah, « Economic Growth and Female Labor – the case of Israel », *Sociological Review*, vol.31 (2).
- Bernstein Deborah, « The Plough Woman Who Cried into the Pot : The Position of Women in the Labor Force in Pre-State Israeli Society », *Jewish Social Studies*, vol.45 (1) 1983.
- Bernstein Deborah et S. Swirsky, « The Rapid Economic Development of Israel and the Emergence of the Ethnic Division of Labour », *The British Journal of Sociology*, vol.33 (1), 1982.
- Bernstein Déborah, « Immigrants and Society – A Critical View of the Dominant School of Israeli Sociology » *The British Journal of Sociology*, Vol.31, No. 2 (Jun., 1980), p.246-264.
- Bourdieu Pierre, Le sens pratique, Les Éditions de minuit, Paris, 1980.
- Bourdieu Pierre a, Langage et pouvoir symbolique, Éditions du Seuil, Paris, 2001.
- Bourdieu Pierre b, Science de la science et réflexivité, Éditions Raisons d’agir, Paris, 2001.
- Bourdieu Pierre, Si le monde social m’est supportable, c’est parce que je peux m’indigner, Éditions de l’Aube, poche essai, Paris, 2002.
- Bourdieu Pierre, « La spécificité du champ scientifique et les conditions sociales du progrès de la raison », *Sociologie et Sociétés*, vol.7 (1), 1975.
- Camic Charles and N. Gross, « The New Sociology of Ideas », in J. Blau *The Blackwell Companion to Sociology*, Blackwell Publishing, USA, 2004.

-Eisenstadt Shmuel N., *The Absorption of Immigrants*, Routledge, London, 1954.

-Eisenstadt Shmuel N., « The sociological Structure of the Jewish Community in Palestine », *Jewish Social Studies*, vol.10, No. 1 (Jan., 1948), Indiana University Press.

- Eisenstadt Shmuel N., « The Oriental Jews in Israel : A report on a preliminary study in culture-contacts », *Jewish Social Studies*, vol.12, No. 3 (Jul., 1950), Indiana University Press.

-Eisenstadt Shmuel N., « The Place of the Elite and Primary Groups in the Absorption of New Immigrants in Israel », *American Journal of Sociology*, Vol. 57, No. 3, The University of Chicago Press (Nov., 1951).

-Eisenstadt Shmuel N., « Analysis of Patterns of Immigration and Absorption of Immigrants », *Population Studies*, Vol.7, No. 2 (Nov., 1953), Population Investigation Committee.

-Eisenstadt Shmuel N., « Le passage d'une société de pionnier à un État organisé : aspects de la sociologie politique d'Israël », *Revue française de science politique*, vol.4 no. 3, 1954a.

-Eisenstadt Shmuel N., « Israel : Traditional and Modern Social Values and Economic Development », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Sage publication, 1954b.

-Eisenstadt Shmuel N., « Sociological Aspects of the Economic Adaptation of Oriental Immigrants in Israel : a case study in the process of modernization », *Economic Development and Cultural Change*, vol. 4, No. 3 (Apr. 1956), The University of Chicago Press.

-Eisenstadt Shmuel N., *Israeli Society*, Basic Books, Inc, Publishers, New York, 1967.

-Eisenstadt Shmuel N., « Israeli Identity : Problems in the Development of the Collective Identity of an Ideological Society », in *Integration and Development in Israel*, S.N Eisenstadt, Rivkah Bar Yosef et Chaim Adler ed., Jerusalem, Israel Universities Press, 1970.

-Eisenstadt Shmuel N., « Comparative Studies and Sociological Theory, Autobiographical Notes », *The American Sociologist*, 1998 spring.

- Epstein Simon, Histoire du peuple Juif au XXe siècle, Hachette Littératures, Paris, 1998.
- Featherstone Mike, « In Pursuit of the Postmodern : An Introduction », *Theory, Culture & Society*, Sage, London, Vol.5, 1988.
- Foucault Michel, Les mots et les choses, Éditions Gallimard, Paris, 1966.
- Foucault Michel, L'ordre du discours, Editions Gallimard, Paris, 1971.
- Foucault Michel, « Le philosophe masqué » in M. Foucault Dits et Écrits II, Éditions Gallimard, 2001.
- Foucault Michel, « What is an Author ? », in M. Foucault Dits et Écrits II, Éditions Gallimard, 2001.
- Gad Y. et N. Apeloig, « Israel and the Exile of Intellectual Caliber », *Sociology*, vol.40 (1), 2006.
- Habermas Jürgen, « Modernity vs. Postmodernity », *New German Critique*, 22, 1981.
- Hertzberg Arthur, The Zionist Idea : a historical analysis and reader, Atheneum, USA, 1959.
- Horowitz and Lissak, Origins of the Israeli Polity : Palestine under the mandate, Chicago, University of Chicago Press, 1978.
- Horowitz and Lissak : Trouble in Utopia : the Overburdened polity of Israel, Albany : State University of Albany, 1989.
- Kellener Douglas, « Postmodernism as Social Theory : Some Challenges and Problems », *Theory, Culture & Sociology*, Sage, London, vol.5, 1988.
- Kimmerling Baruch, « Sociology, Ideology, and Nation-Building : The Palestinian and their Meaning in Israeli Sociology », *American Sociological Review*, vol. 57, no. 4 (1992), pp. 446-460.
- Kimmerling Baruch, « Academic History Caught in the Cross-fire : The Case of Israeli-Jewish Historiography », *History and Memory* 7(I) (Spring/Summer 1995).
- Kimmerling Baruch, « Exchanging Territories for Peace: A Macrosociological Approach », *Journal of Applied Behavioral Science* 1987; 23; 13.

- Kimmerling Baruch, *Zionism and Territory, The socio-territorial dimensions of Zionist politics* ; IIS, University of California, Berkeley ; 1983.
- Kimmerling Baruch and Joel S. Migdal, *The Palestinian People : a history*, Harvard University Press, Massachusetts, 2003, first edition 1993.
- Lissak Moshe, « Critical Sociology and Establishment Sociology in the Israeli Academic Community : ideological struggles or Academic Discourses ? », *Israel Studies*, I (1), 1996.
- Lustick Ian, « *The Voice of a Sociologist, the Task of a historian, the Limits of a Paradigm* », in Books on Israel, vol. I, The Association for Israel Studies, 1988.
- C.W. Mills, *The Sociological Imagination*, Grove Press Inc, New York, 1959.
- Naor Arye, « The Political System : Government, Parliament and the Court » in Ben-Porat et al., *Israel Since 1980*, Cambridge University Press, New York, 2008.
- David Niv éd., *Connaître les faits – un guide historique du conflit Israélo-arabe*, Département de l'Éducation et de la Culture, Organisation sioniste mondiale, Jérusalem, 1985.
- Pappé Ilan, « Post-Zionist Critique on Israel and the Palestinians, Part I : The Academic Debate », *Journal of Palestine Studies*, vol. 26, no.2 (1997), p.29-41.
- Parsons Talcott, *The Social System*, The Free Press, New York, 1951.
- Parsons Talcott, *Structure and Process in Modern Societies*, Free Press, New York, 1965.
- Ram Uri, *The Changing Agenda of Israeli Sociology*, Albany New York, 1995.
- Shafir Gershon, « Changing Nationalism and Israel's "Open Frontier" on the West Bank », *Theory and Society*, vol.13 no.6, 1984
- Shafir Gershon, « Israeli Decolonization and Critical Sociology », *Journal of Palestine Studies* XXV, no. 3, 1996a.
- Shafir Gershon, « Israeli Society : A counterinterview », *Israel Studies*, vol.1, no.2, Fall 1996b.

-Shafir Gershon, « Zionism and Colonialism », in Michael Barnett, Israel in Comparative Perspective : challenging the conventional wisdom, State University of New York Press, 1996c, Albany.

-Shafir Gershon, Land, Labor and the Origins of the Israeli-Palestinian Conflict, 1882-1914, Cambridge University Press, 1989.

-Michael Shalev, « Time for Theory : Critical Notes on Lissak and Sternhell », *Israel Studies*, II (1), 1997.

-Shapira Anita, « Politics and Collective Memory : The Debate over the "New Historians" in Israel », *History and Memory*, Bloomington, 1995, Vol.7, iss.1.

-Silberstein Laurence, The Postzionism Debates, Routledge, 1999.

-Silberstein Laurence, Postzionism : a Reader, Rutgers University Press, 2008.

-Smootha Sammy, Israel : Pluralism and Conflict, Berkeley, University of California, 1978.

-Smootha Sammy, Social Research on Arabs in Israel 1948-1977 : trends and an annotated bibliography, Ramat Gan Israel, Turtledove pub., 1978.

-J. Thomson, Préface de P. Bourdieu, Langage et pouvoir symbolique, Éditions du Seuil, Paris, 2001

-Chaim Waxman, « Critical Theory and the End of Ideology in Israel », *Israel Studies*, I (1), 1996.

-Max Weber, Essais sur la théorie de la science, Libraire Plon, Paris, 1904.

BIBLIOGRAPHIE COMPLEMENTAIRE

- Aharonson Ran, « Settlement in Eretz Israel, a Colonialist Enterprise ? 'Critical' Scholarship and Historical Geography », *Israel Studies*, vol.1 (1).
- Ben-Zeev Efrat and E. Lomsky-Feder ; « The Canonical Generation : Trapped between National and Personal Memories », *Sociology*, 2009, vol. 43.
- Eisenstadt Shmuel N., « Social Evolution and Modernity : Some Observations on Parsons's Comparative and Evolutionary Analysis : Parsons's Analysis from the perspective of Multiple Modernities, *American Sociologist*, 2004, vol.35 (4).
- Eisenstadt Shmuel N., « Social Change and Development in Readings », in *Social Evolution and Development*, 1970.
- Eisenstadt Shmuel N., *Tradition, Modernity and Change*, J. Wiley & Sons, New York, 1973.
- Feige Michael, « Introduction : Rethinking Israeli Memory and Identity », *Israel Studies* vol.7 (2).
- Foucault Michel, « Truth and Power », interview with Michel Foucault.
- Karsh Ephraim, *Fabricating Israeli History : The "New Historians"*, London Portland, 2000.
- Kimmerling Baruch, « Boundaries and Frontiers of the Israeli Control System : Analytical Conclusions », in B. Kimmerling ed. *The Israeli State and Society : Boundaries and Frontiers*, State University of New York Press, Albany, 1989.
- Kimmerling Baruch, « Religion, Nationalism and Democracy in Israel », *Constellations*, vol.6, No 3, 1999.
- Kimmerling Baruch, « The Continuation of the Israeli-Palestinian Conflict by 'Academic' Means : Reflexions on the problematiques of publishing books and reviewing them », *Contemporary Sociology*, vol.35 (5) 2006.
- Kimmerling Baruch, « The Exhaustion of the Primary Zionist Program ; S.N. Eisenstadt between dynamic conservatism and critical perspectives », *Archives européennes de sociologie*, 2007 (1).

-Adi Ophir, « The Identity of the Victims and the Victims of Identity : A Critique of Zionist Ideology for a Postzionist Age », in L. Silberstein, *Postzionism, A Reader*, Rutgers University Press, New Brunswick, 2008.

-Uri Ram, « Postzionist studies of Israel : the first decade », in L. Silberstein, *Postzionism, A Reader*, Rutgers University Press, New Brunswick, 2008.